ROOM
LIBRARY
MICH.
JAN 4 1933

Année. N° 23.

LA

REVUE DE PARIS

1ER DÉCEMBRE 1932

		Pages.
éraldy	*Christine.* (Actes I et II)	481
-Melchior de Vogüé.	*Journal intime*	520
ermant	*Souvenirs de la Vie frivole.* — III.	538
Frédérix	*Le Plan industriel des Soviets*	568
Istrati	*La Maison Thüringer* (fin)	595
d Faÿ	*Les Élections américaines*	622
ret Kennedy	*L'Idiot de la Famille.* — V.	642
d Jaloux	*John Galsworthy*	672
ouis Vaudoyer	*Au Salon d'Automne*	682
lfassa	*La Caricature*	689
is Porché	*Le Théâtre*	698
Flament	*Tableaux de Paris*	709

pyright 1932 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS *fera paraître le 15 Déce*
la première partie du nouveau roman de

FRANÇOIS MAURIAC

Le Mystère Frontenac

Elle publiera prochainement :

Des Poèmes

de la COMTESSE DE NOAILLES

Les Primitifs d'Avignon

par GABRIEL HANOTAUX
de l'Académie française

La Guerre ou la Paix

par le COMTE DE FELS

Une Académie Coloniale sous Bonaparte

par CHARLES ROUX

La Main tendue

par PHILIPPE HERIAT

Absence

par MARC CHADOURNE

L'Énigme de Charleroi

par le GÉNÉRAL DE LARDEMELLE

CHRISTINE

Pièce en quatre actes[1].

PERSONNAGES

CHRISTINE
JACQUES
FORTIER
LOUISE

ACTE PREMIER

Rez-de-chaussée clair ouvert sur un jardin d'été. Soleil. Porte et fenêtres bleues.

SCÈNE PREMIÈRE

JACQUES, FORTIER, LOUISE, *un instant.*

Les deux hommes sont debout, silencieux, immobiles, Jacques en vêtements blancs, légers, Fortier habillé comme à la ville. Louise, la servante, entre.

FORTIER. — C'est fini, Louise?
LOUISE. — Oui, tout est prêt, monsieur Fortier.
FORTIER. — Mes valises?
LOUISE. — Je les ai mises dans la voiture.
FORTIER. — J'ai aussi un manteau...
LOUISE. — Je vais le chercher!
FORTIER. — S'il vous plaît! (*Louise sort. Silence. Jacques*

1. Représentée pour la première fois sur la scène de la Comédie-Française le 11 novembre 1932, par madame Mary Marquet, M. Victor Francen, M. Bacqué et mademoiselle Barreau.

n'a pas bougé. Louise revient. Elle tend à Fortier son manteau.) Merci, Louise. (*Il lui glisse un billet dans la main.*) Grand merci!

LOUISE, *confuse.* — Oh! mais, monsieur Fortier...

FORTIER. — Si! Pour les soins intelligents et délicats... (*Avec bonté :*) Merci beaucoup!

LOUISE. — Monsieur Fortier... (*Elle s'éloigne.*)

Un temps, Jacques est toujours immobile, silencieux. Alors Fortier fait un pas vers lui.

FORTIER. — Voilà!

JACQUES, *se tournant enfin vers lui.* — Et où veux-tu aller?

FORTIER, *tristement.* — Que t'importe!

JACQUES, *il veut lui prendre son manteau.* — Allons! Donne-moi çà!... Reste ici!

FORTIER. — Je ne peux pas.

JACQUES. — Cette querelle est absurde!... Tu étais chez moi. J'aurais dû... C'était à moi de prendre garde et d'éviter cette discussion... Je te fais mes excuses.

FORTIER. — Trop tard. Tu m'as blessé... Les blessures de la vanité vont très loin dans le cœur de l'homme...

JACQUES. — Il y a vingt-cinq ans que nous sommes des amis, indispensables l'un à l'autre,.. Nous n'allons pas nous quitter fâchés, comme des femmes!

FORTIER. — L'amitié!

JACQUES. — Cette discussion n'avait aucune espèce de sens!

FORTIER. — Elle avait un grand sens au contraire!

JACQUES. — Comment cela?

FORTIER. — Il y avait depuis quelques jours une sorte de malaise entre nous...

JACQUES. — C'est ton esprit de contradiction qui m'irritait. Tu sais comme ces questions de métier me tiennent à cœur!... Je suis si sûr d'avoir raison!

FORTIER. — Je sais bien!... Moi aussi!

JACQUES. — Allons! Voyons!... Tu ne travaillais pas mal ici?

FORTIER. — Non. Je travaillais bien... Ces arbres, cette paix, ces matinées laborieuses, ces fins d'après-midi peuplées, si réussies! C'était très doux... Je te rends grâce pour les beaux jours... Mais les beaux jours ont fui!... Nous avons tout gâché!

JACQUES. — Reste jusqu'à l'automne!

FORTIER. — Non.

JACQUES. — Jusqu'aux premières pluies!... La pluie est délectable ici! Une promenade dans le vent, sous un manteau ruisselant, quand une tâche bien en mains vous attend sur la table et va vous échauffer la tête au retour est un régal de princes!

FORTIER. — Le cœur n'y serait plus!... Laisse-moi m'en aller, va! Nous avons besoin d'air tous les deux... Tu seras à Paris quand?

JACQUES. — Je ne sais pas du tout!

FORTIER. — Quand tu seras rentré, fais-moi signe. A ce moment-là, j'aurai oublié, je te le promets... Mais, à présent, je sens qu'il vaut mieux que je m'en aille... Le temps n'est plus où nous pouvions nous croire pareils, mettre en commun toutes nos idées et tous nos goûts... Nous avons évolué, chacun dans notre sens... Nous avons à présent chacun notre nature, notre vie, notre vérité...

JACQUES. — Soit!

FORTIER. — Nous ne pouvons plus tout nous dire!

JACQUES. — A qui dirons-nous tout alors?

FORTIER. — Nous nous devons des précautions et des égards!

JACQUES. — Alors, c'en est fini de la jeunesse!... (*Tristement.*) Entendu! Je te promets à l'avenir d'être poli!

FORTIER, *un peu honteux, le regardant.* — Ne le sois pas trop tout de même!... (*Brusquement :*) Au revoir!... Ne m'accompagne pas! J'ai horreur des au revoir aux portières des voitures... Là! C'est fini! Je suis parti!... (*Il est allé jusqu'à la porte, sans lui avoir touché la main. Du seuil, se retournant :*) J'ai l'impression que je te laisse ici tout seul!

JACQUES. — Assez seul, oui!

FORTIER. — Moi aussi je pars tout seul!.... (*Hésitation... Brusquement :*) Allons!... (*En s'en allant :*) On s'écrira!

JACQUES, *seul. Il suit des yeux longtemps, par la porte restée ouverte sur le jardin, l'ami qui s'en va. Lente montée d'amertume. Il murmure, pour soi-même.* — Les hommes ne s'aiment pas assez!...

Entre Louise.

LOUISE. — Voilà monsieur Fortier parti!

JACQUES. — Eh! oui, Louise!... Les amis passent... La maison reste!

LOUISE. — Je ne sais pas comment font les amis de Monsieur pour apporter tant de sable ici dans leurs sandales!... Monsieur voit mes carreaux!

JACQUES. — Ça ne fait rien, Louise! Nous sommes à la campagne ici!

LOUISE, *agenouillée sur les dalles et frottant.* — Monsieur dînera tout seul?

JACQUES. — Tout seul!

LOUISE. — Monsieur a un lapin des champs et des courgettes.

JACQUES. — Parfait, Louise... (*Brusquement :*) Mais comme je m'ennuie!

LOUISE. — Monsieur était si gai, ce matin!

JACQUES. — Si nous partions, Louise?

LOUISE. — Où, monsieur?

JACQUES, *avec un étirement douloureux de tout l'être.* — Ces arbres!... La tristesse de ces arbres!

LOUISE. — Monsieur devrait toujours s'arranger pour garder quelqu'un à dîner!

JACQUES. — Pourquoi, Louise?... Il faut vivre seul!

LOUISE. — Pas trop, monsieur!... Et puis, pas le soir!... Je rentre les fauteuils?

JACQUES. — Attendez!... Qui m'arrive là ?

LOUISE. — Monsieur veut que je voie?

JACQUES. — Non, laissez...

Louise sort... Sur le seuil s'avance une jeune femme, très belle, en robe de jardin claire. Elle s'arrête, étonnée, un peu effarouchée.

SCÈNE II

JACQUES, CHRISTINE

JACQUES. — Vous désirez, madame?... Entrez!

CHRISTINE. — Vous ne me reconnaissez pas?

JACQUES. — Si fait! (*L'introduisant :*) Je vous en prie!

CHRISTINE. — Mais vous êtes seul! C'est affreusement intimidant!

JACQUES. — Mais non! Vous allez voir que non!

CHRISTINE. — Je suis sûre que je tombe très mal!

JACQUES. — Ah! Si vous saviez au contraire comme je suis content que vous soyez venue!... Vous ne pouvez pas savoir le plaisir que vous me faites!

CHRISTINE. — Je suis touchée... Je suis un peu surprise aussi... Je ne m'attendais pas à un accueil si chaud!

JACQUES. — Vous êtes envoyée, madame, par les Dieux!

CHRISTINE. — Comment cela?

JACQUES. — J'étais un peu désespéré, figurez-vous!... Oh! rien!... Ça m'arrive quelquefois... La vie, n'est-ce pas!...

CHRISTINE. — Elle a été méchante, la vie?

JACQUES. — Elle a été la vie!... J'avais chez moi depuis quelques jours un ami, un ami que j'aime beaucoup, vraiment beaucoup. Un des esprits les plus lucides de ce temps. Et nous nous sommes très mal quittés!... J'étais là, seul, et je parlais à ma servante... — un homme seul parle à sa servante! — quand j'ai vu monter votre robe à travers les pins. J'ai prié tout bas : « Faites, Seigneur, que cette belle jeune femme entre chez moi!... » Je suis exaucé!

CHRISTINE, *saisie d'un doute.* — Vous me reconnaissez bien, n'est-ce pas?

JACQUES. — Mais oui, bien sûr!

CHRISTINE. — J'ai l'impression que vous ne me reconnaissez pas!

JACQUES. — Mais si!

CHRISTINE. — Mais non!... (*Se levant brusquement :*) C'est affreux, écoutez! Je repars immédiatement!

JACQUES. — Je vous ai dit que j'étais un peu désespéré aujourd'hui!... Soyez indulgente!

CHRISTINE. — J'étais mardi chez les Héranthe. On nous a présentés. Vous m'avez dit que vous receviez toutes les fins d'après-midi. Vous avez insisté pour que je vienne vous voir... C'était tentant... Je suis venue... Je le regrette joliment!

JACQUES. — Je suis stupide!... Je me souviens très bien maintenant!... J'ai l'air d'un fou... Ne m'en veuillez pas!

CHRISTINE. — Oh! mon Dieu, vous êtes excusable!... On doit vous présenter tant de gens!

JACQUES. — Faites-moi la grâce infinie de vous rasseoir!

CHRISTINE. — Je suis extrêmement gênée...

JACQUES. — Vous!... Pourquoi?... C'est moi qui le suis!

Je viens d'être affreux!... C'est si gentil d'être venue!... Je suis si content!...

CHRISTINE. — Mais ce désespoir?...

JACQUES, *gaiement*. — Il est passé!

CHRISTINE. — Je n'ai trouvé sur mon chemin ni clôture, ni cloche, ni gardiens... On entre ainsi chez vous tout de go?

JACQUES. — Tout de go!

CHRISTINE. — J'aurais cru, moi, qu'un homme comme vous était entouré, protégé, qu'on n'arrivait à lui qu'après de longs détours... Mais non! j'ai trouvé tout ouvert, tous les chemins libres!

JACQUES. — Oui. Ma maison pourrait s'appeler la « Porte Ouverte »... Elle est ouverte!

CHRISTINE. — A l'aventure?

JACQUES. — A l'aventure, c'est un bien grand mot! Elle est ouverte au vent qui passe, aux voix de la mer et des pins, aux parfums, aux chants, aux cigales, aux automobiles imprévues.

CHRISTINE. — Ce n'est pas un peu dérangeant, les automobiles imprévues?

JACQUES. — Sait-on ce qui nous dérange et ce qui nous nourrit? Il faut laisser entrer la vie. Elle sait mieux que nous!

CHRISTINE. — J'ai connu à Florence une petite Anglaise qui avait dû manquer sa vie et qui disait avec un visage transparent, des yeux d'eau et un accent de clown : « Je voudrais construire une maison qui s'appellerait « La Porte Ouverte », et où tous ceux qui sur la terre manquent de quelque chose n'auraient qu'à entrer pour l'avoir : vêtements, livres, bouillon chaud, réconfort moral...

JACQUES. — Elle voyait grand, madame, votre petite Anglaise!

CHRISTINE. — Est-ce qu'on trouve ici ce dont on manque?

JACQUES. — Si c'est une orangeade, un fruit, un verre de muscat, parfaitement! Vous n'avez pas vu mon cyprès? En Provence le cyprès au bord de la maison signifie qu'on y trouve à boire!

CHRISTINE. — Et si c'est d'espérance, de foi, que l'on a soif?

JACQUES. — En ce cas désolé, madame! Nous en manquons en ce moment... C'est moi qui vous tends mon chapeau.

CHRISTINE. — Je n'ai rien pour vous, mon pauvre homme!

JACQUES. — Vous avez vos pauvres, sans doute?

CHRISTINE. — Dites donc!

JACQUES. — Dieu vous l'aurait rendu!

CHRISTINE. — On m'avait dit que vous receviez tous les jours!

JACQUES. — Je ne reçois pas. On monte me voir vers la fin de l'après-midi.

CHRISTINE. — Alors, pourquoi n'y a-t-il pas foule en ce moment?

JACQUES. — Rien de mouvant comme les foules! Il y en avait une tout à l'heure. Je ne sais pas où elle a passé!

CHRISTINE. — Qui vient ici?

JACQUES. — Des hommes, des femmes, des Parisiens, des étrangers...

CHRISTINE. — Vous aimez le monde?

JACQUES. — J'adore le monde!

CHRISTINE. — Vous restez ici jusqu'à quand?

JACQUES. — J'ai horreur des dates et des heures. Je m'installe partout comme pour la vie, et je pars toujours en dix minutes. Je compte pourtant rester ici jusqu'à l'hiver.

CHRISTINE. — Cet endroit n'est pas très solitaire en automne.

JACQUES. — Si, mais j'adore la solitude!

CHRISTINE. — Vous m'avez dit que vous aimiez le monde!

JACQUES. — J'aime le monde. J'aime la solitude... J'aime tout, figurez-vous! Je ne sais pas ce que je n'aime pas!... Et vous, vous êtes ici pour longtemps?

CHRISTINE. — Je pars après-demain pour Capri.

JACQUES. — Pour Capri?

CHRISTINE. — Moi, je ne sais pas ce que j'aime! On m'emmène à Capri : je vais à Capri!

JACQUES. — Qui vous emmène?

CHRISTINE. — Je suis ici avec une petite bande d'amis!

JACQUES. — N'allez pas à Capri!

CHRISTINE. — Pourquoi?

JACQUES. — C'est mieux ici!

CHRISTINE. — Trop tard! C'est décidé maintenant... Quelle belle vue vous avez! Quel horizon!

JACQUES. — Quel horizon! Quel ciel! Quels parfums! Quelle soirée!...

CHRISTINE. — Quelle est cette côte qu'on voit là-bas?

JACQUES. — C'est l'Ile Heureuse!

CHRISTINE. — C'est toujours là-bas, l'Ile Heureuse!

JACQUES. — Ce serait ici si nous étions intelligents!

CHRISTINE. — Qu'est-ce que c'est que cet arbre-là?

JACQUES. — C'est l'arbre de Judée!

CHRISTINE. — Et celui-là, là-bas?

JACQUES. — C'est le micocoulier, le micocoulier de Mireille!

CHRISTINE. — Et là, tout bleu?

JACQUES. — Le cèdre bleu!

CHRISTINE. — Vous répondez sans même regarder ce que je vous montre!

JACQUES. — Je dis les noms que je connais et qui font bien!

CHRISTINE. — Vous vous moquez de moi!

JACQUES. — Oh! que non! Et vous avez raison de demander les noms! Les noms sont toujours de beaux noms qui fixent un instant la poésie des choses...

CHRISTINE. — Vous me montrerez votre jardin?

JACQUES. — Si vous voulez.

CHRISTINE. — Il est très beau.

JACQUES. — Bien plus beau que ça!

CHRISTINE. — Comment?

JACQUES. — Vous ne pouvez pas tout voir, tout comprendre tout de suite! C'est trop plein de secrets, de dessous! Mon jardin!... Il faudrait que vous sachiez trop de choses... Les couleurs, les odeurs, les ombres, les histoires... L'histoire du puits, l'histoire du mur, l'enfance du rosier, le passé du chemin... Moi-même je le découvre encore! On n'en finit pas de s'étonner! C'est toujours plus beau, plus complexe, plus émouvant qu'on avait cru! Il faudrait exprimer, dire... Mais comment dire?... Il faudrait s'exprimer en musique! Il faudrait... Ah! je ne sais pas! L'esprit est lourd! Le cœur est triste! Les hommes sont insuffisants!... Le monde est plus beau que la vie!

CHRISTINE. — Mais qu'est-ce que vous avez tout d'un coup?

JACQUES. — Je vous aime!

CHRISTINE, *se levant brusquement.* — Hein? Quoi?

JACQUES. —Non! Je vous demande pardon! Ne faites pas attention! Ce n'est pas ça que je voulais dire!

CHRISTINE. — Ah! ça, mais... vous êtes fou! Qu'est-ce qui vous prend?

JACQUES. — Restez!

CHRISTINE. — Mais non! Je ne reste pas! Vous me faites très peur! Où suis-je?

JACQUES. — Rassurez-vous! Ce n'était pas vrai! Je me suis trompé!

CHRISTINE. — Alors, qu'est-ce que ça voulait dire?

JACQUES. — C'est un mot qui m'a échappé... un soupir de satisfaction... C'est un si joli mot, si agréable à dire!... Et qu'on n'a pas assez souvent l'occasion de prononcer!...

CHRISTINE. — Ah! bah!

JACQUES. — Ça voulait dire : « Il fait trop beau! Je suis trop bien! Je suis content de vous voir ici. Vous êtes bien belle! » Ce n'était d'ailleurs pas à vous précisément que je m'adressais. C'était au destin, au beau soir, à ce ciel, à ces fleurs, à mon plaisir, à Dieu... « Je vous aime », c'est un mot qu'on ne peut dire qu'à Dieu!... Vous, vous ne sentez pas devant un soir pareil, votre cœur se gonfler, déborder? Moi, j'étouffe!... Je suis ivre!.. Je veux!... J'aime! j'aime!...

CHRISTINE. — Mais qu'est-ce que vous aimez?

JACQUES. — Je ne sais pas!... Je ne sais pas! Voulez-vous que ce soit vous?

CHRISTINE. — C'est une idée!... Dites-moi! Vous êtes tout seul ici?

JACQUES. — Mais non!

CHRISTINE. — Si j'appelais, on viendrait?

JACQUES. — J'espère!... Avec les domestiques, on ne sait jamais!

CHRISTINE. — Au revoir!

JACQUES. — Non! Je plaisantais! Je n'en ai pas envie pourtant!... Je vous jure que nous ne sommes pas seuls. Vous pouvez voir d'ici une façon de jardinier. Et ma servante est là qui savonne ou qui coud... Rasseyez-vous!

CHRISTINE. — Vous êtes inquiétant, je vous assure!... Vous ne recommencerez plus?

JACQUES. — Je tâcherai!

CHRISTINE. — C'est ici que vous travaillez?

JACQUES. — Je travaille partout.

CHRISTINE. — Vous travaillez en ce moment?

JACQUES. — Je travaille toujours.

CHRISTINE. — Qu'est-ce que vous écrivez? On peut savoir?

JACQUES. — Oui! Une histoire.

CHRISTINE. — Une histoire arrivée à quelqu'un?

JACQUES. — Non! Une histoire imaginée.

CHRISTINE. — On m'avait dit que les écrivains n'écrivaient plus que des histoires vraies!

JACQUES. — Quand ils n'en trouvent pas de fausses.

CHRISTINE. — C'est mieux, les fausses?

JACQUES. — C'est plus gai!

CHRISTINE. — Pourquoi me regardez-vous ainsi?

JACQUES. — Parce que vous êtes très belle et que je pense tout bas : je voudrais écrire une histoire heureuse et claire comme cette jeune femme. Je voudrais écrire une histoire qui serait belle comme vous, madame... Qui êtes-vous?

CHRISTINE. — Christine Droze.

JACQUES. — Avec un « z »?

CHRISTINE. — Avec un « z »!... Vous ne connaissiez pas même mon nom!

JACQUES. — Je n'entends jamais bien les noms quand on me présente quelqu'un.

CHRISTINE. — Trop distrait?

JACQUES. — Non! Trop attentif!... Je note Droze pour la poste, et je ne retiens que Christine... Christine!... Quel beau nom!

CHRISTINE. — Un peu grave!

JACQUES. — Justement! Il vous va très bien!... C'est grave d'être belle!

CHRISTINE. — Mais vous m'intimidez à la fin!... Taisez-vous!... Je ne sais plus où mettre mes yeux!

JACQUES. — Mettez-les dans les miens!... Merci!... Ah! Ne les fermez pas!... Vous les fermez! C'est lâche!... Vous en avez de grandes paupières!... Si vous tenez vos yeux fermés, je vous préviens que je vais vous regarder tout entière!... Vos beaux bras!... Je n'ose pas vous demander de me montrer vos mains, les paumes de vos mains!... Plus tard!... comme vos genoux sont fins!... Ne rouvrez pas les yeux!

CHRISTINE. — Vous êtes terrible! C'est terrible!

JACQUES. — Voilà! Regardez-moi maintenant... Beau visage! Comme ce peut être beau, un visage! C'est une chose à

laquelle on ne s'habitue pas. C'est drôle, si proche, et en même temps si terriblement éloigné!... Est-ce que vous sentez votre beauté sur vous, quand vous souriez, quand vous marchez?

CHRISTINE. — Oui, pour m'en inquiéter.

JACQUES. — Vous êtes inquiète de vous!... Personne ne jouit donc jamais de rien? Pauvres humains!... C'est pourtant si parfait tout cela! Votre épaule, votre poignet, votre narine... C'est si joli!.... Ne bougez pas!... Il y a une ombre en ce moment sur votre joue... Il y a quelque chose en vous d'ingénu et d'un peu hautain, de simple et d'incroyablement civilisé... La femme, la nature, et sur toute cette nature, le fin travail de l'homme, tout ce que l'homme a apporté de luxe, d'art. Quelque chose aussi à la fois de chaste et de voluptueux, le nord et le midi, nos jardins, notre race... Ah! Que le monde peut être beau!... Comme j'aime la France!

CHRISTINE. — Taisez-vous!

JACQUES. — Quand vous êtes entrée tout à l'heure, vous aviez l'éclat, la tiédeur, le duveté de l'après-midi d'aujourd'hui. Vous étiez l'après-midi même... Et voici que déjà vous vous enveloppez d'un air de soir... Quelque chose de moins gai, d'ambré, de plus doux et de plus intense... comme le jardin... Regardez-le!... Toute cette fin de jour se concentre sur vous, et vous, vous lui communiquez une sorte d'exaltation... Vous avez l'air de vous répondre, l'heure et vous, de vous aimer, de vous compléter... C'est si beau!... C'est vous la fin de jour et c'est vous mon jardin!

CHRISTINE. — Vous me gênez affreusement!... Un homme et une femme ne peuvent donc pas parler sans qu'il se mêle tout de suite à leur conversation quelque chose d'inquiétant, de trouble!

JACQUES. — Mais il faut qu'il se mêle à ce que nous disons quelque chose d'inquiétant, de trouble!... Si nous pouvions rester ainsi, face à face, par un si beau soir, sans nous sentir bouleversés, portés par des forces obscures, serions-nous un homme et une femme!

CHRISTINE. —Nous parlions de bonne amitié. Comment retrouver à présent la franchise de notre ton?

JACQUES. — Mais c'est maintenant que nous allons devenir francs! Vous allez voir!... Nous sommes peut-être destinés à

devenir de grands amis!... Gagnons du temps!... Parlons de nous!... J'ai déjà très peur du moment où vous vous lèverez pour partir... Et nous devons avoir tant de choses à nous dire!...

CHRISTINE. — Quoi donc?

JACQUES. — Tout ce qu'on ne dit pas!... Vous n'allez pas partir tout de suite?... Asseyez-vous mieux!... Parlez-moi!... Qui êtes-vous?

CHRISTINE. — Interrogez-moi!

JACQUES. — Regardez-moi!... Lorsque vous êtes entrée ici, vous êtes entrée comme chez quiconque?

CHRISTINE. — Vous êtes un homme très connu. On n'entre pas chez vous comme chez n'importe qui... J'étais curieuse de vous... J'admirais vos ouvrages...

JACQUES. — Oui?... Vous les avez lus?... Lequel préférez-vous?

CHRISTINE. — Je ne sais pas... Je les aime beaucoup tous!... (*Il l'interroge du regard... Elle cherche.*) J'aurais peur de déformer le titre en le disant.

JACQUES. — Mais vous n'avez rien lu du tout!

CHRISTINE. — Si... Mais il y a longtemps!... Et puis je lis tant de choses!... Je dévore tout ce qu'on publie... Je dois lire mal!... Attendez! Si! Je me rappelle... Un joli livre... (*Elle cherche.*)

JACQUES. — Et moi qui écrivais pour vous!

CHRISTINE. — Pour moi!

JACQUES. — Pour les femmes qui vous ressemblent!

CHRISTINE. — C'est qu'il faudrait aux femmes d'aujourd'hui, voyez-vous, un livre... un livre!

JACQUES. — Eh! Je sais bien!... Aux hommes aussi!... Ne me découragez pas trop!

CHRISTINE. — Vous l'écrirez ce livre-là!... On attend tellement de vous!

JACQUES. — Ce qui veut dire qu'il me reste encore tout à faire!... Mais, dites-moi! Pourquoi, puisque vous m'ignoriez, étiez-vous si curieuse de moi?

CHRISTINE. — Pour la jolie sonorité de votre nom. Je m'étais fait une idée de vous sur votre nom, sur son écho dans mon oreille et sur sa résonance dans les conversations... Je ne m'étais pas trompée d'ailleurs... Vous ressemblez à votre nom!

JACQUES. — C'est-à-dire?

CHRISTINE. — Vous n'avez pas besoin, je pense, qu'on vous dise l'homme que vous êtes!

JACQUES. — Mais si! Mais c'est ça au contraire que je veux savoir! Je vous le demande!

CHRISTINE. — Vous savez bien que vous êtes charmant!

JACQUES. — Seulement charmant?

CHRISTINE. — Oh! Mais vous êtes exigeant!

JACQUES. — Très exigeant!

CHRISTINE. — J'ai dit « charmant » parce que je n'aime pas les très grands mots!

JACQUES. — Vous voyez bien que vous avez des choses à me dire!

CHRISTINE. — Eh! bien, mais vous, à votre tour, quand vous m'avez vue arriver, pas du tout attendue, tombant sûrement très mal, et nettement déconcertée, car je croyais trouver ici vingt-cinq personnes, qu'avez-vous pensé?... Dites!

JACQUES. — Je vous ai trouvée très belle!

CHRISTINE. — Oh! vous me répétez cela tout le temps!

JACQUES. — Mais c'est très important que vous soyez très belle!...

CHRISTINE. — Encore!

JACQUES. — Toujours!... Qui êtes-vous?

CHRISTINE. — C'est à vous de me le dire!

JACQUES. — Je cherche...

CHRISTINE. — Cherchez dans le simple, pas dans le compliqué!

JACQUES. — Dites-moi vous-même votre secret!

CHRISTINE. — Je n'ai pas de secret.

JACQUES. — Vous avez un secret, qui est vous... Qui êtes-vous?

CHRISTINE. — Une femme!

JACQUES. — Vous avez bien dit ça!... Une vraie femme?

CHRISTINE. — Je ne sais pas.

JACQUES. — Vous êtes heureuse?

CHRISTINE. — Ah! Vous demandez le plus intime!

JACQUES. — Naturellement!

CHRISTINE. — Qu'est-ce que vous appelez être heureuse?

JACQUES. — Ne plus chercher.

CHRISTINE. — Oui, je suis heureuse!

JACQUES. — Non, ce n'est pas vrai!

CHRISTINE. — A quoi voyez-vous ça?

JACQUES. — Si vous étiez heureuse, vous l'auriez dit tout de suite!... Votre vie?...

CHRISTINE. — Comme toutes les vies!

JACQUES. — Ça m'étonne. Vous méritez mieux!

CHRISTINE. — A-t-on jamais la vie qu'on mérite!

JACQUES. — Mais bien sûr!

CHRISTINE. — Les hommes peut-être, pas les femmes!

JACQUES. — Sentimentale?

CHRISTINE. — Tous les jours un peu moins, mais encore beaucoup trop!

JACQUES. — Pratique?

CHRISTINE. — Assez.

JACQUES. — Artiste?

CHRISTINE. — Oh! Pas du tout!

JACQUES. — Sensible, cependant?

CHRISTINE. — Hélas!

JACQUES. — Et vous avez aimé?

CHRISTINE. — J'ai essayé, comme tout le monde!

JACQUES. — Vous devez avoir tant à donner!

CHRISTINE. — Oui, je sens en moi des richesses, une force, une exubérance... et aussi cette beauté que vous dites... Mais cela ne me sert à rien. C'est un peu comme une fortune que je ne pourrais pas dépenser... J'ai voulu échanger ces biens-là contre d'autres...

JACQUES. — Un mari?

CHRISTINE. — Non. C'était l'amour que je cherchais... Et puis je préférais rester indépendante...

JACQUES. — Alors, un amant?... Je vous choque?

CHRISTINE. — C'est le mot qui me choque.

JACQUES. — Et cette chose n'a pas duré?

CHRISTINE. — Il n'a pas bien agi.

JACQUES. — Pourquoi les femmes se trompent-elles presque toujours sur le premier homme? Aucun instinct ne les guide donc?

CHRISTINE. — J'étais jeune!

JACQUES. — Il fallait attendre!

CHRISTINE. — Je n'avais connu que mon père. Je croyais que tous les hommes ressemblaient à mon père.

JACQUES. — C'est joli ce que vous dites là!... Vous avez souffert?

CHRISTINE. — Non. Pas même!... Lorsque tout a été fini, il m'a demandé : « Vous m'en voulez? » J'ai répondu : « Attendez que je réfléchisse. » Et puis, j'ai dit : « Non. Vous m'avez fait passer le temps! »

JACQUES. — Alors?... Autre chose?

CHRISTINE. — Oui.

JACQUES. — Terminée aussi?

CHRISTINE. — Non.

JACQUES. — Agonisante?

CHRISTINE. — Mais non! Pourquoi?

JACQUES. — Vous avez si peu l'air d'une personne qui aime... Cette seconde fois, pourquoi vous êtes-vous donnée?

CHRISTINE. — Il m'a tellement voulue! tellement poursuivie! Je me suis donnée par charité, par fatigue, par récompense... Je ne me suis pas donnée. Je me suis laissée prendre... Il est rare que les femmes se donnent... Elles se donneraient si...

JACQUES. — Si?...

CHRISTINE. — Si les hommes étaient moins maladroits!

JACQUES. — Petite sœur!... Je voudrais prendre votre tête entre mes mains...

CHRISTINE. — Pourquoi est-ce que je vous dis tout cela?... Je n'ai jamais rien dit de pareil à personne!...

JACQUES. — Je peux vous embrasser?

CHRISTINE, *simplement, tendant son front.* — Voilà.

JACQUES, *il se penche, baise doucement ce front confiant, puis, s'écartant à peine de Christine, il la regarde. Il pense évidemment à ces lèvres, si proches. Ses yeux avides et respectueux interrogent : « Puis-je oser?... M'en voudrez-vous si j'ose? » Les yeux de Christine sont très beaux, très doux... Ils ne répondent pas... Jacques se penche de nouveau. Christine est immobile. Il met ses lèvres sur les lèvres de la femme... puis se relève, un peu étourdi, et, gravement :* — Qui êtes-vous?

CHRISTINE, *avec fierté, se ressaisissant.*— Moi! (*Se détachant :*) Maintenant, vite!

JACQUES. — Quoi, vite?

CHRISTINE. — Votre jardin!

JACQUES. — Eh! bien?

CHRISTINE. — Montrez-le-moi!

JACQUES. — Si vous voulez. Mais pourquoi vite?

CHRISTINE. — Parce qu'il est tard!

JACQUES. — Il n'est jamais tard dans ce pays!

CHRISTINE. — Pour vous peut-être. Il peut être très tard pour moi!

JACQUES. — Qu'est-ce que vous appelez tard?

CHRISTINE. — L'heure qu'il est.

JACQUES. — Restez un moment!

CHRISTINE, *un peu fébrile.* — Alors, parlez! Vite! vite! Parlez!

JACQUES. — Mais je n'ai plus de mots! Je ne peux plus parler!

CHRISTINE. — Pourquoi donc?

JACQUES. — Parce que je suis très ému, parce que j'ai trop aimé votre baiser, parce que vous venez d'être très brave, de cette jolie bravoure des gens qui ont très peur... Parce que je viens de sentir le goût de votre vie, cette flexibilité si ferme de vos lèvres, cette communication soudaine avec un univers nouveau...

CHRISTINE. — C'est ça que vous cherchez, un univers nouveau?

JACQUES. — Un univers où il y ait du feu, oui, c'est cela!

CHRISTINE. — Il n'y a donc pas de feu dans le vôtre?

JACQUES. — Pas tous les jours!... (*Ardemment.*) Voulez-vous que je mette mes bras autour de vous? Voulez-vous que je vous dépouille un à un de tous vos secrets? Que je devienne en un instant quelqu'un qu'après vous ne pourrez plus oublier, quelqu'un d'intime, de plus intime que vos parents, que vos amis les plus intimes?... Voulez-vous?... Voulez-vous que je fasse voler en éclats toutes les barrières, que je déchire tous les brouillards, que je vous touche tout entière, que je vous parcoure comme un pays?...

CHRISTINE. — Ah! vous êtes effrayant!... Où en suis-je, tout à coup? Vous vous insinuez!... Vous vous substituez à moi!... Vous m'encombrez!

JACQUES, *d'un ton de prière.* — Christine!

CHRISTINE. — Ne dites pas mon nom!

JACQUES. — Pourquoi?

CHRISTINE. — Vous le dites mal!

JACQUES. — Ce n'est pas vrai! Ce sont les autres qui le disaient mal!

CHRISTINE. — Ah! Mais vous devenez brutal!

JACQUES. — Pardonnez-moi!... C'est que vous m'irritez aussi! Je déteste votre défense!... Vous étiez sincère tout à l'heure. Vous ne l'êtes plus! Vous redevenez femme! Vous êtes dans un ton faux! Vous jouez!... Moi, je ne joue pas! Je suis très grave! Je suis l'homme! Je ne joue jamais!... (*Suppliant :*) Je vous demande d'être à moi! Je vous demande!...

CHRISTINE. — Mais c'est de la folie! Il n'y a pas une heure que nous nous connaissons!

JACQUES. — C'est tout de suite qu'on sait si on aime. Après, tout se brouille. On ne voit plus clair... Laissez-moi vous aimer!... J'ai besoin de vous aimer!... Vous ne voulez pas?

CHRISTINE. — Non! Non!

JACQUES. — Vous en êtes sûre?

CHRISTINE. — Très sûre.

JACQUES. — Alors, séparons-nous, madame! Allez-vous-en!

CHRISTINE. — Plaît-il?... Vous avez des retours inattendus!

JACQUES. — Je voulais parce que je croyais que nous étions deux à vouloir... Je ne prends que ce qu'on me donne!... Si vous ne voulez rien, je ne veux rien non plus!

CHRISTINE. — Vous ai-je rien promis?

JACQUES. — Vous m'avez tout promis! J'ai touché vos lèvres, madame!

CHRISTINE. — Un moment d'abandon, un élan de sympathie, que vous me faites bien regretter.

JACQUES, *farouchement.* — Regretter? Vous regrettez!... Ah! Comme vous gâchez tout!... Mais aussi, c'eût été trop beau, ce don spontané, libre, heureux, cette franchise, cet abandon!

CHRISTINE. — Vous êtes sûr que c'eût été beau?

JACQUES. — C'eût été splendide, madame!

CHRISTINE. — Et puis?... Après?... Qu'est-ce que vous auriez fait de moi?

JACQUES, *simplement.* — Je ne sais pas!

CHRISTINE. — Voilà de la franchise au moins!... Vous êtes franc!

JACQUES. — Le plus franc que je peux!

CHRISTINE. — Allons! Vous êtes un enfant!... (*Elle lui tend la main.*) Au revoir!

JACQUES. — Adieu, madame.

CHRISTINE. — Ah! Vous ne voulez même pas me revoir!

JACQUES. — A quoi bon! Nous nous sommes tout dit!

CHRISTINE. — Fâché?

JACQUES. — Déçu!

CHRISTINE. — C'est enfantin, je vous assure!... Franchement, une victoire si rapide vous aurait satisfait? Votre orgueil se fût contenté de ce triomphe sans combat?

JACQUES. — Victoire! Combat!... Je vous parle amour. Vous me parlez guerre! Nous ne nous entendrons jamais!... S'il s'agissait d'attaques, de batailles, d'assauts, nous vous prendrions toujours toutes!... Je ne suis pas ce conquérant! Je ne cherche pas cette victoire-là! Je ne cherche aucune victoire!... Ce que je chercherais plutôt, c'est ma défaite!

CHRISTINE. — Moi, je veux vous revoir!... Nous serons des amis! Je le veux!... Et si un jour notre amitié nous a menés vers quelque chose de plus grave, nous le verrons bien!... Attendons!

JACQUES. — On n'attend pas l'amour! On le cherche! On le veut! On y sacrifie tout, là où on le croit possible!

CHRISTINE. — Mais non! On y rêve, on l'attend...

JACQUES. — Vous partez après-demain!

CHRISTINE. — Si je ne partais pas!

JACQUES (*avec une moue*). — Vous faire la cour, attendre, être gentil longtemps!...

CHRISTINE. — J'en valais peut-être la peine!

JACQUES. — Vous disputer à des rivaux!

CHRISTINE. — Vous n'avez pas confiance en vous?

JACQUES. — Non! Vous m'avez repoussé! Je ne crois plus en moi!... Ma vieille angoisse est là, qui monte... Ah! Pourquoi êtes-vous venue? Je ne vous demandais rien!... J'étais très seul, très triste! Mais j'aurais travaillé! J'aurais pu m'en tirer! Et maintenant je vais souffrir!... Je vais être très malheureux! (*Violemment.*) Je voudrais ne jamais vous avoir rencontrée!...

Allez retrouver vos amis! Allez à Capri! Laissez-moi!... Je ne vous connais pas, d'abord!... Qui êtes-vous?

CHRISTINE. — Vous ne voyez donc pas que vous m'avez troublée, que je lutte contre moi-même?... Vous aviez raison tout à l'heure, c'était tout vous donner que vous donner mes lèvres. Et si vous exigiez que je reste...

JACQUES. — Eh! bien?... Dites!... Vous resteriez?

CHRISTINE. — Peut-être, oui...

JACQUES. — Christine!

CHRISTINE. — Mais si vous m'aimiez bien, avec un peu de cœur, c'est vous qui auriez peur que je cède trop vite! C'est vous qui voudriez pour moi ces pauvres petites garanties que je réclame de votre fougue et de votre égoïsme d'homme!... Nous avons déjà tant de mal, nous les femmes, à nous protéger, à nous garder de vous, si forts!

JACQUES. — Si forts? Je ne peux rien sans vous!

CHRISTINE. — Moi non plus je ne peux rien sans vous! Pas même vous résister... Vous voyez!

JACQUES, *tendant les bras.* — Mais... alors...

CHRISTINE. — Nous avons trop parlé maintenant. Tout est trop clair. Laissez-moi remettre un peu de mystère entre nous!... Soyez généreux!

JACQUES. — Alors, quand?

CHRISTINE. — Comme vous êtes homme!... Est-ce que je sais?... Je ne sais pas... Je ne veux pas savoir... Je viendrai quand je ne pourrai plus ne pas venir...

JACQUES. — Ce soir? (*Elle ne répond pas.*) Demain?... (*Elle ne répond pas.*) Ne suis-je pas fou de vous laisser partir!... Je ne vais pas vous perdre, dites?... Vous ne savez pas ce que vous avez fait naître en moi! Quel flot de vie, quelle force de joie, de départ abondent en moi! Vous êtes la forme de mon rêve! Je n'ai rien tant voulu, tant espéré que vous!... J'ai peur... Si vous alliez vous reprendre à présent!

CHRISTINE. — Vous ne sentez donc pas qu'il n'est déjà plus temps?... Vous défaites les autres hommes... Tout me paraît noir à présent, là où je vais...

JACQUES. — Merci! J'avais besoin de ces mots-là!... Merci!... Je peux vous attendre à présent! Et vous pouvez partir, si vous voulez partir!... Je vous attends! Je suis heureux! Je

reste là tourné vers toi, vers ta venue... Je ne bouge pas d'ici, tu vois!... Le jour, la nuit, je reste là! Je t'attends là!... Va vite pour revenir plus vite!

CHRISTINE. — Comme je suis près de vous quand je n'ai plus peur de vous!

JACQUES. — Vite! Vite! Va vite!... Si tu ne t'en vas pas très vite, c'est moi qui n'aurai plus la force de te chasser... (*Sauvagement, douloureusement :*) Ah! Comme tu es belle sur le seuil de ma porte!

CHRISTINE, *plaintivement.* — Oui? Je suis belle?

JACQUES. — Belle! Belle!... Si belle!... Sais-tu qu'il n'y a rien de plus parfait que toi?... Que ta beauté, c'est toute la beauté du monde?... Que tu es belle comme le bonheur?... (*Elle chancelle, elle s'appuie au mur.*) Beau corps!... Ton beau corps!... Ton corps d'ange!... (*Elle tombe assise.*) Tu me le donnes?... (*Religieusement, il la dépouille de son écharpe. Il murmure, plein d'amour :*) Christine!...

CHRISTINE. *Elle s'abandonnait... Elle rouvre les yeux. Elle le regarde. Elle interroge doucement, anxieusement.* — Et vous?... Qui êtes-vous?...

Rideau brusque.

ACTE II

A la ville. A Paris sans doute. Une pièce où vivre et réfléchir doit être doux.

SCÈNE I

JACQUES, LOUISE

JACQUES, *il entre vivement. Manteau de voyage. Louise le suit.* — Merci, Louise. (*Il s'aperçoit que la pièce est vide.*) Madame Droze n'est pas là?

LOUISE. — Non, monsieur.

JACQUES. — Vous ne l'avez pas vue?

LOUISE. — Si, monsieur. Madame Droze a passé tout à l'heure.

JACQUES. — Comment! passé?... Pourquoi n'a-t-elle pas attendu?... Elle ne savait donc pas que j'arrivais?

LOUISE. — Si, monsieur. Elle avait reçu un télégramme, comme moi, ce matin.

JACQUES. — Qu'est-ce qu'elle vous a dit?

LOUISE. — Rien, monsieur. Elle venait voir si tout était en ordre ici. Elle a apporté ces belles roses!

JACQUES. — Et puis?... C'est tout?... Elle ne vous a rien dit pour moi?... Elle n'a pas laissé de mot?

LOUISE. — Non, monsieur... Moi, je croyais qu'elle allait à la gare!

JACQUES. — Non, justement! Elle n'était pas à la gare!... Elle n'est pas souffrante?

LOUISE. — Non, monsieur.

JACQUES. — Comment est-elle?

LOUISE. — Mais bien, monsieur!

JACQUES. — Elle est venue plusieurs fois ici en mon absence?

LOUISE. — Oh! oui, monsieur. Elle venait presque tous les jours.

JACQUES. — Qu'est-ce qu'elle disait? Quel air avait-elle?

LOUISE. — Elle entrait. Elle s'asseyait un peu ici. Elle avait l'air triste...

JACQUES. — Ah!... (*Il s'approche de la table. Il ouvre une lettre.*) Elle n'a pas dit qu'elle allait revenir, vous êtes sûre?

LOUISE. — Oh! Elle va certainement revenir!

JACQUES. — Non! Je vous demande si elle l'a dit?

LOUISE. — Non, monsieur, non... Monsieur a tort de se tourmenter... Monsieur ne veut pas que je téléphone?

JACQUES. — Non! Surtout pas!... Elle sait que je suis ici, n'est-ce pas?... Elle sait où me trouver.. Comment allez-vous, vous?

LOUISE. — Bien, monsieur. Je remercie monsieur... Monsieur a eu beaucoup de succès?

JACQUES. — Oui, Louise. Merci.

LOUISE. — Monsieur est fatigué?

JACQUES. — Oui. Très.

LOUISE. — Monsieur ne me donne pas son manteau?

JACQUES. — Si. Prenez. (*Par réflexion :*) Attendez! Non... Je vais sortir... Mon chapeau!... Celui-là, oui! Ça ne fait rien! Donnez!... Si madame Droze revient, dites-lui... que je suis sorti!

LOUISE. — Oui, monsieur... Madame Droze dînera, probablement?

JACQUES. — Mais je n'en sais rien! Comment voulez-vous que je le sache!... (*Il décachète toujours des lettres.*) Pour tout le monde, je suis absent. Je suis encore en Allemagne... Sauf pour monsieur Fortier, naturellement.

LOUISE. — Bien, monsieur. (*Elle sort.*)

JACQUES, *seul.* — Qu'est-ce qui se passe?... Qu'est-ce que ça veut dire?... Ah! J'aurais dû rester là-bas!... (*Méditation... Il ôte et jette son manteau... Nouvelles lettres décachetées.*) Dieu! Que les femmes sont embêtantes avec leurs dîners! (*Il jette les lettres.*) Non! Non! Non!... (*Autre lettre. Il commence à lire. Il s'arrête.*) Je ne lis pas ce que que je lis!...

Entre Christine, manteau d'après-midi, gants, chapeau.

SCÈNE II

JACQUES, CHRISTINE

JACQUES, *froidement, sans bouger.* — C'est vous! (*Elle a couru vers lui. La repoussant.*) Non! Qu'est-ce qui s'est passé?

CHRISTINE, *déconcertée par cet accueil.* — Comment?

JACQUES. — Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit?

CHRISTINE. — Je vous ai écrit!

JACQUES. — Oui! Parlons-en! De jolies lettres! Si vous avez voulu me gâter un voyage qui pouvait être magnifique, vous avez réussi! Bravo! Soyez contente!... (*Elle cherche à l'embrasser. Il la repousse.*) Non! Non!... J'arrivais dans les villes, anxieux, haletant, desséché de la soif d'une lettre de vous... Je me jetais sur mon courrier... Rien! Jamais rien!... Si! Un télégramme, à Munich, et deux lettres insignifiantes, la semaine dernière!... Qu'est-ce que vous avez fait?... Où avez-vous été?

CHRISTINE. — Je n'ai pas quitté Paris.

JACQUES. — Je vous ai cru malade, absente... Est-ce que je sais!... J'étais à bout d'inquiétude et de détresse... Cette chaleur à laquelle vous m'aviez habitué se retirait de moi... Ma vie n'avait plus de sens... Il fallait cependant soutenir le nom français, ma réputation personnelle, dominer la fatigue

affreuse des réceptions et des dîners. Vous avez alourdi ma tâche d'un poids d'angoisse et de tristesse qui m'était encore inconnu... Jamais mes solitudes d'hôtel ne m'ont été si parfaitement insupportables!

CHRISTINE. — Vous étiez entouré, fêté. Vous ne deviez pas avoir le temps de penser à moi!

JACQUES. — Ah! Vous croyez!... Je suis si vain!... Vous ne me demandez pas pourquoi je rentre si tôt?

CHRISTINE. — Si! Je n'ai pas compris.. Qu'est-ce qu'il y a donc eu?

JACQUES. — Il y a eu que je n'en pouvais plus, et qu'hier soir, après avoir enfin trouvé à mon hôtel une lettre vide et incolore... — tiens, d'ailleurs, la voilà, ta lettre... elle est jolie!... — j'ai décommandé dix dîners, vingt rendez-vous, et j'ai sauté dans le train de Paris comme un fou!... Voilà ce qu'il y a eu!

CHRISTINE. — Tu es revenu pour moi!

JACQUES. — Tu vois dans quel état!

CHRISTINE. — Mon chéri!... Je t'avais dit que je ne t'écrirais pas!

JACQUES. — Tu m'avais averti — c'est vrai, je le reconnais! — que tu prétendais ne pas écrire et ne pas recevoir de lettres. Qui aurait pu prendre au sérieux cette résolution diabolique? Ce que tu ne faisais pas par tendresse, par besoin du cœur, je m'imaginais que tu le ferais par pudeur, par respect humain... Mais non! Tu es obstinée! On n'agit pas sur toi! Tu n'obéis qu'à ton instinct!... Tu m'as fait mal!... Arrive ici!... Moi aussi, je voudrais te faire du mal!... Pourquoi est-ce qu'il n'est pas permis de battre une femme?... Ce serait si bon!... Enlève ce chapeau!

CHRISTINE. — Non!

JACQUES. — Enlève ce chapeau! (*Il le lui ôte brutalement.*)

CHRISTINE. — Qu'est-ce que je vais trouver dessous maintenant?

JACQUES. — Çà m'est égal! (*Il la saisit sauvagement, lui pétrit la tête à deux mains. Mais la lutte se change aussitôt en une étreinte passionnée.*) Mauvais cœur!.. Es-tu tout ce que j'aime, ou tout ce que je n'aime pas?

CHRISTINE. — Vous me faites mal!

JACQUES. — Je l'espère bien!... Tu sens, dis, que tu as été odieuse? Et jusqu'à la dernière minute!... Personne au train! Personne ici!... C'était tellement affreux, cette arrivée ici, dans toute cette mort, que j'allais m'en aller, fuir, traîner dans les rues, donner de l'air à ma fatigue et à cette fièvre de tristesse dont mes mains brûlent... Tiens, touche-moi!

CHRISTINE. — Vous m'avez toujours défendu d'aller vous attendre à la gare!... Vous m'aviez dit que vous détestiez ces retrouvailles dans la cohue, dans les valises...

JACQUES. — Oui, mais je t'y attendais tout de même!

CHRISTINE. — J'y suis allée!

JACQUES. — Comment?

CHRISTINE. — Deux fois... Une fois trop tôt. Une fois trop tard... Je vous avais manqué!... Alors, je suis revenue ici, sans trop me dépêcher, afin de vous donner le temps d'entrer chez vous...

JACQUES. — Pourquoi ne le disais-tu pas?... (*Tendrement :*) Comment vas-tu?... Tu n'as pas une mine étonnante!... Je viens d'être brutal. Je te demande pardon. Mais dis-toi que ce réquisitoire, j'en mâche les mots depuis Berlin. J'étouffais! Il fallait que ça sorte!... Pourquoi, dis, n'as-tu pas répondu à mes lettres?... Ou si mal, si légèrement?

CHRISTINE. — Tu m'avais mal quittée!

JACQUES. — Allons!

CHRISTINE. — Tu t'étais moqué de mes larmes!

JACQUES. — Tu faisais un drame de ce départ, nécessaire, tu le savais bien!

CHRISTINE. — Ce voyage t'amusait!

JACQUES. — Il ne m'ennuyait pas!... Je ne détestais pas ces quelques jours d'absence, ce recul qui me permettrait de te voir autrement, sous d'autres perspectives!... Je ne te quittais pas d'ailleurs. Je t'emportais! J'avais le cœur gonflé de toi, de tes images!... Et puis je pensais que tu m'écrirais, que tes lettres me montreraient une Christine inconnue, nouvelle...

CHRISTINE. — Je n'avais pas la force de t'écrire. Dire mon chagrin, ce n'était pas intéressant!

JACQUES. — Tu aurais toujours pu répondre!... Moi, je t'écrivais chaque jour des lettres pleines d'amour!

CHRISTINE. — Elles ne me rendaient pas ta présence!

JACQUES. — Elles ne t'ont pas un peu émue, ces lettres-là?

CHRISTINE. — Je vais t'expliquer... Je les attendais, je les guettais. Et quand elles étaient là, je n'osais pas les ouvrir.

JACQUES. — Comment?

CHRISTINE. — J'avais trop peur d'y retrouver ce ton léger que tu avais en t'en allant... Et puis je ne voulais pas savoir ce que tu faisais... Quand je sais ce que tu dois faire, je ne pense qu'à ce que tu fais... Je suis ton agenda, ton horaire... Je ne vis plus!... Alors je les lisais au bout de quelques jours, quand ce qu'elles annonçaient devait être passé... Tiens, voilà la dernière...

JACQUES. — Pas ouverte! (*Il veut la saisir.*)

CHRISTINE, *la retirant vivement et la serrant contre elle.* — C'est à moi!

JACQUES, *attendri.* — Ainsi, c'est parce que tu m'aimes trop que tu as pu me faire tant souffrir!... Je ne peux pas t'en vouloir alors!... (*Radieux tout à coup :*) Je n'ai plus de griefs contre toi, Christine! Crois-tu que la vie est belle!

CHRISTINE. — Comment pouvais-tu me croire oublieuse ou méchante?... Quand j'ai l'air de ne pas t'aimer, c'est que je t'aime trop et que j'ai mal!

JACQUES. — Pardonne-moi! Je suis très bête!... Je te comprends toujours trop tard!... Je te charge de tous les crimes et c'est toujours charmant ce que tu as pensé!... (*Il l'étreint.*) Mon amour!

CHRISTINE, *dans ses bras, paupières closes.* — Tu es là?... C'est toi qui es là?... Tu es revenu?... C'est mon amant que je tiens là!... qui est là, contre moi, vivant!... La vie, c'est merveilleux!

JACQUES. — C'est la féerie, Christine!... Tes roses! Je ne t'ai même pas dit merci pour tes roses!... Si tu enlevais un peu quelque chose?... (*Il la dévêt d'une sorte de manteau léger. Elle est en robe de soir. Surpris :*) Habillée?... A qui sont destinées ces splendeurs?

CHRISTINE.— Devine!

JACQUES. — Tu as un dîner?

CHRISTINE. — Peut-être!... Je ne sais pas... Ce n'est pas sûr encore.

JACQUES, *pâlissant.* — Tu vas me quitter ce premier soir?

CHRISTINE. — Tu n'as pas très besoin de te reposer?

JACQUES. — Tu préférerais que je me repose?... (*Brusque amertume.*) Moi, je pensais te garder!

CHRISTINE. — Eh! bien! mais garde-moi!

JACQUES. — Et alors?... Ton dîner?

CHRISTINE. — C'était toi, mon dîner!

JACQUES, *brusquement épanoui.* — Tu dînes ici?

CHRISTINE. — Oui. Si tu veux.

JACQUES. — Mais comme c'est bien!... Nous avons toute cette grande soirée à nous, alors?

CHRISTINE. — Mais tu me reconduiras?

JACQUES. — Oui, je te reconduirai!... Ah! Je renais!... Je sens mes nerfs qui se dénouent... Nous sommes-nous rendus malheureux tous les deux!

CHRISTINE. — C'est horrible, l'absence!

JACQUES, *songeur.* — J'aurais pu t'appeler là-bas... J'y ai songé...

CHRISTINE. — Moi, ta maîtresse, dans toute cette officialité!

JACQUES, *la voix chaude.* — Ma maîtresse!... (*Il l'étreint longuement, et, doucement.*) Elle n'est pas étonnée, ma maîtresse, que je ne lui aie jamais demandé d'être ma femme?

CHRISTINE, *sursautant.* — Comment?

JACQUES. — Ce serait si naturel!

CHRISTINE, *affreusement gênée.* — Mais je ne pense pas à ça!... Je n'y ai jamais pensé!... Tu m'as fait rougir, tiens!

JACQUES, *gravement.* — J'y ai pensé, moi!

CHRISTINE. — Quelle idée!... Moi, si j'avais été un homme, je n'aurais jamais pu aimer assez une femme pour l'épouser!

JACQUES. — Il faudra tout de même qu'un jour nous nous expliquions là-dessus tous les deux!

CHRISTINE. — Non! Ne parlons pas de ça! Le mariage, c'est affreux!

JACQUES. — C'est très souvent affreux... Tout de même, la question se pose... Pour ne pas se marier, c'est comme pour se marier : il faut être d'accord!

CHRISTINE. — J'ai un passé d'ailleurs!

JACQUES. — Un passé!... Mon chéri!... Pauvre petit passé d'enfant qui ne savait pas, qui a payé de tant de larmes ses erreurs!... Sans ton passé, tu ne serais pas ce que tu es... Tu ne m'aurais pas apporté ce cœur sensible et douloureux, qui est

resté tout de même un cœur si frais, si neuf... La vie n'appauvrit que les pauvres cœurs!

CHRISTINE, *songeuse.* — C'est toujours si manqué, le mariage!... La grande majorité des couples font horreur, et ceux qui passent pour réussis sont peut-être encore plus effrayants!...

JACQUES. — Je sais bien, oui, ces hommes, ces femmes qui sont perdus pour l'amitié, que n'assemble plus la tendresse, mais l'inquiétude, et qui ne s'accompagnent que pour se surveiller!... Peut-être moi aussi, si tu étais ma femme, voudrais-je t'obliger à vivre à ma façon, t'imposerais-je mes manies, mes singularités, m'acharnerais-je à tuer ce qui me plaît tant en toi, ta fierté, ton indépendance, ta nature instinctive et sauvage... Cependant...

CHRISTINE. — C'est moi qui te lasserais!... Ma vie t'encombrerait!... Non! Je ne veux t'apporter que le meilleur de moi! Je veux que chaque jour tu m'aies choisie!... Restons toujours ce que nous sommes!

JACQUES. — Mais tu ne souffriras pas de cette situation?

CHRISTINE. — Non! Restons des amants! C'est tellement plus beau!... Seulement ne t'en va plus! Promets-moi de rester là!... Sois sévère, exigeant, injuste si tu veux... Je peux tout supporter, pourvu que tu sois là!

JACQUES. — Sois tranquille! Je n'ai pas envie de repartir!... La vie me déçoit! Je ne respire qu'auprès de toi... Il n'y a que toi qui m'exaltes, qui me donnes le sentiment du parfait!

CHRISTINE, *contre lui.* — Parle encore!... J'aime ta voix... Elle me caresse, ta voix... Laisse-moi me mettre contre toi et t'écouter...

JACQUES. — Que tu es belle!... Il y a des moments où tu es tellement belle que je ne suis plus sûr de ta réalité!... Qu'est-ce qu'il y a dans tes yeux aujourd'hui de si clair, de si profond?

CHRISTINE. — C'est mon amour!... (*Étendue à présent et prise dans ces bras d'homme :*) Explique-moi pourquoi je t'aime tant!,.. Je voudrais t'aimer comme je t'aime, mais un peu moins... Il y a quelque chose de trop que je ne peux pas dire, qui m'étouffe!... Embrasse-moi!... Là... Je suis bien!... Auprès de toi, je sens mon cœur, je sens mon corps, tout ce qu'on ne sent pas... Serre-moi très fort!... Plus fort!...

Tu me fais presque mal!... Si ce n'était pas toi, j'aurais mal... Mais c'est toi! Alors, je n'ai pas mal!

JACQUES, *l'apaisant.* — Là... Calme... Doux...

CHRISTINE, *pâmée.* — Je voudrais mourir en t'embrassant!... (*Elle est entre ses bras, inerte, inanimée. Ils sont blottis l'un contre l'autre, les yeux clos... Enfin Christine, d'une voix lointaine :*) C'est étrange, l'amour... On ne le saisit pas... Où se tient-il exactement?... Quand on croit que c'est dans l'esprit, on dirait que c'est dans la chair... Et quand on croit que c'est dans la chair, on dirait que c'est dans l'esprit... Chéri, racontez-moi une histoire!

JACQUES. — Une histoire!... Quelle histoire?... Une histoire de la vie?

CHRISTINE. — Non! Non! Pas une histoire de la vie!... Une histoire... heureuse... heureuse!... comme dans l'enfance!

JACQUES. — Quelle enfance en effet sur ton visage, Christine!... Quelle petite fille j'ai dans mes bras!

CHRISTINE, *lointaine.* — Une histoire douce comme un chant...

JACQUES. — Tu me demandes là ce qu'il y a de plus rare et de plus difficile au monde!... Quand je l'aurais trouvée, cette histoire-là...

CHRISTINE. — Trouve-la!

JACQUES, *assis près d'elle.* — En attendant, j'ai beaucoup de choses à te raconter... C'était curieux, tu sais, ce voyage... J'ai vu des gens curieux!... Avant-hier, à Münich...

CHRISTINE, *vivement, lui fermant la bouche de ses doigts.* — Non! J'aime mieux ne pas savoir!

JACQUES. — Pourquoi?... Mais je veux que tu saches!

CHRISTINE. — L'Allemagne ne m'intéresse pas!

JACQUES. — C'est pourtant bien intéressant!

CHRISTINE. — Ça m'est égal!

JACQUES. — Ah!... Eh, bien! moi, Christine, je suis plus curieux que toi!... Qu'est-ce que tu as fait, toi?

CHRISTINE. — Pas grand'chose... beaucoup de choses... Je ne sais plus!

JACQUES. — Raconte-moi!

CHRISTINE. — Les premiers jours, j'étais malade. Je pleurais toute la journée. Je n'avais même pas la force de m'habiller... Et puis je me suis dit que tu étais heureux, que tu ne méritais

pas ma peine... Et je me suis forcée à sortir... J'ai fait toutes les visites que je ne faisais plus. J'ai accepté tous les dîners que je refusais depuis un an...

JACQUES. — Chez qui as-tu dîné?

CHRISTINE. — Chez les Luc, chez Vernier...

JACQUES. — Tu as eu du succès?

CHRISTINE. — Mon éternel succès!

JACQUES. — On t'a fait la cour?

CHRISTINE. — Oh! bien sûr!... Tous les hommes font la cour aux femmes!... Il y a d'ailleurs une chose que je ne m'explique pas. C'est que les hommes sont toujours libres... Ils n'aiment donc jamais leur femme ou leur maîtresse?

JACQUES. — Vous les provoquez... Ils répondent!

CHRISTINE. — Je ne suis pas provocante!

JACQUES. — Quelles robes avais-tu?

CHRISTINE. — Mes robes. Tu les connais. Je n'en ai pas de nouvelles... Comment sont-elles, les femmes, là-bas?

JACQUES. — Comme partout!... Et puis?... Qui as-tu vu encore?

CHRISTINE. — J'ai vu Jeantin.

JACQUES. — Comment va-t-il, Jeantin?

CHRISTINE. — Très bien. Il est content. Il réussit admirablement en ce moment.

JACQUES. — Où l'as-tu vu?

CHRISTINE. — Chez moi. Il est venu me voir.

JACQUES. — Ah!... Souvent?

CHRISTINE. — Plusieurs fois.

JACQUES. — Qu'est-ce qu'il t'a raconté?

CHRISTINE. — Nous avons parlé de moi.

JACQUES. — Il a de la chance, Jeantin!

CHRISTINE. — Pourquoi?

JACQUES. — Toi si secrète!

CHRISTINE. — Je ne pouvais pas parler d'autre chose!

JACQUES. — A Jeantin?

CHRISTINE. — Ça te contrarie?... Je croyais que tu l'aimais bien, Jeantin!... C'est le seul de mes amis qui te plaisait!

JACQUES. — Justement!

CHRISTINE. — Il fallait me dire que tu voulais que je ne voie personne! Tu m'as dis : « Distrais-toi! »

JACQUES. — Je croyais que tu ne le ferais pas!... (*Il se tait, rembruni. Elle le suit des yeux, étonnée, inquiète.*) Tu lui as dit probablement que nous nous étions mal quittés, que je te rendais très malheureuse?

CHRISTINE. — Je lui ai dit ma peine... C'est mon plus vieil ami... Il m'a aidée. Il s'est un peu occupé de moi. Il m'a sortie... (*Mouvement de Jacques.*) Heureusement!... Je ne sais pas comment je m'en serais tirée sans lui!

JACQUES. — Où t'a-t-il emmenée?

CHRISTINE. — Dans des expositions... et au concert une fois.

JACQUES. — Tu ne lui as pas donné aussi à lire mes lettres?

CHRISTINE, *stupéfaite.* — Qu'est-ce que tu as?

JACQUES. — Je comprends pourquoi tu n'avais pas besoin de m'écrire! Tu me détestais d'être absent! Tu aimais Jeantin d'être là! Tu te confessais à lui! Vous me donniez tort peut-être!... Il était temps que je rentre, allons!

CHRISTINE. — Qu'est-ce que tu vas chercher!

JACQUES, *avec une soudaine âpreté.* — Tout ce que tu me dis depuis un instant me supplicie! Tu ne le vois pas?

CHRISTINE. — Si j'avais su, je n'aurais rien dit!

JACQUES. — Il n'aurait plus manqué que ça!... Tu me vois apprenant par quelqu'un d'étranger qu'on t'a vue plusieurs fois dehors avec Jeantin!

CHRISTINE. — Pauvre Jeantin! Si tu savais ce qu'il a été! Respectueux, courtois, discret comme on ne l'est plus!

JACQUES. — Il est adroit, parbleu! Il sait qu'une femme comme toi se gagne par la confiance, par un enveloppement progressif, calculé!

CHRISTINE. — Mais Jeantin ne pense à rien de semblable! Il sait que je t'aime...

JACQUES. — Tu t'imagines qu'un homme occupé comme Jeantin t'aurait consacré tant de temps s'il n'avait pas une arrière-pensée?

CHRISTINE. — Tais-toi, tiens! Tu finirais par me faire voir de l'équivoque partout!

JACQUES. — Il y en a partout!

CHRISTINE. — Ah! tiens, tu es odieux! (*Elle pleure.*)

JACQUES. — J'étais absent! Tu devais redoubler de scru-

pules! Te montrer mille fois plus farouche et réservée que si j'avais été ici!

CHRISTINE. — Il ne fallait pas me laisser!... Je ne sais pas être malheureuse! Quand je suis malheureuse, je ferais n'importe quoi!... J'irais demander du secours au passant, au premier venu!

JACQUES. — Mais tu n'en as pas le droit! Je t'aime! Tu m'appartiens! Tu n'as plus le droit de te reprendre!

CHRISTINE. — Savais-je si tu ne t'étais pas repris, toi, là-bas, invisible, absent?

JACQUES. — Ah! nous y revoilà!... Ne renverse pas les rôles! Il ne s'agit pas de moi en ce moment, mais de toi!... Jeantin te trouve très à son goût, tu le sais fort bien!

CHRISTINE. — Il y a au moins six mois que je ne l'avais vu!

JACQUES. — Et pendant mon absence tu l'as vu tous les jours!

CHRISTINE. — J'ai besoin d'un ami!

JACQUES. — Je ne te suffis pas?

CHRISTINE. — Non! Tu ne me suffis pas!

JACQUES. — Ah! bah!

CHRISTINE, *triste à mourir.* — J'ai besoin de toi pour t'aimer... et d'un ami qui me console de t'aimer!

JACQUES, *durement.* — Tu me permettras d'assumer les deux rôles dorénavant!

CHRISTINE. — Non!

JACQUES. — Je te défends de revoir Jeantin!

CHRISTINE, *suffoquée.* — Tu me défends!...

JACQUES. — Parfaitement!

CHRISTINE. — Je ne suis plus libre alors?

JACQUES. — Non, Christine! Tu ne l'es plus!... Je ne peux pas t'aimer sous une pareille menace! Je ne peux pas vivre avec cette insécurité!... Si c'est ta liberté qu'il te faut, prends-la toute! Je te la rends!

CHRISTINE, *se lève, très pâle.* — Bien... C'est bien...

JACQUES. — Où vas-tu?

CHRISTINE. — Je m'en vais.

JACQUES. — Veux-tu rester ici!

CHRISTINE. — Non!

JACQUES. — Reste ici! je te dis! (*Il l'a saisie par le poignet.*)

CHRISTINE, *se dégageant, avec irritation.* — Laisse-moi!

JACQUES. — Ah! et puis fais ce que tu voudras!... Je ne peux pas passer ma vie à essayer de rétablir une harmonie sentimentale remise en question toutes les heures!... Tu veux partir?... C'est bien! Au revoir!... A demain?... Je te vois demain?... Non? Pas demain!... Plus tard?... Un jour!... Soit! Tu me téléphoneras!... Nous ne pouvons nous donner ni le bonheur, ni la paix... Renonçons-y! Nous demanderons séparément à nos amis un monde moins enivrant peut-être, et moins brûlant, mais habitable au moins... N'est-ce pas? C'est ton avis?

CHRISTINE, *faiblement.* — Oui...

JACQUES. — Que décides-tu?

CHRISTINE. — Ce que tu dis... (*Rajustée, chapeautée, chancelante, elle s'avance maintenant vers la porte... Elle va sortir. Il bondit vers elle.*)

JACQUES. — Christine!... Ma bien-aimée!... Tu as les mains glacées!... Tu vas te rendre malade!... Étends-toi là!... Viens là!... Je suis une brute!... Oublie ce que j'ai dit!.. Je m'emporte! Mes mots dépassent ma pensée... Tu sais bien que je t'aime!...

CHRISTINE. — Ah! C'est affreux, l'amour!

JACQUES. — Mais parle! Défends-toi! Tu ne dis rien!... Réponds!

CHRISTINE, *hoquetante de sanglots.* — Comment veux-tu que je te réponde!... Je t'ai tout donné! Je ne suis plus rien!... Si tu veux que je me défende, va-t'en de moi! Rends-moi à moi-même! Apprends-moi à ne plus t'aimer!

JACQUES. — Tu ne veux plus m'aimer, Christine?

CHRISTINE. — Non! Ça fait trop mal... On se tue... On n'a rien ajouté à l'autre... On a beaucoup souffert. Alors?

JACQUES. — Alors, Christine?

CHRISTINE, *désespérée.* — Je veux vivre seule! Je veux m'apprendre à vivre seule!

JACQUES. — Allons! Allons!... Laisse-moi te prendre dans mes bras et te consoler!

CHRISTINE. — Tu ne pourras pas me consoler... Ce sera ta punition!

JACQUES. — Pourquoi ne pourrais-je pas te consoler?... Je suis méchant?

CHRISTINE. — Non!... Tu es toi.

JACQUES. — Tu m'as fait mal!... Comment peux-tu, toi si réfléchie et si grave, être en même temps si enfantine!... Est-ce qu'il n'y a pas entre nous des choses qui ne regardent que nous?... Tu mettais Jeantin dans nos secrets! Tu lui livrais le plus fin de ton intimité!... Tu ne sens pas tout ce que tu me prenais?... Tu ne sens pas comme tu es coupable?

CHRISTINE. — Je ne sais pas... A présent que tu l'as dit, je ne sais plus...

JACQUES. — Tout de même, quelle soudaineté, quelle force ont ces querelles! D'où nous vient donc cette combativité mauvaise, que tout réveille?... Est-ce moi le coupable?... Est-ce toi?... Je ne sais plus!

CHRISTINE. — C'est l'amour!

JACQUES. — Non! Ce n'est pas l'amour!... L'amour, c'est grand! C'est exaltant!... Et tout cela, c'est tout petit!... C'est moi qui ne peux plus rien supporter... Tout me blesse... Je ne me connaissais pas ce mauvais caractère!

CHRISTINE. — On a toujours mauvais caractère quand on aime!... Moi non plus, je ne sais pas ce que j'ai... Je n'étais pas nerveuse ainsi, autrefois... Je me dominais... On me trouvait gaie, facile à vivre... Je n'ai plus ma santé... Je ne me reconnais plus...

JACQUES. — C'est trop absurde!... Il faut que nous soyons heureux!... C'est être inférieurs que de ne pas être heureux!... Si avec ce que nous sommes et ce que nous nous donnons, nous ne réalisons pas le bonheur, c'est que nous ne méritons pas le bonheur!... Il y a des moyens! Cherchons-les! Trouvons-les!... Depuis le temps qu'il y a des amants, ils ont dû trouver quelque chose!... L'amour n'est pas une terre à ce point difficile qu'on ne puisse arriver à s'y organiser!... Je ne m'accepte pas jaloux!... C'est imbécile et dégradant!... Je finirais par détester tous mes amis à cause de leurs qualités mêmes!... Nous finirions par nous haïr!...

CHRISTINE, *avec épouvante.* — Mon amour!

JACQUES. — Tu vois bien où nous en arrivons!

CHRISTINE. — Fais quelque chose alors!... Garde-nous!... Protège-nous!... Interdis-moi les choses que tu ne veux pas

que je fasse!... Défends-moi de voir les gens que tu ne veux pas que je voie!

JACQUES. — Tu accepterais ça?

CHRISTINE. — Oui, si je sens que tu m'aimes!

JACQUES. — Que je te prive d'un ami?

CHRISTINE. — De tous ceux que tu voudras!

JACQUES. — Tu ne me répondras pas que j'appauvris ta vie?

CHRISTINE. — Ma vie, c'est toi!

JACQUES, *plein de doutes*. — Je te connais! Il y a en toi une rebelle!

CHRISTINE. — Dompte-la!

JACQUES. — Prends garde! Au fond de moi dort peut-être un tyran!

CHRISTINE. — J'adore les hommes qui commandent et à qui on obéit vite!

JACQUES. — Et si j'abuse?

CHRISTINE. — Abuse!

JACQUES. — Tu m'aimerais insupportable?

CHRISTINE. — Insupportable!

JACQUES. — Odieux?

CHRISTINE. — Odieux!

JACQUES. — C'est bien tentant!

CHRISTINE. — Alors?... C'est dit?

JACQUES. — C'est dit! J'usurpe tous les pouvoirs! Je veille sur nous! Les Jeantin n'ont qu'à bien se tenir!... Mais toi, jure-moi de me dire toujours la vérité!

CHRISTINE. — Bien sûr! C'est si facile avec toi d'être franche!

JACQUES. — Franche ne me suffit pas! Je te veux transparente!... Sans quoi, moi, je ne peux rien!... Je veux tout savoir, toujours! Ce que tu auras pensé, ce que tu auras senti!... Si tu te fatigues un jour de moi, si tu ne me préfères plus à tout, si un autre homme doit t'émouvoir, je veux le savoir en même temps que toi!... Et sois tranquille! Ce jour-là je ne m'obstinerai pas! J'abdiquerai! Tu reprendras ta liberté... Mais ce sera moi du moins qui te l'aurai rendue!

CHRISTINE. — Je t'aimerai toujours, voyons!

JACQUES. — On ne peut pas jurer qu'on aimera toujours.

Mais on peut jurer qu'on seras franc!... Jure! Dépêche-toi!

CHRISTINE. — Je t'aime!

JACQUES. — Non! Pas « je t'aime »! Un serment! Jure!

CHRISTINE. — Comme tu es homme!

JACQUES. — Tu sais ce que c'est qu'un serment d'homme?

CHRISTINE, *pressée de tout son corps contre lui.* — Oui!

JACQUES. — Ce n'est pas à ton corps que je le demande! C'est à toi!

CHRISTINE. — C'est la même chose! Et puis mon corps a plus de force que ma voix!

JACQUES. — C'est bien. J'ai ton serment à présent! Souviens-toi!

CHRISTINE. — Je ne pourrai plus me reprendre alors?

JACQUES. — Non.

CHRISTINE. — Jamais?

JACQUES. — Non.

CHRISTINE, *passionnément.* — Je suis ta chose?

JACQUES. — Oui.

CHRISTINE. — Dis-le-moi!

JACQUES. — Tu es ma chose!

CHRISTINE. — Je ne suis plus moi?

JACQUES. — Si! tu es toi, seulement...

CHRISTINE, *dans une sorte d'enivrement.* — Dis-moi que je ne suis plus moi!

JACQUES. — Eh, bien! tu n'es plus toi!

CHRISTINE, *radieuse.* — J'ai perdu ma bataille!

JACQUES. — C'est ça qui te fait plaisir?

CHRISTINE, *s'abîmant dans ses bras.* — J'aime que tu m'aies vaincue!

JACQUES. — Ah! (*S'assombrissant :*) Eh bien, moi, j'ai un peu honte d'être vainqueur... Pourquoi est-ce triste, la victoire?... Insurge-toi! Réclame! Revendique!

CHRISTINE. — C'est trop tard!

JACQUES. — Moi aussi, je veux donner quelque chose!

CHRISTINE. — Je ne veux rien!

JACQUES. — Écoute-moi!... Toi non plus tu n'es pas très tranquille! Mes absences te font du mal... Tu te dis que pour nous, les hommes, les passantes comptent toujours un peu... (*Elle lève vers lui ses beaux yeux tristes, anxieux.*) Eh! bien,

je te fais un grand serment à mon tour... Je serai fidèle!

CHRISTINE. — C'est vrai?... Tu me jures ça?

JACQUES. — Moi aussi je t'appartiens!

CHRISTINE. — Non! Toi, sois libre! Un homme, il faut que ce soit libre!

JACQUES. — Elle me fatigue, ma liberté!... Je n'en veux plus!... (*Soudain très grave :*) Écoute-moi!... Tu vas venir vivre ici, Christine!

CHRISTINE. — Qu'est-ce que tu dis?

JACQUES. — Mais oui! C'est ça qu'il faut! C'est ça le nécessaire!... Des gens qui s'aiment ne peuvent pas vivre séparés!... Viens vivre ici!

CHRISTINE. — Mais tu sais bien que c'est impossible!

JACQUES. — Et pourquoi donc?... A cause des gens?... Ils comptent beaucoup pour toi, les gens?... Viens vivre ici, je te dis!... Ce sera toi, mes voyages!... Tu seras mon compagnon merveilleux! (*La voyant éblouie, angoissée, hésitante :*) Mais viens donc!

CHRISTINE. — Tu es bien sûr que tu veux ça?

JACQUES. — Je travaillerai. Tu seras là, dans la maison! Le soir te ramènera toujours, comme un beau phénomène naturel... La vie nous unira au lieu de nous séparer!... Tu m'entends?... Où es-tu?... Tu ne me réponds pas!... Tu n'as pas l'air de m'écouter!...

CHRISTINE, *presque sans voix, étourdie de bonheur.* — Tu es mon rêve!

JACQUES. — Qu'est-ce que c'était ton rêve, Christine?

CHRISTINE. — C'était ça, la maison, le feu, la lampe, nous... Tu parlais... Tu touchais ma tête avec tes mains... C'était calme, sans scènes... Je n'avais jamais tort...

JACQUES. — Alors! c'est entendu?... Tu ne t'en vas plus?... Je te garde?

CHRISTINE. — Je peux te le dire maintenant... Je détestais cette vie... j'étouffais dans cette vie!... Tu vas connaître une autre femme!

JACQUES, *comme un enfant.* — Ah! comme je suis content!... Qu'est-ce que j'ai tout à coup?... Qu'est-ce qui nous arrive là?... Christine, mais quel bonheur!... Ça ne va pas être un peu petit pour toi ici? (*Il veut l'entraîner.*) Viens voir!

CHRISTINE. — Attends! Tu m'étourdis!... Je ne sais plus où j'en suis... On s'en sera dit des choses aujourd'hui!... Le serment...

JACQUES. — Oui!

CHRISTINE. — Tu me protégeras!

JACQUES. — Oui!

CHRISTINE. — Je t'obéirai!

JACQUES. — Oui!

CHRISTINE. — Nous nous serons fidèles!

JACQUES. — Nous vivrons côte à côte!

CHRISTINE. — Ce sera comme le mariage alors!

JACQUES, *saisi*. — Comme le mariage?... Au fait, ce sera le mariage même!... Nous venons de le réinventer!... Eh! bien, mais... pourquoi pas?

CHRISTINE. — Tu voudrais?

JACQUES. — Et toi?

CHRISTINE. — Moi...

JACQUES. — Tu n'as pas l'air aussi contente!

CHRISTINE. — Si!...

JACQUES. — Tu as peur?

CHRISTINE. — Un peu!

JACQUES. — Peur d'être malheureuse?

CHRISTINE. — Peur d'être heureuse toute seule!... Rappelle-toi! Tu disais...

JACQUES. — Oui, je sais bien, je disais... Naturellement, c'est difficile!... Le mariage, c'est ce que tout le monde rate!... Mais, réussi, ce serait tout de même une douceur, un ordre uniques... Et peut-être que nous, nous le réussirions!... Dis! Tu ne crois pas?... Et puis enfin, c'est ce que les hommes ont trouvé de mieux!... C'est étrange. A présent que nous y avons pensé, je sens que ce serait déchoir que de revenir en arrière... Et puis, maintenant que je t'ai regardée comme faisant partie de ma vie, je t'aime autrement, davantage... N'aie plus peur! Viens! Fais-moi confiance!... Si les autres ratent le mariage, s'ils y étouffent leur amour, c'est qu'ils ont des métiers qui leur dessèchent le cœur, des métiers qui les rendent âpres et combatifs, qui sont précisément le contraire de l'amour... Mais moi, je suis un poète!... Moi, je le réussirai!

CHRISTINE. — Ah! Tu me grises!... Tu es tout ce que je cherchais!... Moi, je t'aime... Je ne sais pas... Fais tout ce que tu voudras!

JACQUES. — Viens être mon destin, la couleur de mes jours!... Et puis, quand nous l'aurons réussie à nous deux, la grande, la seule grande aventure... tu ne sais pas?... nous la raconterons aux autres!... Tu voulais une histoire tout à l'heure, tu te rappelles?... Ils sont comme toi, Christine, les autres! Ils attendent une belle histoire, douce comme un chant, qui couvrirait tous les grincements de la vie!... Viens! Nous allons la leur donner! Nous leur dirons de quoi c'est fait, des cœurs fidèles!

CHRISTINE. — J'en ai de la chance de t'aimer!

JACQUES. — Et nous ne dirons rien que nous n'ayons vécu, rien dont nous n'ayons fait la preuve!... Un poète, ce n'est pas un arrangeur de mots, qui nous exalte ou qui nous berce avec des mots! Un poète, c'est un homme qui a touché la vie! C'est un homme qui a quelque chose de vrai, de grand, d'heureux à dire!

CHRISTINE. — Ah! je t'aime trop!

JACQUES. — Il faut m'aimer trop!... C'est quand tu m'aimes trop que je deviens moi-même!

CHRISTINE. — Mais vais-je te mériter?

JACQUES. — Tu vas m'émerveiller!... Tu ne sais pas ce que tu es! Je te révélerai une Christine que tu ne soupçonnes même pas!

CHRISTINE. — Je voudrais que tu t'entendes dire ça! Écoute-toi!

JACQUES. — Je ferai un portrait d'ange qui s'appellera « Christine »!

CHRISTINE. — Ah! Je t'aime!... Je voudrais crier!... Il y a des choses qu'on ne peut pas dire, qu'il faut crier!... Je voudrais rire!... Je voudrais être une sauvage et danser devant un grand feu!

Il l'empoigne. Ils dansent de joie. Elle défaille brusquement dans ses bras.

JACQUES, *affolé. Est-elle évanouie? Est-elle morte?...* — Mais quoi donc?... Qu'est-ce qu'il y a?... Qu'est-ce que tu as, Christine?... Tu es si pâle tout à coup!

CHRISTINE, *rouvrant les yeux.* — J'ai faim.

JACQUES, *stupéfait.* — Tu as faim?

CHRISTINE. — Oui, j'ai faim!... Quand tu me rends malheureuse, j'étouffe, je suis malade... Mais quand tu me rends heureuse, j'ai soif, j'ai faim, je vis!

JACQUES. — Tu as faim?... Viens vite, mon amour!... (*Il appelle, à toute voix* :) Louise! Vite! Vite! Vite!... Servez-nous vite!... Madame a faim!...

Le rideau tombe.

PAUL GÉRALDY

(*A suivre.*)

JOURNAL
D'EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ

Ces pages sont extraites du Journal de mon père, le vicomte Eugène-Melchior de Vogüé, qui doit paraître prochainement[1]. Le volume constituera le tome I de la publication. Mon père a tenu durant le cours de son existence un journal souvent quotidien où il notait les principaux événements de la vie publique aussi bien que ses impressions personnelles sur les hommes et les faits. La publication projetée embrassera une période allant de janvier 1877, époque à laquelle il partit comme Secrétaire d'Ambassade pour Saint-Pétersbourg, jusqu'à son décès en mars 1910. Ce ne sont pas des « Mémoires » ou des « Souvenirs » rédigés en vue d'une publication, mais des notes prises spontanément en pleine liberté d'esprit et d'expression.

Le chapitre du « Journal » que publie la *Revue de Paris* a trait, spécialement, à l'assassinat de l'empereur Alexandre II, le 1er mars 1881, Du point de vue historique le document présente un intérêt particulier, car mon père, par son mariage avec mademoiselle Annenkof, fille du général Annenkof, ancien contrôleur général de l'Empire, se trouvait en relations étroites avec l'entourage de la Cour. Aussi put-il observer en très bonne place le mouvement politique qui suivit la mort d'Alexandre II et qui eut pour conséquence l'effondrement du Gouvernement libéral dirigé par Loris-Mélikof auquel succéda le général Ignatief, chargé par l'empereur Alexandre III de faire prévaloir une politique autocratique.

FÉLIX DE VOGÜÉ

1-13 mars 1881[2].

Date tragique[3]. Après déjeuner, je lisais tranquillement dans Solovief[4] le récit des révolutions du siècle dernier : je

1. Édition des Cahiers Verts. Copyright Grasset. Le tome I va de 1877 à 1883.

2 Le Journal d'E.-M. de Vogüé porte pour le même jour les deux dates du calendrier français et russe.

3. Voir article d'E.-M. de Vogüé sur l'assassinat d'Alexandre II, dans *Pages d'histoire* (Armand Colin et Cie).

4. Auteur d'une *Histoire de la Russie*, père de Vladimir Solovief, le protagoniste de l'idée de l'union des Églises.

Voir article d'E.-M. de Vogüé dans : *Sous l'horizon* (Armand Colin et Cie).

venais d'achever l'épisode de la chute de Biron, arraché de son lit par Münich, et je sortis pour aller à l'Ambassade. Il était trois heures. Un grand mouvement de traîneaux hâtés dans notre rue. Sur le seuil de l'Ambassade, madame Chanzy[1] me dit : « On vient d'annoncer qu'on a tiré sur l'Empereur, au sortir du *razvod*[2]. » Au même instant, le traîneau de ma femme s'approche : elle me raconte, toute bouleversée, qu'elle a entendu une détonation et appris en gros l'attentat chez les Heyden. L'Empereur aurait été blessé aux pieds. Nous courons au Palais, nous descendons au *Komandant-padiéjde*, pour aller chez Nina Pilar[3]. La porte est fermée. Une foule d'aides de camp, d'officiers, de dames accourues se pressent dans la petite montée, essayant de pénétrer. La place est noire de peuple, les rues voisines dégorgent des curieux silencieux, des équipages lancés à toute vitesse, portant des généraux, des femmes de la société. On nous dit aussitôt que l'Empereur, après une visite chez la Grande-Duchesse Catherine, au sortir du *razvod*, a été victime d'un attentat. Sur le bord du canal Catherine, devant le Jardin d'Hiver, une bombe a éclaté sous sa voiture, brisant l'arrière-train, tuant ou blessant les Cosaques d'escorte : l'Empereur, sain et sauf, est descendu, malgré son cocher qui voulait continuer, pour se rendre compte : une seconde bombe a éclaté sous lui : il s'est affaissé. On l'a rapporté sur un traîneau, les deux jambes broyées. Les nouvelles se succèdent, apportées par ceux qui sortent du palais : l'état est grave, on a peu d'espoir.

Certains de ne pouvoir entrer, nous allons chez la comtesse Heyden, à l'État-Major, en face du Palais. Le jeune Heyden nous raconte comment il est entré, dans le premier moment de trouble, et a vu son souverain tout sanglant, sans connaissance. On attend, dans une anxiété croissante. La place s'emplit de peuple, des patrouilles circulent, des détachements de soldats arrivent. A quatre heures moins un quart, un feldiéger[4] entre chez la comtesse, la figure décomposée : l'Empe-

1. Épouse du général Chanzy qui était, à l'époque, ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg.
2. Parade militaire.
3. Demoiselle d'honneur à la cour de Russie.
4. Courrier de cabinet.

reur n'est plus! Tout le monde se signe, sans prononcer une parole.

Je retourne à l'Ambassade. Chanzy arrive après quelques instants. Il a pu pénétrer dans le Palais et jusqu'à la chambre de l'Empereur. Il l'a vu mort, sur un divan, auprès de son bureau. Les deux jambes étaient littéralement détachées, la figure en sang, horriblement contractée. Alexandre II n'a pas recouvré sa connaissance, durant l'heure d'agonie qui s'est écoulée entre le crime (2 h. 15) et la mort (3 h. 35). Toute sa famille en larmes l'entourait. La princesse Iouriewski[1] et ses enfants étaient accourus des premiers, puis les grands-ducs. Les ministres étaient dans la chambre à côté. Loris Mélikof[2] très calme. Il était depuis trois jours sur la trace du complot, il tenait deux des conjurés, qui avaient avoué leur participation, tout en disant : « Nous sommes quinze qui avons juré sa mort, le coup est trop bien monté, vous ne l'empêcherez pas. » La veille et le matin encore, Loris avait supplié l'Empereur de ne pas aller au *razvod*, de ne pas sortir avant qu'il n'eût en mains tous les fils du complot et les coupables.

A six heures, nous repassons sur la place du Palais, toujours pleine d'une foule silencieuse et de détachements de troupes. L'étendard en berne bat le long du mât de pavillon. Un peu avant, l'héritier, — l'Empereur — est sorti, retournant au Palais Anitchkof[3], entouré de Cosaques : on l'a acclamé avec des hourrahs. On fait prêter serment aux corps de garde; dans les casernes, officiers et soldats sont consignés pour prêter serment au drapeau demain matin.

Nous allons dîner chez ma belle-mère[4]. Tout le monde est consterné, on a peine à croire à ce coup de foudre, on se hâte comme dans un rêve. Peu à peu, l'humanité reprend ses droits, et d'après les propos tenus, je devine la scène qui doit se jouer dans les palais, une répétition exacte de la grande scène de de la mort de Catherine dans Rostopchine, de la mort du Roi

1. Catherine Dolgorouki, princesse Iouriewski, épouse morganatique de l'empereur Alexandre II.

2. Ministre de l'Intérieur à l'époque, représentait les tendances libérales. Voir sur Loris Mélikof l'étude d'E.-M. de Vogüé parue dans *Spectacles contemporains* (Armand Colin.)

3. Palais du Grand-duc héritier.

4. Madame Annenkof, mère de la vicomtesse de Vogüé.

dans Saint-Simon. Toujours mêmes acteurs et même comédie. On devine déjà des changements qui vont étonner la Cour, des astres nouveaux qui se lèveront demain. La très polonaise comtesse K. et ses attendrissements.

Moi, cependant, je pense à ce pauvre homme, faible et bon, qui me mariait il y a trois ans, qui vient de disparaître si tragiquement dans le sang, dans la honte de ce crime. Avoir émancipé cinquante millions d'hommes[1] d'une parole, et mourir ainsi, comme un fauve traqué dans sa capitale! O ironies de l'histoire, jugements secrets d'en haut! Quelle nuit pour celui qui va ramasser dans ce sang la couronne de Monomaque[2]!

Le soir, comme nous rentrons, la ville est aussi calme, les rues aussi vides, aussi silencieuses que d'habitude. Un étranger qui débarquerait ne voudrait jamais croire qu'un événement de cette importance vient de se passer ici. Les promeneurs ont leur air habituel, tranquille et indolent. Aucune curiosité, aucune émotion sur les visages. Singulier peuple!

14 mars.

Grand calme. Un soleil de printemps. A 1 heure, prestation de serment au Palais par tout le personnel de la Cour. Le nouvel Empereur[3], accablé de chagrin, fondant en larmes, n'a pas parlé. Son manifeste publié est écrit sur un ton très religieux, d'un style un peu mystique.

15 mars.

La police a découvert cette nuit, d'après les indications des criminels déjà arrêtés, — Chiriavine, le chef arrêté la semaine dernière, et Ryssakof, qui a lancé la première bombe, — une maison où s'était vraisemblablement préparé le complot.

1. Abolition du servage en 1861.

2. La couronne de Vladimir le Grand, Prince de Kief (1053-1125).

3. Alexandre III, second fils de l'empereur Alexandre II, prince héritier, en 1865, à la mort de son frère Nicolas dont, en 1868 il épousa la fiancée Sophie Frédérique, princesse de Dagmar, qui prit alors les noms de Maria Feodorovna; mort à Livadia (Crimée) en 1894.

La fin de son règne vit les débuts de l'alliance franco-russe, la manifestation de Cronstadt, la réception de l'amiral Avelane et des marins russes à Paris.

Voir, sur Alexandre III, article d'E.-M. de Vogüé, paru dans le *Figaro* du 3 novembre 1894.

L'homme qui habitait ce logis, en compagnie d'une femme, s'est fait sauter la cervelle à l'arrivée des gendarmes. On a pris la femme, et un jeune homme qui est venu donner le matin dans la souricière : ce dernier s'est défendu à coups de revolver et a blessé trois agents. On a trouvé là de la dynamite, des cartouches, une proclamation sur le crime du 1er mars dont Abaza[1] m'a donné lecture ce soir.

L'individu qui avait lancé la seconde bombe a été victime de l'explosion. Il est mort dans la nuit à l'hôpital de ses blessures, et du poison qu'il avait pris, dit-on, pour ne pas parler. Quelle puissance de fanatisme et d'énergie! Comment lutter contre eux?

Ma femme a été ce soir aux prières : il y avait eu tout le jour tempête dans un verre d'eau et pourparlers diplomatiques pour savoir si nous irions : Schveinitz[2] en a décidé autrement; seul Lord Dufferin[3], tête carrée d'Anglais, s'y est rendu comme il avait décidé de le faire. Il paraît que la dépouille du pauvre Empereur est terrible à voir : le visage rapetissé, vidé de sang, les mains bleues, trois doigts de la droite emportés. On n'a retrouvé qu'aujourd'hui le petit doigt sur le lieu du crime

On parle beaucoup de Constitution qu'on élaborait et qu'on allait promulguer. Ce fantôme grossi par l'imagination des journalistes paraît être un statut de réformes, accordant aux *Zemstvos*[4] certains droits consultatifs.

Télégrammes de sympathie de toute l'Europe. On applaudit beaucoup à l'élan de la Chambre française qui, après un speech très chaud de Gambetta, a levé sa séance. Ainsi le Sénat.

16 mars.

Nouvelle découverte à sensation. Dans une rue de Pétersbourg, la malaïa Sadovaïa, on vient de mettre à jour une mine savamment pratiquée depuis trois mois. Des individus avaient loué la boutique d'un fruitier, travaillé la cave, et miné la rue par où l'Empereur passe d'habitude en revenant

1. Ministre des Finances.
2. Ambassadeur d'Allemagne à Saint-Pétersbourg.
3. Ambassadeur d'Angleterre.
4. Assemblées provinciales.

du *razvod*. Ils ont disparu le soir du 1er mars, et l'éveil a été donné. Ainsi les mesures étaient prises sur plusieurs points pour que la victime ne pût échapper. Naturellement, à la suite de cette découverte, la panique renaît chez les bonnes gens, comme il y a un an.

17 mars.

La mine de la Sadovaïa, la proclamation des nihilistes qui met le nouvel Empereur en demeure de s'exécuter à bref délai[1], tout cela émeut plus peut-être que n'a fait le coup de foudre de dimanche. Les Bourses, qui n'avaient pas bronché à la première heure, baissent sensiblement sur ces dernières nouvelles. Déchaînement des salons contre Loris et sa police au sujet de cette mine creusée au cœur de Pétersbourg, durant trois mois, et qu'un général a inspectée il y a quelques jours, sans rien découvrir. D'autre part, les nihilistes de Genève annoncent dans l'*Intransigeant*, par l'organe de Rochefort, que le coup était monté en grand, qu'on aurait lancé trois autres bombes si les premières n'avaient pas réussi. A Londres, hier soir, on a éteint à temps une mèche qui allait faire sauter une caisse de poudre dans Mansion-House, pendant le dîner du lord Maire. L'épidémie se gagne. Le monde est livré à des fous déterminés, à des névrosés que la chimie a armés d'une puissance de destruction sans limites. Où irons-nous avec cela?

Et il paraît avéré que ce malheureux Empereur allait donner, le 5 mars, aujourd'hui même, un embryon de Constitution, élaboré en grand secret, le Conseil des *Zemstvos*.

18 mars.

L'affolement augmente partout dans la famille impériale, dit-on, et dans la société, absolument comme l'an passé au 17 février[2]. On s'était endormi trop vite sur l'oreiller de Loris, on se réveille en sursaut, on passe de l'extrême confiance à l'abattement, en vrais Slaves. Les journaux, au milieu de leurs litanies de douleur officielle, glissent tous l'invite à la Constitution, comme seul remède.

1. Il s'agit sans doute, notamment, du Projet de Constitution que devait donner Alexandre II.

2. Lors d'un attentat au Palais d'Hiver.

La translation solennelle à la Forteresse, qui devait avoir lieu aujourd'hui, est remise à demain. Sur tout le parcours, (quai Anglais, pont Nicolas, Vassili-Ostrof) on fouille les maisons, on y place des préposés de la *Douma*[1], avec interdiction de recevoir personne. Les Dournovo, affolés, nous disent qu'ils ne peuvent nous recevoir. On aurait institué à toute éventualité le Conseil de régence, avec l'Impératrice, Michel et Vladimir[2].

19 mars.

Translation du corps à la Forteresse. Nous avons été voir le cortège chez les Paskiewitch, puis la cérémonie à la Forteresse. Dans toute cette longue parade, de 11 heures du matin à 3 heures, pas un détail vraiment grand ou vraiment touchant; une mauvaise figuration d'opéra, avec un archaïsme qui chasse jusqu'à la possibilité de la douleur ou du recueillement. Ces hérauts, ces hommes d'armes en cuirasse dorée, ces écussons, ces ordres et ces couronnes portés par des fonctionnaires de la VIIIe classe, tout cela est trop loin des habitudes modernes pour être associé à une douleur présente, réelle; devant ce cortège de Wagner mal répété, on s'attend involontairement à voir paraître un cadavre en carton. Jomini[3] fait observer avec raison que le drame est assez grand, assez éloquent par lui-même, pour qu'on ne le rapetisse pas avec tout ce décor moyen âge. Ces décors sont supportables en Angleterre, parce qu'on y attache une idée tenace : ici, rien qu'une corvée officielle, où tous les figurants crèvent de froid et d'ennui. Seul, Valouieff[4] porte la lourde couronne de Monomaque avec conviction. Et pas de peuple derrière, grâce aux mesures de police; le peuple, la seule chose qui eût été vraie! Il est massé au loin, par grandes houles noires, silencieuses, la marée qui attend son heure.

A Saint-Pierre et Saint-Paul, des fonctionnaires et des diplomates, ennuyés, qui attendent durant des heures. Le

1. Douma, en russe, signifie assemblée; c'est ainsi que ce nom de Douma fut donné au Parlement élu sous Nicolas II. Ici il désigne le Conseil Municipal de Saint-Pétersbourg.

2. Les Grands-ducs Michel et Vladimir.

3. Diplomate russe, collaborateur des chanceliers Gortchakof et Giers.

4. Valouieff fut ministre de l'Intérieur et puis des Domaines, prit une grande part à la réforme paysanne.

corps entre, porté par tous ces nombreux et solides gaillards de la famille, une riche moisson encore pour les attentats futurs. L'Empereur, calme, digne, excellente attitude. Les autres, l'air de gens harassés par les corvées de deuil. Le magnifique chant orthodoxe accueille le mort. Figure obsédante d'un vieil archimandrite, tête d'ascète descendue d'une icone de l'Athos, avec une flamme de vie macabre dans son maigre corps : comme il me fait comprendre les saints-fous du moyen âge! On dépose sous le dais de drap d'or ce pauvre cadavre haché, déguisé et dissimulé dans les étoffes, les tulles. La mâchoire s'est décrochée durant la route. Autour de ce tronc amputé, les ordres, les couronnes, les insignes portés par les grands officiers : Chouvalof[1], le malheureux négociateur de Berlin, tient le glaive de Russie. Après la cérémonie, chacun va embrasser le cercueil, quelques femmes y compris la mienne pleurent, mais rien de touchant, trop d'agitations, de distractions, de cancans dans l'église. Quel chapitre à écrire pour Léon Tolstoï, me fait remarquer Boisdeffre[2], que les conversations qui se tiennent dans cette église! Un seul épisode touchant, le dernier : après le départ de la famille impériale, la malheureuse veuve se traîne sur les gradins, soutenue par Rébinder; elle est anéantie, embrasse le corps et s'écroule, nous sommes empoignés cette fois par la détresse inouïe de cette abandonnée qui a touché un moment aux marches du trône et retombe dans le fond de l'abîme. C'est la seule note vraie qui me restera de cette journée vide, curieuse pour les yeux des badauds, toute officielle et en montre, empoisonnée par la terreur où est chacun de quelque catastrophe, si peu digne en somme du grand drame historique qui l'a motivée.

20 mars.

Périvier du *Figaro*[3]. Les œillères du boulevardier, qui trouve de l'intérêt aux hommes qu'on lui montre suivant que leur tête rappelle plus ou moins celle de tel cabotin connu

1. Le Comte Chouvaloff fut, aux côtés du Prince chancelier Gortchakof, représentant de la Russie au congrès de Berlin (1878).
2. Le général de Boisdeffre
3. Envoyé par son journal pour le compte rendu des obsèques de l'Empereur.

au café de Suède[1]. Il m'explique comment le tirage baisserait, s'ils avaient de longues correspondances de l'étranger. Un chien qui se noie à Paris est plus intéressant qu'un monde qui croule au loin, disait Villemessant[2].

21 mars.

Rapports de Roustan[3] : la coupe de nos humiliations déborde à Tunis. Dépêche indignée de Saint-Vallier[4]. Mais quoi! tout notre monde est à la grande bataille du scrutin de liste. Grévy a essayé de montrer les dents à Gambetta, Ferry a fait blanc de son épée, tout cela pour arriver à décider que le ministère ne déciderait rien, que, ne pouvant s'accorder, il s'abstiendrait d'exprimer une opinion et laisserait la Chambre livrer la bataille. Ils céderont tous, les dieux sont pour le Génois.

22 mars.

L'affolement continue ici, arrestations en masse; nomination de Baranof à la préfecture de la ville. Ce malheureux Empereur est littéralement prisonnier dans son Palais. On ne le laisse même plus sortir le soir pour aller prier à la Forteresse sur la tombe de son père. Des escadrons de Cosaques le gardent à vue. La prison retournée par les criminels contre le Souverain.

23 mars.

Arrivée de la mission Pittié, Chanoine, de Maistre, Weiss[5]. Arrivée de tous les princes de la terre, de tout le Gotha allemand. Pétersbourg en est bondé : prince héritier d'Allemagne, prince et princesse de Galles et d'Édimbourg, archiduc Charles-Louis, Bulgarie, etc. etc. On craint beaucoup pour tout ce gibier royal réuni.

24 mars.

Vu ce soir chez les Paskiewitch Lobanof[6], très en mouvement. Fantastique et dramatique couleur de ce moment.

1. Café situé à côté du Théâtre des Variétés, très fréquenté par les acteurs.
2. Villemessant fut directeur du *Figaro* de 1854 à 1875.
3. D. Roustan, consul général, plus tard ministre résident à Tunis.
4. Ambassadeur de France à Berlin.
5. Mission envoyée pour les obsèques de l'Empereur; elle avait à sa tête le général Pittié, secrétaire général de l'Élysée.
6. Prince Lobanof, ambassadeur de Russie à Londres, à Vienne, en 1893 fut nommé ministre des Affaires étrangères.

La lutte entre les sciences. Les nihilistes appliquent les derniers progrès chimiques, les pyroxylines, et autres, à la destruction du pouvoir : le pouvoir essaye de les faire parler, une fois pris, avec les derniers progrès de l'électricité et du magnétisme. On aurait réussi à faire parler Ryssakof et des femmes avec l'hypnotisme de Housen. Et ce sont des hommes du moyen âge, avec des passions — des maladies mentales — du moyen âge, qui se servent de ces merveilleuses inventions modernes. On a coupé, embaumé et conservé la tête de l'inconnu mort à l'hôpital pour des confrontations futures. Tout cela est plus monstrueux que nature. Quels drames à faire! Comme le XVIe siècle et les Borgia sont enfoncés! Capture d'une nihiliste redoutable, mademoiselle Pérovsky, des comtes Pérovsky, entraînée là par l'amour. Deux officiers arrêtés à Cronstadt. La contre-mine pratiquée autour du Palais d'Hiver, comme dans une place assiégée. Tout cela n'est-il pas fait pour égarer les plus solides cerveaux?

25-26 mars.

Capitulation du Cabinet Ferry qui déclare son abstention dans la question du scrutin de liste[1]. Gambetta peut ce qu'il veut.

Les Roumains s'érigent en royaume.

27 mars.

Funérailles de l'Empereur. Un temps maudit; chasse-neige et bise glacée. Quatre heures à la Forteresse, de 10 h. 30 à 2 h. 30. Tous les princes de la terre, héritiers d'Allemagne et d'Angleterre, de Danemark, archiduc Charles-Louis, horde de petits Allemands. Magnifiques pompes liturgiques. Pensées tragiques dans cette église : les trois couches, les courtisans au-dessus, tout à leurs intrigues et à leurs convoitises, les cadavres dans le sol, les damnés sous le sol, dans les casemates, maudissant les autres : voilà la véritable mine, cette haine qui fermente sous nos pieds. Monde horrible, mal fait, tandis que les prêtres chantent « gloire au Seigneur »! Causé avec Polovtsof, avec Liéven; le désarroi, l'inquiétude, le mal vague des esprits en province. A 2 heures on a descendu et scellé

1. Jules Ferry avait déclaré à la Commission chargée de l'examen du Projet de loi : « Il (le Gouvernement) a le devoir de ne pas se prononcer. »

dans sa fosse le pauvre puissant d'hier; puis on a apporté la clef à son héritier, de peur qu'il ne sorte. Un drame funèbre de plus dans l'histoire russe.

28 mars.

Dîner de mission. Le général Pittié. Un grand de la terre de France.

29 mars.

Amulettes et cordons. La fièvre du fer blanc allumant le sang de tous les diplomates et missionnaires.

30 mars.

Nous hébergeons la mission.

31 mars.

Départ de ces hôtes encombrants. Pétersbourg se vide de ses princes et de ses uniformes étrangers. La vie reprend, émaillée seulement des terreurs et des efforts dans le vide de ce moment.

1er avril.

Un joli poisson d'avril : les élections de Baranof, nommé Préfet de la ville.

— Le matin, par un avis publié en dernière heure, les journaux annoncent la convocation d'un conseil élu près du préfet de police.

Chaque quartier de Pétersbourg élira un délégué, tous les domiciliés votant : ces 228 délégués se réuniront pour choisir dans leur sein, au deuxième degré, les 25 membres du Grand Conseil. On a voté aujourd'hui même, en sursaut, en écrivant un nom sur le registre que présentait à domicile un officier de police. Scènes grotesques à la turque. Je navre mon *Pristaf*[1] en essayant de lui faire comprendre que je ne me crois pas le droit de voter, moi étranger. Les cocottes françaises n'ont pas eu le même scrupule, dit-on, et ont toutes voté. Les femmes votaient. De ces noms éparpillés au hasard, sans entente préalable, on a trié les 25 élus, Trépof, Vorontsof, quelques généraux, quelques négociants, le directeur du *Golos*[2], etc.

2 avril.

Les journaux font ce matin la mine confuse d'enfants à qui on a promis des dragées et à qui on donne les verges. Ils

1. Commissaire de Police.
2. Journal qui paraissait à Saint-Pétersbourg.

avaient pris feu à la première heure pour ce grand « pas en avant », cet essai de « suffrage universel ». Ils voient aujourd'hui qu'on les a joués et que la comédie électorale n'a été qu'un moyen de faire commodément des perquisitions dans toute la ville. On est furieux de ce ridicule infligé au premier exercice des « droits de citoyen » en Russie, par le charlatan de la Préfecture. Les premières mesures du Conseil sont l'établissement de barrières à toutes les portes de la ville et de doubles tickets pour les isvostchiks[1] des gares.

3 avril.

Attaque des Kroumirs contre notre frontière algérienne. Crise aiguë par là de l'affaire tunisienne.

4-6 avril.

Arrestations nombreuses, agitation des esprits et des autorités, secret du départ pour Gatchina[2].

7 avril.

Ouverture du procès des six prévenus impliqués dans l'attentat, Ryssakof, Michaïlof, la Helfmann, la Pérovsky, Kibaltchich et Jéliabof. Acte d'accusation, hautaines déclarations des prévenus, surtout de Jéliabof et de la Pérovsky, organisateurs du complot.

8 avril.

Nous sommes reçus en audience au Palais Anitchkof, à une heure, pour servir de paravent au départ mystérieux pour Gatchina. L'Empereur paraît en Cosaque, grand, gros, lourd, timide, embarrassé de sa personne et de sa parole. Il dit quelques mots en hâte aux chefs de mission, l'Impératrice répare un peu cette impression gênée. Dans son cabinet, derrière la porte, les petites têtes des tragiques enfants de la Couronne regardent curieusement tous ces étrangers suspects. Dans le cadre de la porte d'entrée, on voit rire et parader, comme le mauvais génie du futur règne, le général Ignatief[3], nommé hier ministre des Domaines à la place de Liéven. Du Palais, nous courons à la gare embarquer madame Chanzy,

1. Cochers de fiacre.
2. Le départ du nouvel empereur Alexandre III pour une de ses résidences.
3. Ancien ambassadeur à Constantinople, prit la succession de Loris Mélikof, nommé ministre de l'Intérieur pour appliquer un programme de politique autocratique, contraire aux tendances libérales de Loris. Voir sur Ignatief l'étude d'E.-M. de Vogüé parue dans *les Routes* (Bloud et Cie).

qui part pour la France. Un train spécial chauffe derrière le train courrier : c'est l'Empereur qui part pour Gatchina. Le royal proscrit est sorti de son Palais en catimini dans les dernières voitures du corps diplomatique; son frère même ignorait son départ, il va s'enfermer dans le Plessis-les-Tours russe, tandis qu'on purgera sa bonne ville des assassins.

Je retourne au Tribunal, bondé de monde, hauts personnages et généraux : dépositions des témoins.

9 avril.

Tout le jour à l'audience. Long et habile réquisitoire, du procureur Mouravief. C'est un garçon de talent : il a parlé durant six heures et assez justement défini l'action et les forces réelles du parti. Répliques des avocats, dernier mot des accusés, affirmant leurs convictions socialistes.

10 avril.

Ce matin seulement, à 6 h. 30, après dix-sept heures de séances, la Haute Cour du Sénat a rendu l'arrêt condamnant les six accusés à la potence. Le gaz était éteint, l'aube colorait en jaune toutes nos figures blafardes, fatiguées par cette nuit de veille. Sinistre tableau. Les condamnés ont été superbes, ils se sont embrassés en souriant. Même impression qu'au procès des Seize[1]. Grande faiblesse numérique de la Secte, le comité exécutif un épouvantail, mais résolution implacable de ces Ismaël, plantant leur tente contre tous.

Le banc de l'attaque et le banc de la défense sociale. Là quelques paysans, avec une idée et une énergie absolues : ici le pouvoir, formidable, mais sans idée, ni énergie.

— Hier arrestation à Pustenka du Grand-duc Nicolas Constantinovitch, jeté dans la forteresse de Pavlosk, sous l'accusation de participation aux menées nihilistes : grand émoi dans la ville, absolument énervée par toutes ces secousses morales.

11 avril.

La crise tunisienne. Nous marchons, bien qu'à contre-cœur. Embarquement des troupes pour l'Algérie. Chute du ministère Cairoli[2] sous un vote de blâme. Grande tension.

1. Procès de nihilistes.
2. En Italie.

13 avril.

Beau discours de réception de M. Rousse[1] à l'Académie. Réponse du duc d'Aumale. Jules Favre loué par un prince d'Orléans.

14 avril.

Petites lueurs de chauvinisme en France à l'occasion du départ des troupes. Voici dix à douze mille hommes sur la frontière de Tunis. Note insolente du Bey, protestant devant les puissances. L'Allemagne semble nous encourager, l'Italie bout.

15 avril.

Exécution des cinq condamnés (la femme Helfmann a un sursis, ayant été reconnue enceinte) sur la place Séménovsky, ce matin à neuf heures. Les condamnés ont défilé sur deux *pozornié koliorsky*[2] en grand apparât : ils sont montés d'un pas ferme sur l'échafaud; on les a pendus tous les cinq à un portique à anneaux : pour Michaïlof, la corde a cassé deux fois. Quelques arrestations dans la foule, très calme en somme. Journée pesante, sentiment pénible et lourd sur tous et sur toutes choses.

16 avril.

Toutes les têtes de la ville battent la campagne. Histoires à dormir debout d'attentats, de captures, de mesures nouvelles. Chacun attend quelque chose qui le calme, un homme, une idée, un acte du pouvoir et le pouvoir reste muet, énigmatique, invisible dans son terrier de Gatchina. Précieuses heures perdues, le travail de désorganisation me semble se faire à vue d'œil.

19 avril.

Mort de Lord Beaconsfield, « un grand aventurier politique », dit justement Schérer, qui ne laisse rien après lui que l'exemple du bonheur.

26 avril.

A Moscou, on a utilisé l'œuf de Pâques pour répandre des proclamations nihilistes. Deux individus ont été pris qui en semaient ainsi. Ici, on en a collé dans les casernes. Toujours

1. Edmond Rousse, Bâtonnier de l'Ordre en 1870-71; c'est lui qui reçut E.-M. de Vogüé à l'Académie française.
2. Voitures qui amenaient les condamnés au lieu de leur exécution.

rien de Gatchina. Tout le monde s'accorde de plus en plus à présenter l'Empereur comme extrêmement borné. Ses lettres d'il y a six ans à A. Tolstoï : les lettres d'un enfant. Quelque chose d'effacé, de non réel, d'accidentel, sur cette figure fantôme, qui passe comme une ombre insaisissable, silencieuse, sur le fond de la toile, dans le drame russe. On ne lui sent pas le puissant relief de la vie. Il passe comme un des huit rois silencieux évoqués devant Macbeth par les sorcières, visions d'ombre vaine.

27 avril.

Mort d'Émile de Girardin. — Mort de Bénédek[1]. Un vaincu et un victorieux de la vie : que reste-t-il à ce dernier de ses vaines victoires de jouisseur? — Toujours *cloué* chez moi, hors du bruit de la ville. Relu Eugénie Grandet. Lu *Rousslan et Lioudmila*[2]. — Les choses prennent mauvaise couleur en Afrique. Serait-ce l'engrenage où la République a pris son petit doigt?

28, 29, 30 avril.

Cloué chez moi, malade et agacé. Lu les lettres de Mérimée à Panizzi, — l'histoire de la Révolution de ce fou furieux de Carlyle.

2 mai.

Batture (*sic*) et meurtrissement de nombreux Juifs à Elisabethgrad, destruction de toutes leurs maisons par le moujik, pour fêter la Pâque.

3 mai.

Grand Conseil de Ministres à Gatchina : on y décide l'unité du Cabinet, comme on déciderait la quadrature du cercle. Lutte de Loris et de Pobédonostzof[3]. Abaza grandit. — Débâcle de la Néva.

5 mai.

Dépêches du courrier. Le scellement de ce pays à l'Allemagne paraît accompli; le rêve de Bismarck réalisé, une troïka, lui en trotteur, la Russie et l'Autriche en fous sur les

1. Général autrichien qui perdit la bataille de Sadowa.
2. Poème de Pouchkine.
3. Procureur du Saint Synode, représentant en face des libéraux Loris Mélikof et Abaza, l'esprit autocratique qui allait triompher; professeur de Droit de Nicolas II.
Voir étude d'E.-M. de Vogüé dans *les Routes* (Bloud et Cie).

côtés, réglés par son pas. L'Angleterre refuse la Conférence internationale pour le Socialisme, ce qui nous enhardit à refuser également. Mauvaise humeur de Bismarck. Il menace son Parlement de le déporter à Cassel, et Berlin de transférer la capitale hors de ses murs.

7 mai.

Informations sur le Conseil du 3 mai. On a résolu d'appeler au Conseil de l'Empire, avec voix consultative, quelques délégués des *zemstvos* pour éclairer la vieille Assemblée sur les questions pendantes. Ignatief a proposé la réunion d'un *sobor*[1] à Moscou, cette proposition a été repoussée par Loris et Abaza. Ignatief s'est rendu, mais évidemment avec l'espoir de repiquer plus tard et de convaincre le Souverain. Celui-ci, dit-on, scrupuleux à l'excès de la légalité, désireux de s'abriter derrière une majorité ministérielle, incertain et honnête. Louis XVI.

9 mai.

Explosions populaires contre les Juifs à Kief, à Krementchug, dans toute la Russie Rouge. Les synagogues brûlées, les Juifs battus, quelques-uns tués. La troupe a dû tirer sur les plus forcenés des assaillants; mille arrestations à Kief, où les Juifs se sont réfugiés dans la Laure[2].

10 mai.

On annonce la grande parade pour demain. Enfin l'Empereur mythique va se montrer.

11 mai.

Il s'est montré! Parade dans les us habituels, mais très rapidement enlevée, *senza amore*. L'Empereur paraît gai et tranquille. Il ne parle qu'à Valouïef. Après, il est entré chez le Grand-duc d'Oldenbourg par les cuisines pour ne pas avoir à saluer les dames, ce timide.

12 mai.

Grand coup de théâtre. Apparition du manifeste, un factum à la Chambord, style prêtre, une homélie mystique rédigée par Pobédonostzof, mais qui affirme pourtant le maintien

1. Assemblée.
2. Monastère célèbre de la ville de Kief.

de l'autocratie et souffle sur les espérances libérales. Le coup de surprise a foudroyé les ministres à leur insu, et la journée du 10 mai gardera dans l'histoire russe le nom de Journée des Dupes. Depuis le conseil du 3, Loris et Abaza triomphaient, mais Ignatief agissait. On avait fait venir Katkof[1] de Moscou pour peser sur l'esprit ombrageux du Maître en lui représentant que ses Ministres voulaient usurper son pouvoir. Alors Pobédonostzof a été chargé de rédiger en secret le Manifeste. Le 10, au conseil, les ministres ont discuté deux heures sur les futures réformes : soudain, comme on se séparait, Nabokof[2] a tiré de sa poche le fatal papier, en leur disant : « Voici ce que Sa Majesté m'a chargé de vous communiquer. » Loris, Milioutine et Abaza *ochelomniki*[3]. Abaza a eu quelques paroles très dures pour Pobédonostzof, puis ils ont dit : « Il ne nous reste plus qu'à nous retirer. » Le 11, hier, le manifeste imprimé était répandu après la parade. On assure que Valouïef lui-même n'en a appris l'existence que là et que le Grand-duc Vladimir y était étranger. Ce matin, il a paru dans tous les journaux. Aujourd'hui Loris, Milioutine et Abaza ont refusé de se rendre à Gatchina et envoyé leur démission.

13 mai.

Les démissions de Loris et d'Abaza ont été froidement acceptées. Stupéfaction du public, désespoir de tous nos entours : le monde financier estime que la retraite d'Abaza équivaut à un sinistre. Jamais coup de théâtre ne fut plus imprévu. Poussé par Ignatief, qui a joué toute la partie, le Souverain qu'on disait si amoureux de légalité a montré comment il entendait pratiquer l'autocratie, comme un Louis XIII, par coups de faiblesse sournoise. Ignatief sera vraisemblablement ministre de l'Intérieur. C'est le triomphe logique de Moscou sur Pétersbourg.

14 mai.

Ignatief est nommé Ministre de l'Intérieur. Katkof a travaillé hier tout le jour avec l'Empereur. Le tour est joué.

1. L'un des chefs du panslavisme, adversaire irréductible des idées libérales, rédacteur de la *Gazette de Moscou*.
2. Ministre de la Justice.
3. Abasourdis.

C'est à partir d'aujourd'hui que commence vraiment le règne d'Alexandre III, ces deux mois avaient été un intermède, la continuation hésitante de celui d'Alexandre II. Maintenant les vieilles barbes de Moscou vont montrer ce qu'elles peuvent. Le plus curieux c'est que le coup de partie est dû à une alliance inattendue de Moscou et de Berlin : l'influence allemande, par Vladimir, s'est mise au service de Pobédonostzof. On s'était essayé la main à Sophia, où les conseils pour le coup d'État sont arrivés par des voies irrégulières de Pétersbourg et de Berlin[1].

— J'apprends ces nouvelles en gare, en montant en wagon pour changer de scène et de spectacle. — Triste journée de fuite à travers tristes steppes et forêts.

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ

1. A Sophia, le prince Alexandre de Battenberg avait supprimé les garanties constitutionnelles; il les rétablit en 1883.

SOUVENIRS DE LA VIE FRIVOLE[1]

III

LOGIS

Je ne manquai point d'avoir, immédiatement après, la réaction qui, d'ordinaire, suit ces accès d'esprit de l'escalier, que provoque le froissement de notre orgueil. Lorsque nous trouvons cinq minutes trop tard le mot historique que nous aurions dû faire, quelque chose en nous proteste qu'il s'en est fallu de rien que nous le fissions à temps. Nous allions le dire.

Si nous avons laissé le moment psychologique s'échapper, c'est la faute de la fatalité ou des circonstances : nous nous dupons nous-mêmes en ce point d'autant plus facilement que notre conscience est le seul témoin de notre manque d'à-propos, et qu'elle ne fait pas volontiers à de tierces personnes de confidences qui ne seraient pas avantageuses pour nous.

Lorsque nous refaisons telle ou telle découverte qui est dans le domaine public depuis longtemps, dès que nous nous apercevons du ridicule de notre retardement, nous sauvons les dehors à nos propres yeux en croyant nous ressouvenir, de très bonne foi, que depuis beaucoup plus longtemps encore nous pressentions ce que tout le monde sait.

C'est ainsi que je me flattai d'avoir prophétisé, mais *in petto* et sans me départir de la jalouse réserve où ma jeunesse m'obligeait, ce crépuscule des dieux du Boulevard qui me semblait aujourd'hui devenir, en quelque sorte, officiel.

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 novembre.

Ma prétention, après tout, n'était peut-être pas tellement chimérique. Cette génération du Boulevard, que je trouvais en place, barrant le chemin à la mienne, et dont je convoitais la succession, m'inspirait naturellement l'aigre antipathie qui, depuis les siècles des siècles, a toujours animé les jeunes à l'égard de ceux qu'ils poussaient de l'épaule; et ce qui aggravait mon cas, c'est que, tout en poussant ces aînés, que je n'estimais guère, mais qui m'imposaient, j'avais cédé à la tentation de me glisser dans leurs rangs, je n'avais pas laissé d'être sensible au prestige de leur nom, je l'étais encore honteusement, car ce nom leur survivait.

Cette manière de snobisme se traduisait d'abord par des superstitions topographiques. Je pense avoir déjà dit que la rive gauche me semblait un lieu d'exil; mais, sur la rive droite même, j'osais à peine concevoir qu'il me fût donné un jour d'habiter entre la Madeleine et le Gymnase, sur ce boulevard que je croyais dédaigner.

J'ai connu les derniers Parisiens qui ne pensaient pas que l'on pût respirer ailleurs. C'étaient des Parisiens ultra; car d'autres, pourtant qualifiés, s'accommodaient d'un peu d'éloignement, à l'heure du coucher, et l'on a vu qu'un Aurélien Scholl faisait sans trop grogner, en dépit de son mauvais caractère, l'effort de retourner chaque soir jusqu'à la rue de Clichy.

En revanche, Jules Simon, un sage, un provincial — mais pour devenir Parisien convaincu, il faut être né en province — Jules Simon a passé la plus grande partie de sa vie au dernier étage de la maison qui fait le coin de la place et du boulevard de la Madeleine. A cette époque, où l'ascenseur n'était encore qu'une anticipation de Jules Verne, le dernier étage des immeubles n'était pas « le bel étage », comme à Naples de tout temps, ou à Paris même de nos jours.

Ce n'était point, d'ailleurs, le septième ou le huitième, ainsi que dans nos gratte-ciel de construction récente, mais, bien médiocrement, le cinquième, que les portières, je l'ai dit, prononçaient *cintième*, bien moins, j'imagine, par sincère ignorance de l'orthographe que par besoin de marquer leur mépris de portières à des gens demeurant si haut.

Le *cintième* de Jules Simon possédait une large terrasse,

d'où l'on dominait (comme il fallait s'y attendre) le Boulevard; mais on avait le plafond sur la tête, et un divan bas, à l'ancienne mode, que j'aperçus d'abord dans la pièce où je fus introduit, me parut y avoir été placé tout exprès pour indiquer au visiteur qu'on ne pouvait se tenir ici que couché. Malheureusement, mon très jeune âge ne me permettait pas de prendre une attitude si familière.

J'avais été amené là par Emmanuel Arago, dont le fils François, entré à Bonaparte le même jour que moi, en avril 1870, est mon plus ancien camarade de collège. Il était aussi présent et, non plus que moi, ne prenait aucune part à la conversation; mais nous écoutions de toutes nos oreilles.

C'était, pour moi du moins, peine perdue. Je me souviens que la fenêtre était grande ouverte, et que les bruits du dehors m'empêchaient de saisir une syllabe, malgré la voix de tonnerre des deux causeurs orateurs.

Je vais étonner, fâcher peut-être, les personnes qui veulent absolument que tout fût mieux il y a cinquante ou soixante ans : le Boulevard était alors aussi bruyant qu'aujourd'hui, sinon plus. La ferraille des fiacres valait bien les moteurs qui tapent. Les plus élégantes voitures n'étaient pas munies de ces bandages de caoutchouc qui semblèrent, quand on les inventa, un véritable danger public, à tel point que le préfet de police enjoignit aux propriétaires de ces équipages trop silencieux d'attacher un grelot à la têtière de leurs trotteurs. Enfin, le sol n'était pas de bitume ou de bois, mais de grès, et quand le fer des chevaux heurtait ce grès, on pouvait compter leurs pas.

Tandis que je faisais des efforts vains pour suivre l'entretien de Jules Simon et d'Emmanuel Arago, je ne pouvais m'empêcher de me répéter mentalement, à satiété, ce vers des *Odes et Ballades* :

Voyageur qui, la nuit, sur le pavé sonore...

J'eus peu après l'occasion d'entendre mieux Jules Simon à je ne sais quelle fête de francs-maçons où l'on m'avait fait le plaisir de m'inviter, sachant que je suis curieux de tout; mais je crains qu'un tel souvenir n'ait aucun titre à figurer parmi ceux de ma vie frivole.

L'appartement de Jules Simon a été ensuite moins bourgeoisement habité, puis annexé par « le Commerce ». C'est le dernier coup, le signe ordinaire de la fin d'un quartier, l'un des signes, en l'espèce, de la fin du Boulevard.

Dans la même maison, mais au premier étage, a longtemps demeuré Henri Meilhac. Je n'ai pénétré que deux ou trois fois dans son logis, dont le décor m'a semblé cossu et banal. Je me rappelle seulement qu'il y avait dans l'antichambre une affiche de la *Belle Hélène*, que l'on traversait une salle de billard, et que la pièce suivante était une sorte de boudoir-bibliothèque, dont le meuble principal était une chaise longue, placée dans l'embrasure de la fenêtre. L'auteur de *Toto chez Tata*, quand il ne se sentait pas d'humeur à travailler, chose assez fréquente, restait là des heures à regarder les gens passer sur le Boulevard.

Rien ne date comme cette disposition des meubles, que j'ai observée aussi quelques années plus tard chez la comtesse de Loynes, aux Champs-Élysées. Elle s'asseyait près d'une des trois fenêtres de son salon, dans une grande bergère Louis XVI ou copie de Louis XVI, et regardait les promeneurs sur l'avenue. Qui s'aviserait aujourd'hui de regarder par la fenêtre les gens qui se promènent? D'abord, on ne se promène plus, nul ne flâne. Est-il même des « passants »? Ils courent.

Le billard n'est guère moins démodé; mais il avait recouvré, curieuse rencontre, aux premières années de la République, cette sorte de prestige officiel qu'il devait, sous Louis XIV, à Chamillard et au roi lui-même. A cette reprise, Jules Grévy doublait, si l'on peut dire, Louis XIV. Les parties de l'Élysée étaient fameuses. Je trouve, dans un roman dialogué dont j'ai des raisons de connaître l'auteur, cette réplique :

— Mon père est le seul de ses amis en qui le Président de la République ait assez de confiance pour l'autoriser à faire des massés.

Parmi les anciens habitants de la place de la Madeleine, je dois citer encore Adrien Hébrard; mais, si j'ai tenté de lui rendre visite au temps qu'il demeurait là, je ne me souviens pas d'avoir dépassé la loge de la concierge.

Enfin, j'avais dans l'encoignure, du même côté que Jules Simon, et tout en haut, un grand-oncle que l'on me menait

voir une fois chaque année, le premier de l'an. Il distribuait en guise d'étrennes à ses jeunes parents des sucres d'orge sur le nombre desquels je ne crois pas qu'il se soit jamais trompé; car il était aussi avare que riche. Mais ce qui me frappait surtout, c'était sa vieillesse apparente. Jamais certainement je n'ai vu un vieillard si bien dans son rôle. Il chargeait. De surcroît, il était sourd. Je le considérais avec une sorte de crainte et de stupeur. J'en oubliais de sucer mon bâton de sucre d'orge et il me hurlait dans l'oreille :

— Vous n'aimez donc pas ça?

Je savais dès lors que nous devions à lui, ou plutôt à sa fortune, les alliances les plus flatteuses dans le faubourg Saint-Germain; mais je ne sentais pas alors tout le prix d'un tel honneur, et je ne prenais garde qu'à la corvée. Ce grand-oncle n'était pas fait pour me donner le goût du quartier de la Madeleine. J'ai bien changé une vingtaine d'années plus tard.

Contraint de faire un établissement momentané, mais que je croyais à vie, rue de Grenelle, je ne réussis point à m'y acclimater et je méconnus sottement le charme d'un logis que j'avais eu la bonne fortune d'y découvrir.

C'était dans un vieil hôtel dont les fenêtres donnaient sur les jardins de l'Abbaye aux Bois, et dont l'escalier surtout était magnifique. J'ai honte, aujourd'hui encore, de mon indifférence ou de mon injustice à l'égard de cet escalier dont la rampe de fer forgé était si simple et si belle, dont les marches de pierre étaient si basses et si larges, si aisées à gravir. C'est qu'en effet, on les gravissait à pied : bien entendu, il n'y avait pas d'ascenseur. On aurait aussi bien pu les gravir à cheval; mais je n'ai jamais été tenté de rentrer dans mon appartement comme Mahomet II est entré à Sainte-Sophie.

Je me rappelle non sans amertume mon escalier de la rue de Grenelle, chaque fois que je me trouve dans un de ces escaliers d'immeubles modernes que les architectes d'autrefois, de naguère, n'auraient pas jugés suffisants pour le service et pour les fournisseurs. Il est vrai que ceux-là, on n'a théoriquement pas l'occasion de les voir, au moins lorsque l'on monte : il faudrait qu'un locataire mal élevé — tout arrive — eût négligé de renvoyer le *lift*; mais la plupart du temps on

doit redescendre par ses propres moyens. C'est en faisant cet exercice que je songe au grand air des escaliers de ces vieux hôtels.

Ils n'avaient d'ailleurs rien de commun avec ceux des maisons bourgeoises construites sous l'Empire, pour lesquels le naturalisme a inventé cette expression merveilleusement propre et comique : la solennité de l'escalier. Ils étaient d'une époque où la grandeur semblait si naturelle qu'elle ne pouvait être que familière, et où la solennité précisément était le signe des bourgeois et des parvenus.

Si sensible que je dusse être à l'agrément et au prestige des élégances qu'il me paraît superflu d'appeler anciennes, car il va de soi que toute élégance est ancienne, ni mon escalier, ni la vue du jardin où madame Récamier avait peut-être pris le frais ne purent me retenir rue de Grenelle dès que je redevins libre de me loger à ma guise. Le premier usage que je fis de ma liberté fut d'écrire au propriétaire pour donner congé; et je ne sus trop remercier le ciel d'avoir fait si à propos coïncider l'événement de ma délivrance avec la fin à six mois de là d'une période de mon bail.

Je me mis aussitôt en quête et je pris sans hésiter la Madeleine pour point de direction. J'étais résolu de m'installer sur le Boulevard, mais je n'aurais pas consenti d'aller jusqu'au Gymnase où, selon la topographie de l'époque, il finissait, et je n'aurais même pas volontiers demeuré comme Arthur Meyer, ce Parisien classique, au coin de la rue Drouot.

L'appartement rêvé était celui de Meilhac; mais j'avais une bonne raison pour ne point faire ce rêve, c'est que je connaissais à peine Meilhac et n'étais alors jamais entré chez lui. J'ajoute qu'il ne songeait pas à mourir, et qu'il ne fallait rien de moins que sa mort pour qu'il cédât son appartement. De son vivant, il n'en sortait, avec méfiance, que pour aller prendre ses repas à côté, chez Durand, où il passait sa mauvaise humeur sur les garçons.

Le dimanche, il poussait jusque chez madame Bizet-Straus, à la pointe de l'avenue de Messine et du boulevard Haussmann. L'été, il se croyait obligé d'aller passer deux ou trois semaines à Saint-Germain, au Pavillon Henri IV. Je crois même qu'il faisait une apparition à Trouville; mais à Trouville ou à Saint-

Germain, il avait constamment les yeux tournés vers Paris, comme les Musulmans, quand ils prient, vers la Mecque.

Je ne pouvais songer à l'appartement de Jules Simon, occupé depuis sa mort par son fils Gustave; car les grands bourgeois d'alors n'avaient pas renoncé au culte du foyer, des lieux du moins où ils avaient leurs habitudes, bien que les conditions de la vie fussent changées : ils n'héritaient plus d'une maison paternelle et devaient se contenter d'un étage dans un immeuble à loyers; il n'avaient pas moins l'honorable désir de :

Naître, vivre et mourir dans la même maison.

Un souvenir d'enfance m'attirait, non loin de là, vers la rue Basse du Rempart où l'un de mes oncles avait occupé, avant la guerre de 1870, un appartement très haut perché, dont le genre bohème me plaisait peu quand j'avais huit ans, mais dont la terrasse dominait aussi le Boulevard. J'y avais eu des minutes de vertige, mais d'un vertige délicieux.

Malheureusement, la rue Basse du Rempart n'existait plus. Toutes ces vieilles et peu vénérables bicoques, en contrebas, avaient été démolies, le trottoir nivelé; des constructions neuves s'élevaient, où il semblait que tout fût déjà loué; mais j'avais été bien inspiré d'explorer ce côté-là du Boulevard, car j'avisai quelques pas plus loin, à côté de l'Olympia, ce qu'on appellerait sûrement aujourd'hui un building et qui n'avait pas encore de nom particulier. Je sentis à première vue que cet immeuble si bien placé, de proportions flatteuses, était destiné à me servir de domicile, et je n'en doutai plus quand je vis sur un immense écriteau qu'il y avait de grands et de petits appartements, tant pour le commerce que pour la location bourgeoise.

Avant même de visiter les petits, auxquels seuls je pouvais aspirer, mon parti était déjà pris. La prévention joue dans la trouvaille des appartements à peu près le même rôle que l'hypothèse dans la découverte scientifique : il est très rare qu'une hypothèse ne soit pas d'abord confirmée par l'observation ou par les premières expériences : c'est plus tard que l'on déchante ou qu'au moins il faut en rabattre. Il est sans exemple que l'on aperçoive les inconvénients d'un appartement qu'on a bien envie de louer.

La garçonnière qu'un portier extrêmement sourd me montra d'un air de mauvaise humeur, et sans faire le moins du monde l'article, ne me plut pas seulement : elle me parut idéale; elle l'était à la lettre, puisque, là où elle ne cadrait pas à la rigueur avec mon idée préconçue, c'était mon idée qui mettait du sien avec une docilité incroyable pour se conformer à l'objet. Pour demeurer sur le Boulevard, n'aurais-je point passé par-dessus n'importe quoi?

A dire le vrai, demeurer sur le Boulevard n'était qu'une façon de parler. La garçonnière était sur une seconde cour, mais je ne me laissai point le temps de présenter cette objection et je me remontrai d'abord avec vivacité que cela ne changeait rien à l'adresse. Je ne souhaitais d'habiter entre la rue Caumartin et la rue Scribe que pour la commodité ou pour l'atmosphère : je n'avais pas l'intention de me poster du matin au soir à ma fenêtre pour regarder les gens, comme un provincial. J'oubliais, en me le disant de bonne foi, que Paris était encore, il y a quarante ans, la plus grande ville de province du monde, et que personne n'était si provincial qu'un boulevardier de ce temps-là; mais ce n'était pas ma façon d'être boulevardier, et de ma vie je n'ai mis le nez à une fenêtre.

Ce qui, en revanche, me semblait parisien au delà de toute expression, c'était le voisinage de l'Olympia. Je n'avais pu constater du dehors que la mitoyenneté : je m'aperçus, en visitant mon futur logis, que j'étais appelé à vivre avec ce music-hall dans l'intimité la plus étroite. Ma chambre n'était séparée que par la salle de bain d'une courette commune aux deux immeubles, et j'avais, si je puis dire, à portée de la main l'envers des coulisses.

Je calculai, de plus, que ma deuxième cour devait se trouver à fort peu près sur le même plan que la scène, et je me demandai, non sans inquiétude, si je n'entendrais pas, de mon lit, la représentation de bout en bout; mais j'eus tôt fait de dissiper ces vaines alarmes. Avais-je coutume de me retirer dans ma chambre avant l'heure où les spectacles finissent? J'avais réponse à tout, comme on peut voir, et ces réponses étaient raisonnables, mais l'événement se soucie peu de la raison.

Comme je venais à peine d'emménager, je m'en allai faire

un tour en Russie et je me cassai une jambe à Saint-Pétersbourg. Je rentrai à Paris le plus tôt possible, trop tôt, je dus garder la chambre six semaines, il faisait très beau et très chaud, j'installai mon fauteuil devant la fenêtre ouverte et je fus bien obligé de reconnaître que j'eusse préféré le spectacle animé du Boulevard à celui d'une seconde cour déserte.

Quant à l'Olympia, je ne fus sans doute point gêné par l'orchestre, à condition de n'être jamais rentré avant minuit, car autrement je l'entendais comme s'il eût joué chez moi ou pour moi seul, et mon unique ressource était de me figurer que j'étais le roi de Bavière Louis II, avec des goûts musicaux assez différents.

Mais, un beau jour, je ne sais quel dompteur fut engagé avec ses lions pour une quinzaine par le directeur de l'établissement. Il eut, pour mon malheur, un de ces succès que nous qualifierions aujourd'hui de formidables et que les Anglo-Saxons qualifiaient déjà de *tremendous*. Les lions tinrent l'affiche plus d'un mois. Je ne sais où l'on remisait leur cage après leur numéro, mais je pouvais avoir l'illusion que c'était dans ma salle de bain.

C'était des lions élevés à l'américaine, j'entends qu'ils jugeaient que chez eux tout leur était permis, ils ne tenaient aucun compte du reste des vivants, ils se croyaient seuls au monde. Ils ne devaient dormir que le jour, ou, s'ils dormaient la nuit, c'était en ronflant, à la manière des lions, autrement dit en rugissant. Je ne pouvais moi-même fermer l'œil, ou bien si, accablé de fatigue, enfin je m'assoupissais, je rêvais aussitôt que j'avais fait la folie de me faire explorateur, et que j'errais imprudemment, seul, parmi les hôtes féroces de la forêt vierge. Je ne sais rien de moins boulevardier que cette histoire.

Cependant, si je sortais de chez moi, je n'avais somme toute que quelques pas à faire, mes deux cours à traverser, pour me trouver d'emblée en plein Boulevard. J'étais, comme on dit, tout porté. J'appréciais fort cet avantage, sauf les jours de réjouissances publiques. Le carnaval n'avait pas encore émigré, comme il a fait heureusement depuis, à Nice. Mardi-gras prenait pour argent comptant le vieux refrain que l'on continuait de lui chanter par habitude ou par politesse, *Mardi-gras*

n'l'en va pas : Mardi-gras ne s'en allait pas, et quant à la Mi-Carême, elle était déchaînée.

Je renonce à décrire, bien que les générations nouvelles aient le bonheur — qu'elles ignorent — de n'avoir pas vu cela, les arbres du Boulevard tout entortillés de serpentins, et la boue ignoble de confetti dans laquelle on piétinait sur place, au milieu de ce qu'il y a de plus dangereux ici-bas : une foule en gaîté. J'aime mieux cent fois une foule en fureur.

On est toujours libre de ne pas prendre part aux excès du lion populaire quand il se fâche. Qu'est-ce qu'on risque? La vie tout au plus. D'ailleurs, il est trop occupé de lui-même pour prêter attention à ceux qui s'abstiennent sans trop se faire remarquer. Mais le lion mi-populaire, mi-bourgeois des jours de fête, renforcé de grisettes, de midinettes, de catherinettes, de blanchisseuses et même d'étudiants, ne souffre pas que l'on fasse bande à part.

Il est d'autant plus redoutable qu'il l'est sans méchanceté, il a sa conscience pour lui et elle lui témoigne qu'il est bon enfant. Il ne vous demande même pas si vous voulez jouer avec lui : il vous fait, de force, entrer dans la danse. A l'époque dont je parle, les riverains du Boulevard, comme on les appelait, je crois, déjà, ne pouvaient, ces jours néfastes, sortir de chez eux, sans avoir, dès le seuil, le visage épousseté de plumeaux de papier sale, et les poches, le cou, la bouche même bourrée de ces confetti que de joyeuses personnes de tout sexe et de tout âge allaient jusqu'à ramasser par terre quand leur provision était épuisée. Ces dégoûtantes façons outrageaient ensemble les principes sacrés de l'hygiène et celui de la liberté individuelle.

L'infortuné riverain, s'il répugnait à ces jeux, se tirait tant bien que mal de la presse, et se hâtait de gagner des quartiers plus paisibles; mais il fallait bien que tôt ou tard il retournât au logis, et tandis que, pour en atteindre la porte, il se frayait à grand peine un passage parmi la foule cordiale, il faisait une ample provision de petites rondelles de papier de toutes les couleurs qu'il semait ensuite sur ses tapis et sur ses rideaux, ou qu'il gardait collées à ses vêtements, en dépit des coups de brosse, jusqu'à Pâques prochaines.

Ce n'est pas seulement les jours de fête, grâce à Dieu

assez rares, que l'accès de mon logis était difficile, impossible parfois. Le voyageur égaré, recru, qui dans le lieu le plus sauvage trouve enfin le gîte désiré — ou le coupe-gorge, mais tant pis — a moins de peine à s'en faire ouvrir la porte que je n'en avais, moi, à obtenir le cordon, à l'endroit certainement le plus fréquenté de la capitale, et le plus bruyant jusqu'à une heure avancée de la nuit.

J'avais remarqué la surdité du concierge, le jour même où, résolu d'avance à m'établir dans la maison, j'écartais tout ce qui aurait pu refroidir mon enthousiasme ou me porter à réfléchir. La surdité de cet homme s'aggravait d'une intempérance habituelle, et l'ivresse lui procurait un sommeil si profond, que je ne sais si l'on aurait pu tirer le canon dans sa loge sans le réveiller, mais on pouvait carillonner une heure durant d'une façon ininterrompue sans provoquer chez lui le réflexe bien connu du concierge, qui touche comme en rêve la poire électrique et, dans un état de demi-conscience, de responsabilité atténuée, livre passage soit à un locataire, soit à un cambrioleur ou à un assassin.

Ces petites misères sont communes à toutes les personnes, très nombreuses qui, selon l'expression elliptique et consacrée, sont obligées de « passer par le concierge », n'ayant pas encore « leur hôtel »; et ceci n'aurait rien de particulièrement boulevardier si les longues stations que je faisais chaque soir devant une porte cochère obstinément close ne m'avaient permis d'étudier un aspect du Boulevard qui offre présentement une espèce d'intérêt historique, car il a bien changé depuis.

Sans marquer une pruderie excessive, et sans refuser à celles qui font le commerce de l'amour ce droit de circulation que nos pères ont inscrit parmi les droits de l'homme et du citoyen, les derniers préfets de police, le dernier surtout ont invité ces dames à ne l'exercer que discrètement, et de manière qu'elles n'empêchent pas l'autre sexe de l'exercer aussi.

Ils n'ont pas interdit leurs transactions, il ne les ont pas ignorées non plus comme à Londres, ils ont pu de la sorte intervenir pour modérer leur zèle, et bien que l'offre soit nécessairement supérieure à la demande, ils ont évité qu'il ne règne à cette croisée du boulevard et de la rue Caumartin la même animation qu'à la Bourse près de la corbeille.

Je ne crois pas que les mœurs fussent plus relâchées environ la fin de l'autre siècle, j'inclinerais plutôt à croire qu'elles l'étaient moins, enfin qu'elles ne l'étaient que dans la mesure où il est indispensable qu'elles le soient. Elles manquaient d'hypocrisie et elles ne manquaient pas de gaîté, ce n'est pas un mauvais signe.

Pour de pauvres filles qui ne demanderaient qu'à s'amuser, et qui s'ennuient depuis deux heures à faire en long et en large les cent pas devant une maison du Boulevard, quelle aubaine qu'un passant attardé qui veut justement rentrer dans cette maison-là et qui trouve visage de bois! Naturellement, elles m'engageaient, en des termes très libres, à ne pas m'entêter et à chercher un asile ailleurs; mais elles ne comptaient pas que je suivisse leur conseil, ce n'était qu'histoire de rire. Enfin, elles se payaient ma tête. Je n'étais pas d'humeur à plaisanter, et cependant leur drôlerie me désarmait.

Ah! que les temps sont changés! Quand je repasse aujourd'hui, de nuit ou de jour, devant mon ancien domicile, j'ai peine à comprendre que j'aie pu demeurer là tout de bon. Ce n'est pas un endroit pour vivre, c'est un endroit pour tenir boutique ou pour avoir son bureau, d'où l'on s'évade à l'heure de la fermeture, comme, à Londres, on s'évade, quand cinq heures sonnent, des offices de la Cité. Mais la Cité de Londres s'éteint, le Boulevard s'allume, et une publicité multicolore, sans goût, achève de le défigurer.

IV

COMBATS SINGULIERS

Parmi des souvenirs de la vie frivole, cette rubrique semblera peut-être déplacée. Cependant, aucun des vieillards d'à présent, qui furent jeunes avant le crépuscule du siècle et qui étaient encore jeunes à la veille de la guerre, n'en jugera ainsi. J'emploie le mot « rubrique » dans son acception la plus légitime : il signifie une pratique ancienne et démodée. Rien n'est assurément si vieux jeu que le duel, mais rien n'était si courant au temps du Boulevard. Il fallait avoir passé par là, c'était une épreuve indispensable, ou, si l'on veut, une brimade : le baptême du Boulevard, comme il y a le baptême de la ligne.

Il n'était pas sans exemple que cela tournât mal, bien que les accidents sérieux fussent l'exception, et j'aurais pour ce motif quelque scrupule à ranger les réparations d'honneur parmi les frivolités de la vie parisienne, si je ne me rappelais à propos une phrase de Marcel Proust, ou plutôt un membre de phrase, car ses périodes entières sont ordinairement plus étendues : « Une chose que j'ai tant aimée, me battre en duel! » De la part d'un homme à qui son état de santé ne permettait pas de considérer le duel du point de vue du sport, cette déclaration pourrait prêter à sourire, si l'on n'était d'abord désarmé par ce qu'elle a d'ingénu : jamais un professionnel du terrain n'aurait eu la naïveté de confesser publiquement « qu'il aimait tant cela! » Il reste donc, avec un rien de snobisme qui n'est pas pendable, l'aveu d'un goût assez élégant pour un divertissement qui ne laisse pas, dans les occasions, d'être hasardeux.

Mais on ne veut pas taquiner l'ombre de Marcel Proust, et l'on se contentera de dire que, sans avoir « aimé cela » plus que de raison comme lui, mon Dieu, on regrette un peu le temps où les querelles des gens comme il faut ne se terminaient pas toujours par un échange d'injures sans résultat.

On connaît tous les arguments qui ont été allégués contre le duel, depuis Richelieu jusqu'à nos jours, ou plutôt jusqu'à la dernière guerre, et l'on n'en méconnaît pas la valeur. On laissera de côté ceux de Richelieu lui-même, qui étaient plutôt de circonstance que de principe, et qui ne s'appliquaient d'ailleurs qu'aux gens nés. Le pire méfait du romantisme est d'avoir accommodé au goût du boulevard du Crime la figure du Cardinal, et tant pis, on osera dire qu'on ne trouve pas une syllabe à reprendre au discours sévère, mais rigoureusement courtois, par lequel le comte Molé accueillit à l'Académie française, le 29 janvier 1846, le comte Alfred de Vigny.

Victor Hugo n'aurait pas mérité moins d'être tancé pour *Marion Delorme* que Vigny pour *Cinq-Mars*. La rencontre de Didier et du marquis de Saverny au deuxième acte de ce drame est d'une étrange extravagance. Saverny n'oublie pas son rang, et comme il a « deviné peuple » son adversaire qui l'a « flairé marquis », malgré la belle réplique de Didier,

Peuple et marquis pourront se colleter ensemble,

il demande à cet inconnu :

— *Êtes-vous noble homme?*

Mais, dès que l'autre lui a répondu :

Que t'importe?
Je ne suis qu'un enfant trouvé sur une porte,
Et je n'ai pas de nom,

il s'avise « qu'un enfant trouvé de droit est gentilhomme, attendu qu'il peut l'être », et il croise le fer avec Didier, sitôt du moins que le fou a prêté son épée à cet homme de rien qui n'en avait pas. Le capitaine quartenier arrête sans hésiter cette pauvre proie, et pour comble, au dénouement, on lui fait la grâce insigne de lui trancher la tête au lieu de le pendre.

Ce Didier est assurément le seul roturier qui se soit battu sous Louis XIII avec un noble homme et qui ait par suite procuré au populaire le spectacle d'une exécution inégale mais couplée. Mais, comme c'est un personnage imaginaire, il ne compte pas; et ce qui d'ailleurs nous intéresse, c'est justement le duel bourgeois, qui eût laissé Richelieu bien indifférent, qui ne menaçait pas l'ordre public, qui était même impraticable à une époque où les bourgeois ne portaient pas l'épée, et où ils n'avaient pas ordinairement sous la main celle d'un bouffon de roi.

On ne manquera pas de me faire observer qu'ils ne la portaient pas davantage, ou qu'ils la portaient encore moins au XIXe siècle, grande époque des duels bourgeois, et supposé même qu'on hésite à me resservir les déclamations de Jean-Jacques sur l'inutilité des duels qui ne prouvent rien, on tournera — facilement — en dérision ces braves gens peu batailleurs de leur nature, souvent d'un courage modéré, qui se croyaient obligés en de certains cas à « marcher » comme les anciens preux; car — c'est, je pense, surtout une question de costume — on admet sans trop se faire prier la *cavalleria rusticana*, ou même celle du milieu, du trottoir; mais la chevalerie bourgeoise fait toujours rire.

Sa cause est malaisée à défendre. Son ridicule n'est pas niable. On pourrait insinuer qu'il est assez beau qu'elle le surmonte. On pourrait faire aussi remarquer qu'elle n'a contre

elle que le sens commun, et que les raisons du sens commun ne sont pas nécessairement d'accord avec celles de la raison pure, ni même avec celles du bon sens.

Si absurde que soit la mode du duel, il faut bien reconnaître que pratiquement elle avait d'heureux effets et n'est-ce pas cela seul qui importe? Le sentiment de l'honneur est, si l'on veut, en marge de la morale; il peut même être en contradiction avec elle et, plus souvent, avec la religion; il ne laisse pas toutefois de leur prêter à l'une et à l'autre, dans les occasions, une aide inespérée; et puisque enfin notre société est bourgeoise, n'est-il pas intéressant qu'il y ait un honneur bourgeois?

Depuis qu'il n'y en a plus, au sens où l'on entend ce mot dans les salles d'armes, je ne dirai pas que les mœurs sont plus mauvaises, je n'en sais rien, mais les mauvaises mœurs sont plus impudentes, et c'est presque un aussi grand mal. Quant aux manières, n'en parlons pas : la suppression de cet absurde duel a été le dernier coup porté à la bonne éducation française.

L'excès en tout est un défaut, et je ne saurais approuver la vivacité d'un homme de lettres, tout récemment disparu, qui avait pour métier de secours d'être de surcroît un homme du monde accompli : un soir de répétition générale, impatienté d'être dérangé toutes les deux minutes par des retardataires, il administra une gifle sonore à l'un de ces malappris, après quoi, comme il y a une justice, il lui fit une honorable piqûre à la main.

Ce ne sont pas là des façons recommandables; mais, au temps où elles étaient admises, bien que personne n'eût peur d'aller sur le terrain, les spectateurs qui entraient dans la salle après le rideau levé attendaient volontiers la fin de l'acte sur quelque strapontin; ou bien, s'ils entreprenaient de gagner leur fauteuil, ils ne se croyaient pas autorisés à marcher sur les pieds des gens devant qui ils passaient sans s'excuser avec une politesse française, quel que fût l'âge ou le sexe des personnes atteintes.

Aujourd'hui — est-ce parce qu'il n'y a plus de sanction? — ils ne murmurent même pas, à l'anglaise, *Sorry*, qui signifie littéralement « je regrette », mais qui équivaut à « je m'en fiche » si c'est le ton qui fait la chanson.

Sans doute ce sont là des riens, mais de ces riens qui, auraient dit les anciens Grecs, font que la vie vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue.

On n'épiloguera pas sur les duels parlementaires, dont les avantages ne sautent pas aux yeux. Il ne semble pas d'ailleurs que cette formalité soit entièrement tombée en désuétude. C'est, en revanche, dans les milieux de lettres que les conséquences de cette quasi abolition des affaires d'honneur se fait le plus fâcheusement sentir.

Il est certain d'abord que le ton des polémiques a beaucoup changé depuis que l'on peut écrire n'importe quoi sur n'importe qui, sinon impunément, du moins sans s'exposer à devoir faire ce que naguère on appelait réparation.

Encore une fois, aux temps — faut-il dire héroïques? — dont je parle, nul n'avait peur d'aller sur le terrain; mais, outre qu'il n'était pas très bien porté d'y aller à tout bout de champ, il ne suffisait pas d'y être allé pour être quitte envers l'opinion et même envers l'honneur. L'auteur d'un article grossier, qui recevait un bon coup d'épée, n'était pas moins méprisé, et il était de surcroît ridicule. Si c'était lui qui tuait ou qui blessait son adversaire après l'avoir insulté, il était odieux.

Aussi, pour employer un néologisme aujourd'hui indispensable, introduit récemment dans le Dictionnaire de l'Académie, les mufles de lettres étaient-ils sensiblement moins nombreux alors que présentement.

On a observé que la censure favorise l'esprit de finesse. Le duel rendait le même service aux journalistes d'il y a quarante ans. Ce que les logiciens nomment la méthode des variations concomitantes nous prouve son efficacité, car c'est seulement du jour où l'on en a restreint, puis supprimé l'usage, que les paisibles gens de plume se sont mis à invectiver les uns contre les autres, dans le style des grands érudits mal embouchés de la Renaissance.

Jamais, à la fin du siècle dernier, un Savonarole à tant la ligne n'aurait osé dire ce qu'a écrit il n'y a pas si longtemps, avec une tranquille naïveté, un de nos aboyeurs de profession : « J'avertis les gens que je traîne dans la boue qu'il est dorénavant inutile de m'envoyer des témoins, je ne les recevrais

plus. J'entends dire ce que je crois avoir à dire sans aucun ménagement, avec la dernière violence, et je ne peux pas, pourtant, passer ma vie sur le terrain! »

Même à la veille de la guerre, l'homme qui aurait tenu de pareils propos aurait été, comme on parlait alors, « disqualifié ». Ce mot a-t-il encore un sens?

Mais le plus vilain effet de la désuétude du duel est une cynique recrudescence du journalisme de potins, si proche parent du journalisme de chantage qu'il n'est parfois guère facile de distinguer l'un de l'autre ces deux cousins.

Celui qui nous occupe en ce moment n'est pas une invention toute récente : ne chargeons pas de parti pris le temps présent qui a déjà la conscience assez lourde. Sans parler des chroniques scandaleuses de l'époque classique, les nôtres ont des antécédents qui remontent au moins à trois générations.

Nous en trouvons le témoignage dans une comédie célèbre d'Émile Augier, *les Effrontés*, qui fut représentée en 1861, mais dont « la scène se passe à Paris vers 1845 ». Au quatrième acte, la marquise d'Auberive, qui vit séparée de son mari et qui a une liaison avec M. De Sergine, journaliste, mais bon journaliste, est odieusement insultée par le méchant journaliste Vernouillet. Cette fripouille publie dans son canard (si j'ose dire), intitulé *la Conscience publique* (parbleu!) une historiette, *le Chien compromettant*, dont il n'est même pas l'auteur, et qui lui a été fournie par le bohème Giboyer qui fabrique cette littérature en série.

Mais il paraît qu'en 1861, ou en 1845, ces petites malpropretés n'allaient pas sans risque. Sergine veut provoquer le Vernouillet. C'est la marquise d'Auberive, qui, par crainte d'aggraver l'esclandre, le lui défend. Comme elle n'a d'ailleurs pas froid aux yeux, elle dit elle-même son fait au personnage qui commence par être décontenancé, puis qui se tire d'embarras par une insolence, à quoi elle réplique :

— Vous êtes un lâche, monsieur; vous insultez une femme que personne n'a le droit de défendre, personne!

— Excepté moi, — dit le mari qui se trouve là bien à propos.

Ce n'est peut-être que du théâtre, mais c'est de l'honnête théâtre. Le marquis d'Auberive, usant de ses prérogatives

conjugales, donne le lendemain un coup d'épée au Vernouillet, qui se trouve de ce fait classé parmi les gens avec qui on peut se battre, et qui sait apprécier les avantages de cette consécration inespérée.

On remarquera qu'il n'est question que de duels dans cette comédie de 1861 dont la scène se passe en 1845, et que cela ne manque pas d'allure, bien que Sergine tire la moralité de la pièce en ces termes pessimistes : « Nos pères n'avaient perdu que le respect, nous avons, nous, perdu le mépris : le monde est aux effrontés. » Qu'est-ce que nous dirons, nous?

Pourquoi, même à une époque plus récente, mais où l'on se battait encore, la perspective du terrain faisait-elle réfléchir les colporteurs de nouvelles scandaleuses, et pourquoi leur canaillerie même leur conseillait-elle, je ne veux pas dire une certaine bienséance mondaine, ni même une certaine décence relative, mais quelques précautions élémentaires? C'est que ces gens-là n'appréciaient pas moins que le Vernouillet de la comédie l'avantage d'être agréé comme adversaire par un honnête homme qualifié. Tous auraient dit ou pensé, comme le Vernouillet en question : « Ce duel est une bonne fortune pour moi; il répare tout et au delà! C'est un brevet de gentleman (encore heureux qu'il ne dise pas « de gentilhomme »), c'est un brevet de gentleman que me signe le marquis. » Mais on n'était jamais assuré de tomber sur un marquis d'Auberive, et on avait beaucoup plus de chances de tomber sur un chevalier de Rohan.

Ceci, bien entendu, n'est point pour excuser l'homme du monde qui osa faire bâtonner Voltaire; mais quand il ne s'agit pas de Voltaire, je trouve le procédé assez recommandable, et personne, il y a quelques années, n'a pris, que je sache, le parti de l'individu à qui je ne ferai pas l'honneur de le nommer, qui fut mis à mal par deux jeunes hommes de la meilleure société. Il ne leur en coûta que deux cents francs d'amende, ce qui équivaut aux félicitations du tribunal.

Mais cette histoire est d'hier. Peu d'années auparavant, on avait surtout si grand peur de ne point paraître, comme on disait, « friand de la lame » — quel style !— que l'on aimait encore mieux décerner, à un Jean Lorrain par exemple, ce brevet de gentleman que le marquis d'Auberive octroie dédaigneusement à Vernouillet.

Cependant, cette manière de savonnette à vilain ne suffisait pas toujours à décrasser les personnages à qui on faisait la grâce d'en user sur leur peau. Les gens comme il faut étaient fort bien informés et savaient que leurs pairs, peu patients, n'hésitaient pas, dans les occasions, à se battre avec des espèces avec qui on ne se bat pas. Toutes les portes restaient closes au nez du chroniqueur-bretteur, et s'il était piqué au dos de la main, on ne disait pas qu'il « avait fait avec courage », mais qu'il avait reçu la bonne leçon qu'il méritait.

Il était donc plus sûr de ne paraître point chercher les affaires, et de n'aller jamais sur le terrain qu'avec au moins une apparence de n'être pas tout à fait dans son tort. En d'autres termes, il fallait savoir rédiger un écho venimeux et tourner agréablement l'injure.

Maintenant que l'impunité est garantie à ces messieurs, qu'ils ne risquent même pas une égratignure, ou, au cas d'une égratignure, la réprobation de la bonne compagnie, dont, au surplus, ils se moqueraient, ils ne se donnent aucune peine. Ils n'obéissent plus qu'à la loi du moindre effort. Ils écrivent leurs infamies comme cela leur vient, et ce qui leur vient sera toujours assez bon, pour ceux qui ont la mauvaise curiosité de les lire.

Cela me fait penser qu'environ la fin du dernier siècle, et le commencement de celui-ci, quelques-uns de ces barbouilleurs avaient de l'esprit... Au fait, il est peut-être plus moral que leurs épigones n'aient que de la grossièreté.

Le développement de ce genre littéraire que nulle crainte salutaire ne refrène plus a un autre fâcheux effet : aux cancaniers de profession, qui seuls le pratiquaient à l'origine, est venu se joindre tout un bataillon d'amateurs. On ne dira pas ce qu'on pense des gens du monde qui emploient leurs loisirs à faire ce métier-là et qui, sous main, fournissent de la copie à certaines gazettes. On les laisse vis-à-vis de leur conscience; mais on ne saurait marquer la même méprisante indulgence à d'autres, qui, tout en se piquant d'être aussi du monde, appartiennent surtout à la littérature, au moins par leurs prétentions.

Je ne crois pas qu'il y a vingt ou trente ans, un auteur de livres, même vendus à six cents exemplaires, et de pièces,

même jouées dix fois, eût consenti, même pour le pain, à tenir une rubrique intitulée les lettres chez Madame Gibou. Il n'eût peut-être pas redouté ce que les boxeurs appellent les punitions; mais il eût craint d'être démasqué, et je répète ce néologisme déjà archaïque : disqualifié. J'observe, sans tirer de là aucune conclusion — mes lecteurs seront peut-être moins discrets que moi — j'observe qu'au temps des duels, maintes corporations, singulièrement celle des gens de lettres, avaient un sentiment de la dignité qui semble s'être affaibli à proportion que se démodait cette coutume chevaleresque, ridicule, mais, si j'ose dire, moralement bien hygiénique.

Ne fût-ce qu'à dessein de me tromper moi-même sur mon grand âge, je fais tout ce que je peux pour n'être pas trop *laudator temporis acti*, je me surveille; et je ne peux me défendre d'un peu de mélancolie, en m'avisant que je viens d'écrire « au temps des duels », comme madame la Duchesse de Clermont-Tonnerre a écrit : « Au temps des équipages » et notre cher Gyp : « Au temps des cheveux et des chevaux ».

Si importante que fût alors la place tenue dans la société par mon regretté maître Mérignac et par Gastinne-Rennette, il ne faudrait pas s'imaginer que les Parisiens « dans le mouvement », les boulevardiers fussent à la ressemblance du type, du poncif fabriqué par le naïf humour anglais. Nos amis de l'autre côté de l'eau, qui tardaient un peu à nous « raimer », plus encore à nous connaître, nous jugeaient de bonne foi d'après un gentil roman absurde de du Maurier, *Trilby*. Aux deux caractères classiques (en Angleterre) du Français, qui sont de porter le ruban de la Légion d'honneur et de manger beaucoup de pain, du Maurier en ajoutait deux autres, que voici : le Français ne se lave jamais les dents, il n'a même pas de brosse à cet usage; mais il a toujours sa carte à la main, pour la donner au premier venu en signe de provocation. Est-il besoin de dire que ces observations sont inexactes autant que superficielles?

Je glisse sur la question des dents. Je n'ai jamais vu de dents vertes, dans le monde où je fréquentais, qu'à un jeune confrère qui avait hérité d'un nom déjà illustre dans les lettres, et qui ne manqua point de s'acheter cette fameuse brosse, en même temps qu'un paletot fourré à col d'astrakhan,

dès qu'il fut fiancé à l'héritière d'un autre grand nom, plus grand.

Quant à la carte de visite, même à Tortoni où se réunissaient des braves qui avaient fait leurs preuves plutôt vingt fois qu'une, je ne me souviens pas d'en avoir jamais vu un seul tirer son portefeuille à un autre moment qu'à l'heure de la douloureuse, pour en constater le vide et dire au patron de l'endroit :

— Prêtez-moi donc cinq louis.

On ne saurait nier pourtant que l'idée du duel ne fût presque toujours dans l'air. Cela n'allait pas jusqu'à l'idée fixe ni à l'obsession et ne nuisait pas à la bonne humeur. Certaines plaisanteries étaient de règle, qui n'étaient pas nécessairement du goûtle plus délicat. Aurélien Scholl, tout en mouillant goutte à goutte son absinthe avec un soin et un art consommé, disait à un de ses voisins qui ne passait pas pour le brave des braves :

— Tu ne mourras que de ma main.

Ceux qui l'entendaient, l'intéressé y compris, affectaient d'en rire, tout en faisant réflexion à part soi, avec un petit frisson ou avec une indifférence jouée, très parisienne, qu'après tout la chose était bien possible.

Si les tortonistes n'étaient pas ces marionnettes toujours prêtes à se fendre qu'a imaginées de chic l'humour anglais, ni des répliques de ces figurants de Marion Delorme,

Enfin, Caussade avec Latournelle, pour rien,
Pour le plaisir, — Caussade a tué Latournelle,

il est certain que l'on allait un peu trop sur le pré pour un oui, pour un non; il n'est pas moins certain qu'en dépit de ce qu'ont pu dire les pacifistes à titre privé, celles mêmes de ces rencontres qui avaient les causes les plus futiles prenaient, dès que les témoins y avaient passé, un caractère très convenablement sérieux.

Grâce à Dieu, Caussade ne tuait qu'assez rarement Latournelle, mais tout ce que l'on a raconté des balles de liège si le duel était au pistolet, ou des moulinets à distance s'il était à l'épée, avec un grand écart pour en finir et une blessure que le chirurgien pressait de toutes ses forces pour la faire

saigner, tout cela n'est ni vrai, ni drôle. Certains articles du code de l'honneur bourgeois peuvent égayer les sceptiques ou faire pitié à la raison pure; mais on peut aussi regretter les allures d'un temps où l'honneur, même bourgeois, avait des raisons que la raison ne connaissait pas et se passait d'ailleurs de son approbation.

L'opinion était extrêmement sévère pour ceux qui contrevenaient aux minutieuses prescriptions de ce code. Un directeur de journal fameux, fort galant homme et dont le courage était hors de question, puisqu'il avait encore dans le ventre une balle datant de ses débuts, vit sa situation mondaine ébranlée pour avoir eu sur le terrain « un mouvemen tnerveux » : c'était son expression propre, — charmant euphémisme.

On connaît son mot historique à ce propos : « Pour l'oublier, il faudra quinze ans ou une guerre. » Il a passé beaucoup plus de quinze ans et il y a eu la guerre : non seulement on a oublié, mais qui donc se soucie encore de ces sortes de choses?

Un autre directeur de journal, moins naturellement correct, eut en pareille conjoncture une faiblesse qui l'obligea ensuite à un excès d'héroïsme; car il se vit contraint de demander successivement raison à tous ceux qui avaient fait de mauvaises plaisanteries sur son cas. Il se tint fort bien, ce qui n'empêcha pas Aurélien Scholl de lui dire, à un moment qu'il rompait :

— Comment, monsieur, vous nous quittez déjà?

Mais il n'est pas défendu de rompre; ce qui est mal vu, c'est de se retourner comme il avait fait à son premier duel.

Encore une fois, ces oublis des convenances étaient fort rares; l'ordinaire était une correction un peu gourmée et, après coup, une réconciliation de forme où le cœur n'était pas.

Je ne parle et je n'ai à parler ici que des duels courants; les autres, qui appartiennent à l'histoire, à la petite histoire, n'ont rien à faire avec les souvenirs de ma vie frivole; et quant à ceux où j'ai pu prendre une part plus active, soit comme opérateur soit comme assistant, je suis trop attaché aux anciennes coutumes pour me permettre d'ajouter mon commentaire aux procès-verbaux publiés. Je me permettrais tout au plus quelques à-côtés pittoresques.

Ainsi, je ne me souviens jamais sans gaîté de ma déconvenue et de ma fureur comique, un jour que j'étais témoin dans un duel au pistolet et que l'un des témoins de l'adversaire était officier d'artillerie. Je m'étais chargé de me procurer les armes et j'étais allé acheter chez Gastinne-Rennette (pour les lui revendre le lendemain) une paire de pistolets censés neufs. Quand je priai que, « selon l'usage », on me les remît tout chargés dans une boîte scellée dont les cachets ne seraient rompus que sur le terrain, on me répondit en souriant que cet usage-là datait de quelque vingt ans, et qu'il fallait maintenant charger les armes à l'instant même de s'en servir.

Je fus mortifié d'avoir trahi mon ignorance des règles actuelles, et j'arrivai de fort méchante humeur au lieu du rendez-vous. Je m'étais muni d'un métronome et d'une chaîne d'arpenteur : on me remontra que j'avais mal à propos fait du zèle et que ces deux objets étaient parfaitement inutiles : rien n'est si simple que de faire des enjambées d'un mètre ou à peu près, plutôt plus que moins, et celui qui a le sentiment du rythme n'a pas besoin de métronome pour commander le feu à la cadence de la demi-seconde, plutôt moins que plus.

Ces observations me déplurent et mon humeur empira. Je crus entendre que l'on ne souhaitait pas un accident, toujours possible avec les armes à feu. Je n'en souhaitais pas non plus, je mesurai en conséquence les trente mètres prévus par le premier procès-verbal, qui en firent bien cinquante, et j'eus une façon arbitrairement saccadée de commander le feu, qui aurait privé de ses moyens le plus habile tireur du monde.

Mais, avant de commander le feu, il avait bien fallu charger les pistolets. J'avais dit fort poliment à l'officier d'artillerie que ce soin me semblait lui revenir de droit, et j'avais été à la lettre stupéfait de l'entendre me répondre qu'il « n'avait pas l'habitude ». Je lui repartis que je l'avais encore moins, et il dut s'exécuter, mais avec des tâtonnements et un air de manquer de confiance en soi qui ne me rassurait pas du tout.

Ce n'est qu'un épisode, une historiette. Ce qui m'a toujours fait plus d'impression dans ces rencontres où je ne jouais que le rôle effacé, d'ailleurs assez désagréable, de spectateur, ce qui m'a toujours frappé d'admiration et d'effroi, c'est la témérité magnifique, sans doute inconsciente, des débutants

qui jamais avant ce grand jour n'avaient touché un pistolet ou une épée.

A l'épée surtout, leur allure était romantique. Je ne sais s'ils fuyaient en avant, comme on dit, mais à coup sûr ils ne rompaient pas : ils se précipitaient sur l'adversaire qui, s'il était lui-même inexpérimenté, se précipitait également, et le directeur du combat avait toutes les peines du monde à empêcher le corps à corps. J'ai observé que les gens qui allaient sur le terrain sans avoir au préalable fréquenté les salles d'armes offraient généreusement aux coups toute la façade de leur poitrine, et d'autre part qu'ils tenaient ordinairement leur fer comme un cierge.

Cette façon de menacer le ciel rendait assez plaisante l'intervention du directeur du combat, qui ne manquait pas de leur crier : « Halte! votre épée a touché terre », chaque fois qu'il jugeait à propos de leur faire reprendre haleine. On les désarmait alors tous les deux, et l'on passait les deux lames à l'acide phénique : ils avaient tout le temps d'apaiser leurs nerfs durant l'opération.

J'avoue que cette asepsie, que l'on ne saurait critiquer du point de vue de l'humanité non plus que du point de vue de l'hygiène, m'a toujours semblé quelque chose d'assez bouffon. J'ai tort et je le reconnais quand je raisonne, car l'honneur veut du sang et ne veut pas le tétanos; mais cela ne se raisonne pas, c'est affaire d'impression, et on ne peut nier qu'il n'y ait une étrange disparate entre la chevalerie du duel et ces mesures de prophylaxie contre le danger d'infection.

L'escrime à poitrine bombée avec l'épée pointant « vers la région des nues », comme parle Scarron, faillit porter malheur à celui justement qui fit de Scarron quelques années plus tard le héros d'un drame en vers, à Catulle Mendès. Le père de Jo, Zo et Lo provoqua un jeune journaliste, Georges Vanor, qui, le soir que Sarah Bernhardt joua pour la première fois *Hamlet* se permit une remarque ironique à l'égard de la femme maigre qui tenait le rôle d'un prince gras.

Quand on se bat pour Hamlet et pour Sarah Bernhardt, on ne saurait suivre exactement la leçon de terrain que donnaient aux duellistes d'occasion les maîtres de l'époque, et qui consistait essentiellement à rompre en tendant le bras. Il

paraît que, sur le terrain, Catulle Mendès sembla plutôt tendre les bras à Georges Vanor, et ce dernier, voyant cette « ouverture » (ce n'est plus une expression de salle, mais de ring), ne sut pas résister à la tentation d'en profiter : c'est humain.

Il flanqua un coup droit à Mendès, qui fut atteint profondément. Éperdu, il s'élança vers son adversaire qui chancelait :

— Souffrez-vous, Maître? — lui dit-il.

— Horriblement, — répondit Catulle Mendès (car même ayant sujet de se croire aux portes de la mort, il ne savait pas se défendre des grands mots dont on a plein la bouche).

Le pauvre Georges Vanor n'eut point le remords éternel d'avoir tué Catulle Mendès. Quinze jours à peine après ce fâcheux accident, sa victime reparaissait à Tortoni avec une mine charmante et même un teint éclairci.

Je me souviens qu'on l'y accueillit avec chaleur, et cependant avec une sorte d'étonnement et d'embarras, comme un original qui vient certes de faire une belle action, mais une belle action d'un style suranné.

Je n'en jugerais plus ainsi à distance. Le motif de ce duel me semble beaucoup moins sot, — beaucoup plus noble que ceux de maints duels à cette époque, et ceux des rares duels d'aujourd'hui, même s'ils ont vaguement l'air d'être du même ordre. Je lisais ces jour-ci une dépêche d'Hollywood, relatant le duel — à l'américaine, bien entendu — d'un admirateur de je ne sais quelle star de cinéma, avec un critique malveillant et peu ménager de ses expressions.

J'espère que les personnes les plus enragées de modernisme n'oseraient pas comparer une Sarah Bernhardt à une étoile de film, et l'action courtoise de Catulle Mendès à l'extravagance d'un snob probablement illettré de l'autre côté de l'eau.

J'ai, non plus par ouï-dire, mais *de visu*, car cette fois j'étais témoin, un autre souvenir de méprisante témérité. L'arme était le pistolet; mon client prit celui que je lui tendais, comme s'il avait l'intention de s'en servir; mais il croisa les bras, se présenta bien de face à son adversaire et, sitôt que celui-ci eut tiré, me rendit le pistolet, que le second témoin, très ému, ou plutôt furieux, m'arracha des mains en criant :

— Mais tirez donc! Tirez en l'air! On racontera ce soir dans tous les bureaux de rédaction, qu'un des deux n'était pas chargé!

Et il déchargea l'arme, non pas en l'air, mais dans la direction de la piste (le lieu de la scène était le vélodrome du Parc des Princes). Ce fut miracle s'il n'atteignit pas un cycliste, que notre match d'un autre âge semblait intéresser fort peu et qui n'avait pas même interrompu son entraînement. J'ai eu plusieurs occasions d'observer que le duel ne passionne pas les gens de sport et qu'ils s'en moquent volontiers.

En revanche, les cantonniers du Bois, j'en ai fait personnellement aussi l'expérience, savaient apprécier, il y a entre quarante et cinquante ans, le divertissement que leur procuraient les gens du monde ou de lettres, qui venaient se couper la gorge ou se piquer la main derrière les tribunes de Longchamp. Ils faisaient preuve de tact, se tenaient à distance respectueuse et ne se permettaient de se rapprocher qu'après le résultat acquis, pour offrir leurs services au cas que l'on en eût besoin; mais, dès la première reprise, leur présence, aperçue ou devinée, leur curiosité, ensemble sympathique et ironique, retirait au duel le caractère clandestin qu'il avait encore, officiellement, à cette époque-là. Ils étaient à eux seuls la galerie et l'on a quelquefois besoin d'avoir une galerie, outre que cela est flatteur.

Cela peut aussi être fastidieux, quand l'affaire bénéficie d'une large publicité et que les cantonniers du Bois sont remplacés par des reporters de toutes les feuilles. Je me rappelle les précautions minutieuses — et inutiles — qui furent prises, lorsque je me battis en 1896 avec le prince de Sagan, pour que la rencontre eût lieu dans la plus stricte intimité.

Je demeurais alors boulevard des Capucines, à côté de l'Olympia. Lorsque je sortis, malgré l'heure matinale, il y avait à ma porte un rassemblement : on me guettait. Il y avait aussi une file de fiacres, outre mon landau. Voilà qui porte sa date : on se rendait alors sur le terrain en landau!

Et ceci me rappelle un mot dirai-je : historique? Lors d'un duel un peu plus récent, mais du même style d'époque, l'un des deux acteurs (ni l'un ni l'autre n'était moi), aussitôt après la rencontre et avant même de rentrer chez lui, passa

chez des amis très intimes. On l'attendait dehors, sur le trottoir, dans l'angoisse, en compagnie d'un de ses plus proches parents, fort inquiet sans doute, mais que rien ne pouvait divertir du souci de l'élégance. Quand il vit au bout de l'avenue arriver l'étrange véhicule, il ne put se défendre de soupirer :

— Oh! ce landau!...

J'avoue que je pensais à autre chose, et que je ne prêtai aucune attention à mon locatis; mais je comptai d'assez mauvaise humeur les voitures de l'escorte qui, à partir de ce moment, ne me lâcha plus, et je fis réflexion à part moi que cela avait l'air d'une noce.

Comme je répétai quelques instants plus tard cette remarque assez ordinaire devant mon médecin et mes témoins, on se récria. On me félicita de mon sang-froid et de mon esprit. J'espère avoir donné de meilleures preuves de l'un et de l'autre et ces compliments disproportionnés me firent à peu près le même effet que ceux que l'on adresse à l'aïeul mourant, sur sa belle mine :

— Grand-père, vous nous enterrerez tous.

— Vous dites ça pour me faire plaisir.

La première étape était chez mon ami le professeur Segond, qui avait bien voulu, en l'occurrence, m'assister et qui était beaucoup plus ému qu'à son ordinaire au moment de faire une grave opération. Il n'avait cependant qu'une chance contre une d'avoir tout à l'heure à pratiquer sur moi la laparotomie.

Il me donna, avant de nous mettre en route, les plus sages conseils sur certaines précautions à prendre et sur la meilleure façon de me tenir, afin que si, par malheur, je recevais un corps étranger dans le bas ventre, plus précisément dans la vessie, il n'en résultât que le minimum de dommage. J'écoutais sa leçon au garde à vous, avec une mine d'élève docile et, si j'ose le dire, d'enfant de chœur, et j'étais d'avance contrit à la pensée que, sur le terrain, je n'en tiendrais aucun compte.

Ma faculté de critique ne subissait nulle appréciable diminution, et j'admirais, d'un point de vue littéraire, l'ingénieux euphémisme « un corps étranger », par quoi il désignait la balle qui pouvait, le cas échéant, m'expédier dans l'autre monde. Comme son émotion ne l'empêchait point d'ailleurs

de traduire sa pensée en termes rigoureusement scientifiques, j'oubliais tout ce que je pouvais avoir en la circonstance d'intérêt personnel, et je considérais les diverses possibilités de l'expérience dont j'allais être l'instrument avec une remarquable objectivité. Quant au « corps étranger », rien ne me semblait moins alarmant que de donner provisoirement asile en mon individu à un corps étranger, puisque je devais avoir à point nommé près de moi un chirurgien illustre, dont le rôle était précisément d'éliminer ces sortes de corps, quand ils se mettent où ils ne devraient pas être.

J'avais aussi, tandis que j'écoutais le bon docteur, l'obsession d'un des refrains les plus connus de *Giroflé-Girofla*, la première opérette que j'aie vue, et je ne pouvais m'empêcher de fredonner, heureusement à la muette : « Père adoré — C'est Giroflé », ou « Petit papa, — C'est Girofla — qui vient avant son mariage — Te demander — De lui donner — Sur ce point les conseils d'usage ».

Quand le professeur Segond m'eut bien chapitré, nous repartîmes. Une demi-douzaine de fiacres s'étaient ajoutés au cortège. D'autres nous attendaient devant l'hôtel du marquis de Dion, premier témoin du prince de Sagan. Je n'oserais dire comme le *Cid* que nous partîmes cinq cents et que nous étions trois mille en arrivant au champ de courses de Saint-Ouen, notre champ clos, mais si ce ne sont pas les chiffres, ce doit être la proportion.

« Champ clos » est le terme propre, car on n'y avait laissé pénétrer personne depuis la première heure, et une cinquantaine de curieux nous attendaient encore devant les grilles fermées. Il fallut bien les entr'ouvrir pour livrer passage aux deux landaus, et quelques élus en profitèrent pour se glisser à notre suite. Le reporter du *New-York Herald* se fit cruellement pincer les doigts au moment qu'on les refermait; mais rien ne peut décourager un journaliste américain, même qui a son office de ce côté-ci de l'eau. Il escalada un petit mur, à la crête duquel il établit son poste d'observation, et c'est là qu'il rédigea sa dépêche.

Les gens, tous fort connus, qui avaient trouvé moyen d'envahir notre jardin secret en se passant d'invitation, prirent sans façon les meilleures places, à quelques pas à peine de

la ligne de tir, à ma gauche et à la droite du prince. Les témoins, plus avisés, avaient pris le large, et les médecins, plus émus, se tenaient imprudemment encore beaucoup plus près.

Il faisait grand vent, ce qui peut à la rigueur n'empêcher point un roi d'Espagne de tuer six loups, mais qui fait dévier les balles de pistolet. Avouerai-je — cela est humain — que je n'en étais pas autrement fâché?

A l'instant précis où le marquis de Dion commandait feu, après nous avoir expliqué que nous n'avions le droit de tirer qu'entre *feu* et *trois*, un coup de ce vent favorable rabattit sur ceux qui n'étaient pas invités, et ils se couchèrent tous par terre comme s'ils avaient eu le temps de se donner le mot. Le comique de ce geste ne m'échappa point, malgré l'importance pour moi de cette minute. J'étais étrangement lucide, et je pense voir encore par terre, entre autres, Gaston Calmette, qui aurait peut-être, quatorze ans plus tard, échappé à sa meurtrière, s'il avait su aussi brusquement s'effondrer derrière son bureau. Mais j'étais aussi dédoublé, et cet intermède ne divertissait pas mon attention. Je savais très bien ce que je faisais : ce fut exactement le contraire de ce que j'avais résolu que je ferais.

Si, en effet, je n'avais aucun désir d'être tué ni même blessé, je ne souhaitais pas de toucher mon adversaire, qui était presque un vieillard, et je ne me souciais pas de la fâcheuse situation où m'aurait mis un tel accident.

Rien n'est si dangereux que le tir d'un homme qui n'a jamais tiré : or j'avais fait mes débuts chez Gastinne-Rennette la veille même de ce duel et j'avais logé toutes mes balles dans la silhouette, en plein corps, avec une alarmante infaillibilité.

— Je ne voudrais pas être demain à la place du prince, me disait à chaque coup le garçon de tir, en souriant d'un air encourageant et sinistre.

Je savais d'autre part que ledit prince avait fait toute l'après-midi des cartons à Puteaux, et qu'il ne dissimulait pas son intention d'avoir ma peau, « Dieu voulant », comme avait coutume de s'exprimer à cette époque Arthur Meyer.

J'avais déclaré cependant à mes témoins que je tirerais

en l'air; mais l'un d'eux m'avait fait observer que ce parti, qui se défend quand on n'a que deux balles à échanger, est d'une générosité absurde quand on en doit échanger quatre, à la cadence d'une seconde et à la distance de vingt mètres. Il m'avait remontré que, sans tuer le vieillard que j'avais en face de moi, je pouvais dès le commandement feu lui casser, par exemple, un bras et l'empêcher ainsi de tirer, ce qui était le minimum de la légitime défense. Je m'étais rendu à ces raisons irréfutables; mais si je tirai en effet, et à deux reprises, et en visant de mon mieux, ce ne fut point du tout parce que le sage conseil de mon témoin me revint alors en mémoire : je l'avais aussi complètement oublié que les conseils non moins sages de mon chirurgien. Ce qui domina ma volonté, ce fut le seul instinct, l'instinct, quand on a entre les mains une arme, de s'en servir et quand on a devant soi, à courte distance, une cible vivante, de l'atteindre. Je fis ce jour-là l'expérience, entre autres, de la force d'âme, qu'il faut avoir, et que je n'avais pas, pour résister à cette impulsion inhumaine — si humaine.

ABEL HERMANT,
de l'Académie Française.

(*La fin dans le prochain numéro.*)

LE PLAN INDUSTRIEL ASIATIQUE DES SOVIETS

Pendant que j'étais à Moscou, l'été dernier, la presse russe annonça : « L'usine d'aluminium de Volkhov a été mise en marche; la production dépasse les prévisions. » En effet les premières cuves commençaient à fonctionner — j'en eus la confirmation — avec un rendement un peu supérieur à celui qu'avaient garanti les constructeurs étrangers; mais, à la date indiquée, on n'avait pu, au lieu des quarante cuves prévues, en mettre en service que vingt-quatre. La presse russe ne le disait pas. Elle n'ajoutait pas non plus que pour mettre en service ces vingt-quatre cuves, on avait dû s'approvisionner d'alumine en Norvège; que l'usine d'alumine, premier élément du « combiné » de Volkhov, n'était pas prête; qu'on avait été forcé d'y refaire certains montages deux fois; que les carbonateurs, de fabrication russe, fuyaient. Si tout n'était pas réparé en octobre, ce serait l'usine d'aluminium elle-même qu'il faudrait arrêter, les approvisionnements de matière première ne pouvant être renouvelés à l'étranger sans dommage pour les finances de l'État.

Cette information, simple en soi, est assez caractéristique de celles que fournit souvent la presse soviétique. Le fait énoncé est exact : fait favorable ou défavorable. (Les manifestations de l'autocritique bolcheviste en matière industrielle, sont quelquefois aussi déconcertantes pour nos habitudes, que les confessions publiques des héros de roman russe.) Mais le fait seul ne suffit pas. Ce qu'on peut dire en général du

« mensonge des statistiques » est beaucoup plus vrai pour un immense pays où, depuis trois ou quatre ans, le matériel et les hommes travaillent à l'extrême limite de leur résistance, dans des conditions qui feraient sauter n'importe quel État occidental. L'atmosphère de 1932, en U. R. S. S. est tout autre que celle qu'on y respira jusqu'en 1928 ou 1929. Le fédéralisme libéral et les préoccupations humanitaires qui nous furent signalés par les visiteurs de l'époque, sont relégués au second plan. Tous les matins, les grands journaux russes donnent en première page des nouvelles du haut fourneau n° 2 de Magnitogorsk, ou du four à coke n° 3 de Kouznetzk, exactement comme nos communiqués jadis nous donnaient des nouvelles du Mort-Homme ou de Vimy. Nous-mêmes, nous commençons à savoir que l'effort soviétique se porte actuellement vers l'Oural et vers la Sibérie. Mais il faut avoir voyagé dans les trains russes, parcouru les grandes usines qui s'élèvent dans la steppe déserte, pour sentir ce que les renseignements et les chiffres en leur demi-vérité, couvrent d'effort, de désordre, de frénésie ou de fatigue humaine. L'U. R. S. S. d'aujourd'hui est un continent en état de guerre. Guerre industrielle où les vivres sont mesurés aux troupes selon les services qu'elles rendent, guerre âpre et par endroits désespérée où les Soviets ont engagé toutes leurs ressources, où aucun recul ne semble leur être plus permis.

COMMENT EST NÉ LE PLAN « OURAL-KOUZBASS »

Le premier plan quinquennal est de 1928. Théoriquement, il devrait être exécuté à la fin de 1932, « quatrième et dernière année » selon la formule lancée, il y a deux ans, par la Commission d'État du « Gosplan ». Il s'agissait, on le sait, de commencer à rattraper le retard industriel de la Russie sur les autres pays, et de métamorphoser le paysan russe en ouvrier d'usine agricole. En deux mots : lutte contre le capitaliste à l'extérieur, lutte contre l'individualiste à l'intérieur. Staline dit : « Transformer notre pays de pays agrarien en pays industriel, capable de produire lui-même tout ce dont il a besoin, voilà le point capital, le but de notre ligne générale. » On ne peut être plus net.

Quels sont les instruments essentiels de l'industrialisation? les machines agricoles d'une part, les fabriques de toutes sortes de l'autre; et réunissant le tout, un bon réseau de voies ferrées. Pour faire des moteurs, des métiers, des tracteurs, des ponts, des autos, des outils, des wagons, des rails, que faut-il? De l'acier et de la fonte, c'est-à-dire en dernière analyse du minerai de fer et du charbon. Ce fer et ce charbon, pour l'U. R. S. S. de 1929, comme pour la Russie de 1917, se trouvaient en Ukraine et sur la côte nord de la mer Noire (bassins du Donetz-Dniepr).

En 1930, la situation des Soviets est la suivante. On a répété quotidiennement à tous les citoyens de l'Union qu'ils travaillent à l'établissement d'un régime où les bottes, les robes, le pain, les machines à écrire, les baignoires, les tapis, les phonographes seront un jour en abondance dans des maisons solides, bien chauffées et brillamment éclairées; que les édifices nouveaux, l'asphalte qui couvre le centre de Moscou, les tracteurs des fermes collectives ne sont que les premiers indices du bien-être futur. Or la matière première de toute grande industrie, la fonte, va manquer. Elle manque déjà, malgré les efforts accomplis pour intensifier la production des mines russes d'Europe : ce qui suffisait en 1914 ou en 1928 ne suffit pas au plan quinquennal. Sans fonte, pas de machines. « L'édification socialiste » est en jeu. Que faire?

Arrêter? Il faut se tromper complètement sur la force de volonté du gouvernement moscovite, ou ne point savoir que la masse de la population russe n'a jamais disposé de ces mille objets et produits qui sont le tout-venant de nos magasins occidentaux, pour supposer qu'une interruption du « progrès bolcheviste » puisse être délibérément acceptée. Importer? A mesure que se développe la crise économique mondiale, les Soviets voient baisser leurs moyens d'échange; le rouble n'est plus qu'une monnaie de compte intérieure. Ce besoin de s'appuyer sur un capitalisme sain est une des ironies du bolchevisme actuel : toute l'idéologie de la révolution est aujourd'hui subordonnée à un programme de matières premières. L'Europe ne suffisant plus, il fallait mettre en exploitation les richesses minières situées à l'Orient. « La construction d'une fabrique d'automobiles à Nijni-

Novgorod, d'une fabrique de tracteurs à Tcheliabinsk, des usines de construction de machines à Sverdlovsk, de nouvelles entreprises à Sarasov et à Novo-Sibirsk » déclare Staline en mai 1930 « l'essor croissant des entreprises métallurgiques en Sibérie et au Kazakstan... enfin la décision prise de construire des fabriques de textiles au Turkestan, tout cela exige que nous nous mettions immédiatement à l'œuvre pour créer une deuxième base charbonnière et métallurgique dans l'Oural ». D'où le projet dit « Oural-Kouzbass », qui est en train de déplacer vers l'Asie les troupes de choc de l'industrie soviétique. « Fait nouveau », ajoutera le secrétaire-dictateur du parti communiste. Quelles qu'en soient les conséquences, fait d'importance mondiale.

Prenons une carte de l'empire soviétique. A partir de l'Oural le Transsibérien chemine vers la frontière mandchoue, d'ouest en est. Chemin de fer stratégique. Mais aussi voie de pénétration économique. Les prospecteurs d'avant-guerre connaissaient les principales richesses de la Russie d'Asie. Dans certains bassins — même en dehors de l'Oural où des fonderies importantes prospéraient au XVIIIe siècle — des tentatives d'exploitation avaient été faites. (C'est ainsi qu'au sud de Kouznetzk, près de la frontière mongole, il existe encore dans le minerai de fer, une galerie dite « française », datant, je crois, de 1910.) Ici comme ailleurs les Soviets ont repris des projets tzaristes, construit des lignes dont les amorces existaient. La plus connue et la plus longue est le « Turksib », voie de fer qui, sur une distance à peu près égale à celle de Paris à Rabat, unit Novo-Sibirsk (centre de la Sibérie), à Tachkent (Turkestan), en passant par la région du lac Balkach et de ses grands gisements de cuivre. Les autres, articulées au Transsibérien, entre Irkoutsk et la frontière d'Europe, comme des pattes sous une épine dorsale, desservent au centre le charbon de Karakanda; à l'est le fer et surtout la houille du bassin nommé Kouzbass (agglomération principale : Novo-Kouznetzk); à l'ouest le versant asiatique de l'Oural, riche en métaux de toutes sortes et particulièrement en fer, à Magnitogorsk.

Le plan « Oural-Kouzbass », sur lequel repose l'industria-

lisation de l'Asie Soviétique — et presque l'avenir immédiat du régime — consiste essentiellement en ceci : le charbon de Kouznetzk (Sibérie Centrale) devra être transporté par wagon à Magnitogorsk (Oural) où il deviendra coke, puis servira à transformer le minerai du voisinage en fonte et en acier; inversement une partie du fer de Magnitogorsk servira de fret de retour aux trains sibériens et ira fondre avec la houille du Kouzbass dans les hauts fourneaux de Kouznetzk.

Entre Novo-Kouznetzk et Magnitogorsk, environ 2 000 kilomètres.

Autour de Magnitogorsk et de Novo-Kouznetzk, des régions quasi-désertes.

CE QUE L'ON PEUT VOIR EN U. R. S. S.

Il n'est pas vrai, du moins pour les visiteurs qui ont pu s'arranger pour ne pas faire partie d'un groupe et d'une tournée au programme fixé d'avance, qu'on « ne voie rien en Russie ». On ne voit pas les camps de prisonniers. Comme dans les autres pays, on ne voit pas les usines d'armements, ni les ouvrages militaires. Comme dans les autres pays, les indigènes essaient de vous montrer le beau côté des choses. Comme dans les autres pays il est préférable de parler la langue nationale. Ces réserves faites, rien n'oblige un visiteur étranger — que son inertie — de se confier à un agent soviétique pour se promener dans n'importe quelle rue de n'importe quelle ville. Les « guides » que fournissent les services de tourisme officiels pour les voyages de quelque durée, loin de vous gêner — j'en ai fait personnellement l'expérience pendant deux semaines — vous sont du plus précieux secours. Lorsqu'on s'écarte des itinéraires habituels, en U. R. S. S., tout billet de chemin de fer et tout repas deviennent l'occasion de recherches qui peuvent être lassantes. Une sorte de « drogman » qui s'acquitte pour vous des soins matériels du voyage vous libère.

J'étais porté à croire difficile l'accès des grandes usines ou agglomérations industrielles. En réalité il y en a fort peu qu'on refuse de vous montrer. On vous détournera d'aller à Grozny ou à Ivanovo-Vonessensk, où des troubles ouvriers se sont,

paraît-il, produits. On vous dira, comme on me l'a dit : « L'entrée de l'usine Ford à Nijni-Novgorod est interdite. » Cette usine, jusqu'à l'an dernier, était une des attractions du tourisme soviétique. Les réclamations conjuguées des ingénieurs américains, qui se plaignaient qu'on les dérangeât, et des russes qui se trouvaient en retard sur le Plan (au rythme actuel il sortirait 12 000 voitures par an, au lieu des 140 000 annoncées pour la fin de 1932) ont fait clore les portes. N'empêche que j'ai rencontré plusieurs étrangers qui venaient de les franchir. J'eusse sans doute fait comme eux, si j'avais jugé nécessaire, après d'autres visites de grandes usines moins connues, d'insister pour celle-là.

Autour de la plupart des usines neuves, il n'existe même pas de clôtures : on passe, à travers un chaos de constructions, de la steppe aux machines. Dans celles que j'ai visitées, les centrales électriques, les hauts fourneaux et les fours à coke étaient gardés : on sait qu'une maladresse ou un geste malveillant, dans le système de réfrigération qui entoure un haut fourneau par exemple, risque de coûter des millions. Tous les chantiers, par contre, pouvaient être parcourus en tous sens par n'importe qui; si de temps en temps j'y rencontrais un garde miteux, parfois casqué de cuir bouilli et armé d'un fusil à lapins sans cartouches, le bonhomme me semblait préposé beaucoup plus à la surveillance de quelque baraque où de pauvres diables espèrent trouver de la nourriture, qu'à celle de laminoirs en construction. A Novo-Kouznetzk, des barrières en bois défendent l'entrée du grand bâtiment de l'administration; chacun traverse à sa guise les passages qui y demeurent ouverts. Tout « isvostchik » inconnu aurait pu envahir comme moi l'un de ces bureaux où l'on me donna des renseignements quelquefois inexacts, toujours incomplets, au sein du plus profond désordre et avec la plus grande amabilité.

« Il est facile de tromper les gens », dira-t-on. Certes. La direction d'une industrie soviétique, pas plus que celle d'une industrie allemande ou chilienne, ne vous ouvrira sa comptabilité. On le sait. Mais comment empêcherait-elle un visiteur — du moment où celui-ci est admis à vivre pendant plusieurs jours au milieu d'ingénieurs et de spécialistes tant

russes qu'étrangers, à manger dans les mêmes réfectoires, à coucher dans les mêmes bâtiments qu'eux — de se faire une opinion raisonnable sur les avis qu'il entend exprimer? Croit-on que tous les Russes des usines soviétiques, à plus forte raison les étrangers ne parlent jamais que pour mentir? Si j'insiste sur ce point, ce n'est pas que j'aie été plus heureux que d'autres; c'est qu'on a tort, j'en suis convaincu, d'attribuer aux obstacles opposés à l'enquête les déformations qui sont dues à l'esprit des enquêteurs. Il ne faut pas se représenter l'U. R. S. S. d'aujourd'hui comme un vaste promenoir à nigauds où il soit impossible de marcher autrement qu'avec un bandeau sur les yeux et du coton aux oreilles. C'est un continent en état de mobilisation générale permanente, ce qui suffit à y compliquer l'existence.

Quand j'exprimai à Moscou mon intention de faire un tour du côté de Novo-Kouznetzk (Sibérie centrale), et de Magnitogorsk (Oural), c'est-à-dire sur les deux bases du plan industrie asiatique des Soviets, il me fut répondu par le fonctionnaire russe auquel j'étais à peu près obligé (on va voir pourquoi) de m'adresser : « Magnitogorsk et Novo-Kouznetzk sont très en dehors de la route habituelle du tourisme. Nous avions bien pensé en organiser la visite. Mais il eût fallu grouper des voyageurs. Or la crise capitaliste a diminué le nombre des candidats à ce voyage. Ceux qui se sont présentés ont accepté de le remplacer par un voyage vers la Volga, le Don et le Donetz. Pourquoi n'iriez-vous pas visiter Stalingrad, Rostov, Kharkov et le Sud de la Russie? La Crimée est si belle... » J'objectai que je n'avais quitté la France que pour connaître les usines neuves dont la presse russe parle tous les matins depuis un an; si l'on me refusait à Moscou ce qui m'avait été promis à Paris, je retournerais chez moi. Mon interlocuteur parut faire à mon sujet le raisonnement qui s'applique en U. R. S. S. à tous les écrivains et journalistes étrangers : « Ne pas laisser penser que l'on craint une visite. » Au bout de dix minutes, je recevais satisfaction.

TRANSSIBÉRIEN

Il est parfaitement possible pour un étranger de voyager en U. R. S. S. sans passer par l'Intourist. A deux conditions.

La première, évidemment, c'est de parler le russe. La seconde est de ne jamais avoir à mesurer son temps. Actuellement, une personne qui veut quitter Moscou sans ordre de transport de l'autorité industrielle ou touristique, est obligée de faire la queue entre deux et trente heures à un guichet de gare : après quoi, on lui délivre un billet qui ne lui permettra de partir, bien souvent qu'une semaine plus tard. Traverser la Russie, quand on doit changer de train dans ces conditions, peut donc être l'affaire de quatre jours ou de trois semaines, sans qu'il existe aucun moyen d'être fixé à l'avance. Cette situation n'est pas neuve : elle date du plan quinquennal. A la troupe des ouvriers, ingénieurs et permissionnaires de l'industrie s'est ajoutée depuis deux ans une foule d' « émigrants intérieurs » qui ne fait que croître et qui donne à l'Union Soviétique d'aujourd'hui un de ses aspects les plus inquiétants : ce sont les centaines de milliers, les millions de Russes — surtout paysans — qui, se sentant au bord de la famine, s'en vont à n'importe quelle distance de leur province natale, parce qu'ils ont entendu dire que dans telle ville, tel centre industriel, on est assuré de manger. Ils encombrent les grandes gares, y établissent de véritables campements. Pour moi, il ne se passa que trois jours entre ma demande de billet et le moment ou j'entrai dans le wagon-lit, à la gare de Kazan. A partir de là il ne faut qu'un peu de patience, car le trajet de Moscou à Novo-Kouznetzk dure quatre jours et cinq nuits.

Un wagon-lit! C'est ici que commence d'apparaître dans les petits faits l'importance de l'Oural-Kouzbass. Il n'y a sur tous les réseaux de l'U. R. S. S. qu'une vingtaine de trains qui comprennent un véritable wagon-lit (du modèle en circulation chez nous avant la guerre); et deux d'entre eux réunissent la capitale à deux centres industriels comparables à Essen ou au Creusot. Feuilletez l'indicateur spécial des trains à wagon « international » : il est bref. Point de Train Bleu, ni de Flèche d'Argent. Mais un Moscou-Magnitogorsk et un Moscou-Novo-Kouznetzk.

Convoi transsibérien, tel que la Russie du plan quinquennal peut seule en créer : où l'on ne lit rien que les brochures techniques et que les albums de propagande offerts par le « prowodnik » des premières classes, incapable de nettoyer

une vitre, encore moins de la faire remplacer quand elle s'étoile sous le jet de pierre d'un enfant; où les lavabos sont bouchés s'ils ne se vident à l'intérieur; où le wagon-restaurant avec son buffet, ses nappes de huit jours, ses carreaux poussiéreux, ses crachoirs de métal émaillé répandus entre les tables, ses litres de fraisette sans sucre, ses verres de thé, son cuisinier chauve à moustache rousse, à tablier sale, comptant sur un tableau à boules ce qu'il pourra vendre à l'arrivée la bidoche de ses clients, n'est en vérité qu'une cantine ouvrière, hérissée de gamelles tendues; où fraternise autour d'un peu de soupe poissonneuse, de gélatine rose, de choux gras, toute la faune encasquettée des usines soviétiques, depuis l'ouvrier-standard en blouse ou tricot, jusqu'à l'ingénieur barbichu, à lorgnons fumés, au spécialiste en bottes et veste de cuir, au jeune homme dont les bretelles, placées à même la peau, sous un Rasurel à mailles rouges, retiennent un antique pantalon de redingote, rayé gris. Des caisses de bouteilles, empilées sous les tables, nous empêchaient d'y placer les jambes. Elles tremblaient l'une contre l'autre. Lorsque je repense à mes quatre jours dans le Moscou-Novo-Kouznetzk, jours chauds et interminables, c'est ce bruit de bouteilles vides qui me revient d'abord à la mémoire; puis l'image des tables étroites et longues où les paysannes en coiffe, celles de l'espèce éternelle, qui attendent aux gares, alignaient leurs misérables trésors : tomates à cinq francs pièce, œufs à soixante francs les dix (je convertis au cours officiel, c'est-à-dire forcé, mais pour les Russes, cette dizaine d'œufs absorbe tout de même la paye d'un jour de travail); lait frais, beurre où l'on découvre parfois une cavité d'eau; concombres; galettes de seigle non bluté pleines d'une bouillie de framboises; airelles offertes dans un cornet de papier-journal qui resservira si on le jette; petites cerises que se partageaient des soldats en veste verdâtre, en culottes noires ou bleues, l'écusson lie de vin au col, le revolver à la ceinture.

Eux descendus, il ne resta dans le train que des hommes de la division de Novo-Kouznetzk, régiment des fours à coke, des hauts fourneaux, ou de la centrale électrique. « Guerre industrielle. » « Première ligne du front industriel. » Ce ne sont point là des expressions que j'invente. Elles sont dans la

presse russe. Elles étaient dans l'esprit de ceux qui voyageaient avec moi et ne voyaient d'autre issue devant eux qu'une lutte éreintante. « Je suis là-bas depuis le premier hiver » (1929-30), me dit un ingénieur qui rejoignait son poste après avoir accompli une mission à Moscou. « Je n'ai pas pris de vacances. Et je n'en prendrai pas jusqu'à la fin. » Ainsi, le train roulait à trente à l'heure, sur la tourbe, à travers un continent silencieux et herbu, planté de taillis, de pins et de bouleaux, franchissait au ralenti les grands fleuves sablonneux, passait de Sverdlovsk (ex-Ekaterinbourg), où périrent Nicolas II et les siens, à Omsk, prison de Dostoïevsky, et d'Omsk à Novo-Sibirsk, garage des locomotives du Turksib, nouvelle capitale et « Chicago » de la Sibérie, où les neuf dixièmes d'une population de 200 000 âmes habitent une zone, genre Kremlin-Bicêtre, plus triste, mais électrifiée.

Tendues sur le théâtre de Novo-Sibirsk (on y joue Rose-Marie tandis que vocifèrent les hauts-parleurs de Lenine-Building), des banderoles rouges proclament : « Soyez prêts à vous défendre contre l'agression capitaliste. » Le lendemain matin, en gare d'Ussiati, je lirai : « Quoi que vous fassiez, conformez-vous aux six points de Staline. » A l'horizon de la steppe, de hautes cheminées blanches. D'autres cheminées apparaissent lorsque les premières ont disparu. Le terrain monte doucement. Çà et là, des fumées mystérieuses s'élèvent des collines. Rames de wagons. Équipes d'ouvrières le long de la voie. Nous sommes dans le bassin charbonnier du Kouzbass, dont les réserves, prétendent les statisticiens soviétiques, dépassent de loin celles de l'Allemagne et de l'Angleterre : à 3 500 kilomètres de Moscou, à 1 000 kilomètres d'Irkutsk, à 60 lieues des Monts Altaï et de la frontière mongole. Voies de garage. Terminus. C'est Novo-Kouznetzk.

EN SIBÉRIE CENTRALE : KOUZNETZK, PARTIE EST DU PLAN ASIATIQUE

Sur la rive gauche du train, à cinq ou six kilomètres d'ici, se trouve un village qu'on appelle maintenant Vieux-Kouznetzk. Je devais aller le visiter quelques jours plus tard. D'assez grandes maisons délabrées, habitations d'anciens

négociants, chercheurs d'or ou administrateurs du pays, occupent le fond d'une place que commande un fort tartare, en pierres — datant du XVIIe siècle, je pense — et que borde à une dizaine de mètres au-dessus de la rivière, une belle et vaste église blanche à dôme verdâtre. C'est dans cette église que Dostoïevsky fut marié — pour la première fois — en 1857 à Madame Issaïev. On m'a montré les deux isbas qu'il habita successivement à cette époque où il écrivait les « Souvenirs de la Maison des Morts » : autrement dit, les souvenirs de la prison d'Omsk. Il était arrivé de Barnaoul pour retrouver sa future femme qui était alors — comme elle le resta peut-être plus tard — la maîtresse d'un godelureau. Ils disposèrent là (Dostoïevsky n'était plus prisonnier, cela va de soi, mais interdit de séjour en Russie) de trois ou quatre chambres. Les fenêtres de devant donnaient sur une rue de village, en terre battue. Celles de derrière sur une sorte de petit jardin d'où l'on domine un bras du Tom. Je suis sorti par ce jardin plein de tournesols géants au cœur noir. En suivant la rive, sur l'herbe pelée, je suis revenu à l'église. Un mur bas, surmonté d'une grille, l'encercle. Les portes sont condamnées, les vitraux cassés. La cloche pend inerte dans sa tour. De l'autre côté du bras de la rivière, un magnifique bois de peupliers — le seul de la région — ôte à ce coin du paysage un peu de sa désolation. Dostoïevsky a dû le regarder pendant bien des heures. Mais ce qu'il n'a point vu là-bas dans la plaine, c'est ce mirage étrange de tubulures foncées, de bâtisses et de cheminées immenses d'où s'échappe un nuage de fumée sombre et lourd.

Reprenons le bac qui franchit le Tom, devant « Vieux-Kouznetzk ». Marchons vers ce nuage. Voici des gardes rouges à cheval, qui passent en trottant sur la piste, entre les buissons; puis une télègue conduite par un paysan. Depuis trente ans, cet homme habite le district. Jusqu'en 1929 il n'avait jamais vu ici qu'une plaine marécageuse. Pourquoi ce camp d'instruction plein de soldats débraillés et joyeux? Ce n'est rien encore. On fouette le cheval. Et voilà, peu à peu, que sortent de la boue, en plein soleil, des huttes, des cabanes, des baraques. Étrange population que celle qui est terrée là. Non point de ces paysans russes, venus de l'ouest en colo-

nisateurs et maintenant installés dans le pays avec leurs icones et leur samovar. Mais des hommes à peau jaune, à bouc de sages asiatiques prolongé en lyre autour du mufle; Ostiaks et Yakoutes à peine sortis de leur toundra; Bouriates du Baïkal, et Oïrates de l'Altaï, au facies mongol; Samoyèdes graisseux, hier marchands de fourrures; « Kirghises » (le terme, en l'espèce, est impropre car les Kirghises habitent surtout le Turkestan; c'est celui pourtant sous lequel se confondent, pour l'Européen de Novo-Kouznetzk, les peuplades indigènes agglomérées ici), aux jambes enveloppées de chiffons, le bonnet à oreillettes sur la tête, et qui, accroupis devant leur tente de peaux, entre une marmite et un petit cheval entravé, contemplent d'un œil morne les constructions auxquelles ils travailleront pendant quelques semaines.

Marchons encore. A gauche, deux ou trois rangées de casernes en briques, séparées par des terrains vagues, s'étendent sur plusieurs kilomètres. Sur le talus des femmes sont assises, des enfants jouent. Les maçons travaillent-ils au second étage, que les chambres du premier, sans vitres aux fenêtres, sont déjà occupées. Sur le marécage, on construit des trottoirs. Des tranchées s'ouvrent. Coups de marteau d'une famille russe occupée à construire sa maison de planches, au pied de la caserne. Plus loin nous retombons en Asie. Les Bouriates habitent, par essaims, de grandes tentes rectangulaires disposées autour d'une place où, ce soir, une table servira d'estrade aux deux musiciens d'un concert chinois. A mesure qu'on avance vers le centre de Novo-Kouznetzk, la densité de la fourmilière augmente. Beaucoup d'« habitations » ne sont que de simples trous, creusés dans les rives d'un ruisseau qui va rejoindre le Tom : d'autres comportent un mur de terre, trois parois de planches, un toit de carton bitumé. Sur la piste défoncée qui conduit à la gare — celle par où se fait tout le ravitaillement des estomacs et des machines — des « drojkis » à deux roues, avec la « douga », sorte d'arc noir, dressée sur l'encolure du cheval, avancent le long des poteaux télégraphiques, chargés de fils. De temps en temps, un camion automobile : l'arrière dérape, menace de balayer les piétons qui suivent le bord de la chaussée, puis la quittent et s'engagent en procession sur les première pentes

d'un amphithéâtre de collines. C'est d'ici que s'élève le nuage sombre que j'apercevais de l'autre bout de la plaine : voici les hauts fourneaux de Novo-Kouznetzk, les fours à coke, la centrale électrique avec ses quatre cheminées et ses bassins de réfrigération; les fours Martin et les laminoirs en construction, immense hall où des morceaux de superstructures tombent sur les mécaniciens occupés plus bas. Sol crevé de poches où travaillent des bataillons de femmes, percé de canalisations, sillonné de voies et plus semblable que celui d'aucun autre grand chantier à quelque secteur agité d'une bataille contre la nature. Plus haut, je traverse la cité des ingénieurs, avec ses maisons à balcons de bois. Voici enfin le « parc de récréation ». Mais le reste des collines est percé de « trous à Kirghises ». 180 000 personnes vivent dans le camp industriel de Novo-Kouznetzk. Un millier habitent des villas; quarante mille peut-être les casernes de briques. Le reste n'est point encore assuré d'une baraque solide. En été on rôtit; en hiver la température descend à trente degrés sous zéro.

Toute cette armée d'Asiates et de Russes est actuellement au service de deux hauts fourneaux : le premier fonctionne depuis avril, le second depuis juin 1932. On espère en allumer deux autres l'an prochain. A partir de 1934, la batterie entière, magnifiquement équipée, devrait cracher, bon ou mal an, ses 1 200 000 tonnes de fonte, soit le huitième de la production française avant la crise, ou les deux cinquièmes de ce que coulait l'Asie entière, Indes et Japon compris.

Aujourd'hui Novo-Kouznetzk semble avoir atteint le rythme de 350 à 400 000 tonnes par an. Chiffre déjà considérable si l'on pense que le minerai vient de l'Oural (à 2 000 kilomètres de là) et que rien n'arrive encore des mines de l'Altaï, beaucoup plus proches, faute de moyens de transport. Chiffre étonnant si l'on regarde les indigènes sibériens qui forment le fond de la population de l'usine.

Il ne reste qu'une soixantaine d'ingénieurs étrangers à Novo-Kouznetzk : Américains ou Allemands. Le gouvernement des Soviets les renvoie dès qu'il le peut, afin d'économiser quelques-uns des marks ou des dollars qu'il s'est engagé

à leur verser mensuellement : les munitions de Moscou, en « valuta », sont de plus en plus rares. D'autres partent à fin de contrat, parce qu'ils jugent trop dure l'existence qu'on leur offre. Leurs villas pourtant m'ont semblé valoir celles de n'importe quelle exploitation africaine ou indo-chinoise; et c'est dans une de leurs popotes, décorée de palmiers, que j'ai fait un de mes seuls bons repas soviétiques; repas banal pour n'importe quel tâcheron d'une ville de province française, mais prodigieux pour qui chercha sa pitance le long du Transsibérien. Au réfectoire de la Ville Socialiste (traduisez : cité ouvrière) où je mangeais habituellement, la nourriture est encore assez convenable. On y contente sa faim sous un portrait en couleurs du camarade Vorochilov, commissaire à la guerre, couvert de mouches. Les spécialistes étrangers que j'y rencontrais étaient de deux sortes : monteurs venus en Sibérie avec le matériel fourni par leurs sociétés (ceux-là songent surtout au travail et à la « classe » prochaine) ou communistes ayant eu « de petites difficultés » dans leur patrie. Importants par leur rôle, ces ouvriers étrangers ne sont plus au total que 150 ou 200 : troupe infime pour cette immense usine.

Après le dîner j'allais faire des visites dans la caserne où la citoyenne-commandante chargée du cantonnement à Novo-Kouznetzk m'avait logé. Aucun « kirghize » n'habite encore la centaine de bâtiments de briques, à quatre étages et à trente-six chambres par étage qui constituent actuellement la Ville Socialiste. Il s'y trouve par contre à peu près tout ce que l'usine compte de « purs » dans son personnel ouvrier : « Komsomols » et membres du parti communiste.

Les « Komsomols » — équivalent, pour l'U. R. S. S., de la jeunesse hitlérienne en Allemagne ou de la jeunesse fasciste en Italie — sont 12 000 à Novo-Kouznetzk : 2 500 jeunes filles, 9 500 jeunes gens, recrutés pour la plupart en Sibérie. Un secrétaire général, Staline au petit pied, les a organisés en brigades et les dirige sur les points où la troupe mollit : ce sont eux qui ont achevé les premiers fours à coke. Quant aux membres du parti (8 000, sur les 65 000 ouvriers de l'endroit), c'est en causant avec eux, sans doute, que l'on suit le mieux comment poussent les usines russes. Les uns, couchés sur leur

lit de fer, me décrivaient Novo-Kouznetzk achevé, me désignaient l'une après l'autre les étoiles qui brillent au firmament des Mille et une Nuits soviétiques. La Sibérie grouillait de locomotives; l'acier de ses fours Martin luisait au bord du Baïkal, dans les turbines de l'Angarostroï, barrage du troisième plan quinquennal; de Karakanda, aujourd'hui à peine effleuré, des millions de tonnes de houille montaient vers Omsk et vers l'Oural; les usines de cuivre du lac Balkach avaient jailli des sables du Turkestan; la flotte de l'Océan glacial exportait des phonographes en Angleterre; aux frontières du Pamir les hévéas étaient incisés mécaniquement et produisaient leur latex deux fois plus vite que les hévéas capitalistes. Les autres m'expliquaient comment ils mèneraient le Kirghize « de la vie nomade à la vie socialiste » en lui enseignant Karl Marx, l'alphabet et la pose des briques. « Vous verrez : en six mois nous en faisons d'autres hommes. » C'était dit avec l'accent d'une certitude indéracinable, comme si le nouveau converti avait été là, sous nos yeux, à la place du radiateur sans eau, entre le mur crépi et ces doubles fenêtres où l'on ne remplace guère les carreaux cassés, afin de mieux laisser se dissiper les Ténèbres. Mélange curieux de fanatisme et de patience, de superstition mécaniste et d'esprit pionnier. Ici, les hérétiques s'appellent saboteurs : le Guépéou se charge d'eux, au lieu de l'Inquisition. Dans les chambres de la caserne, des enfants au berceau vagissent. Des femmes russes en peignoir ou en maillot de bain, les bras dorés par deux mois de soleil vaquent mollement aux petits soins du ménage. Une ampoule électrique, une cuvette et un seau par logement. Pas de lavabo ni de water-closet dans les bâtiments. Mais des postes de T. S. F. Au mur, les œuvres complètes de Lenine. Et si l'on se penche par la fenêtre la nuit, dans la « toundra » ce grouillement d'Asiates dociles qu'éclairent les lueurs des hauts fourneaux, modèle américain.

VERS LA PARTIE OUEST DU PLAN ASIATIQUE : MAGNITOGORSK (OURAL)

Pour que les quatre hauts fourneaux prévus à Novo-Kouznetzk fonctionnent normalement, il faudra qu'il arrive dans la

région, annuellement, quelque 110 000 wagons de fer. Inversement, 35 trains devront quitter chaque jour la seule mine de charbon de Kropopievsk, dans le Kouzbass; et une trentaine de trains Novo-Sibirsk. Les usines métallurgiques de Magnitogorsk dans l'Oural escomptent 213 000 wagons de houille et voudraient expédier en Russie 165 000 wagons de produits finis.

Que se passe-t-il aujourd'hui? Le minerai de fer qui parvient à Novo-Kouznetzk ne suffit pas à la consommation des deux premiers hauts fourneaux. Comme, d'autre part, on a mis l'usine en marche avant que les fours Martin et les laminoirs fussent prêts, la fonte produite avec le minerai venu de l'Oural quitte la Sibérie Centrale et parcourt des centaines ou des milliers de kilomètres à la recherche d'un convertisseur, avant de pouvoir devenir acier. Le ciment qui, en ordre de marche, serait fourni par l'usine de ciment de laitier normalement annexée à une grande installation métallurgique doit être amené de la Volga, soit d'une distance beaucoup plus grande que celle de Moscou à Paris : il en faudra, paraît-il, 120 000 tonnes en 1932. Comment s'étonner dès lors de rencontrer des trains qui, portant la mention sacrée « Magnitogorsk-Novo-Kouznetzk », comprennent une série de wagons à bestiaux dont le plancher, trop faible, est à peine saupoudré de minerai ou de charbon? Si les charrettes pouvaient servir sur le Transsibérien, on les y attellerait.

La voie, doublée en beaucoup d'endroits, est encore unique sur une grande partie du parcours d'Omsk à Sverdlosk (Oural) ainsi que dans le sud de l'Oural. On y travaille, c'est certain : mais il est possible que les Soviets, inquiets du côté de la Mandchourie, aient dû porter vers les frontières extrême-orientales, une partie de leur effort. Les rails et le matériel roulant manquent. Or ces rails et ce matériel devraient être fabriqués par les usines neuves auxquelles leur absence empêche précisément d'accéder. Cercle vicieux où s'est jeté un gouvernement qui a tout entrepris à la fois et veut achever en dix ans, dans des conditions que l'étendue et la nature du pays suffiraient à rendre extraordinairement difficiles, ce que la civilisation occidentale n'accomplirait peut-être qu'en un demi-siècle.

Magnitogorsk, l'autre élément du « combiné Oural-Sibérie », sent le Turkestan et le Tartare comme Novo-Kouznetzk sent la Mongolie et le Chinois. Quelques heures avant d'y arriver j'aperçus un chameau attelé à une voiture avec un cheval. Les télègues y parcourent l'herbe pelée, au milieu des tourbillons de poussière que soulève le vent. Climat abominable et région désolée, où des femmes indigènes, dévoilées d'avant-hier, se mêlent à la foule des ouvrières et des ouvriers russes, tels qu'on les voit, en sandales et bourgeron, sourire aux photographes de la propagande soviétique.

L'usine doit son nom à la « Montagne Aimantée », sorte de colline à faîte plat, moins remarquable par le volume de fer qu'elle contient que par la richesse du minerai (62 p. 100) et surtout par la facilité de son exploitation à ciel ouvert. Ce gisement était bien connu des géologues et prospecteurs tzaristes. Situé dans la vallée supérieure du fleuve Oural à quelque cinq kilomètres de la rive gauche, il n'était exploité que par une société métallurgique installée un peu plus loin, à Bieloretsk. Aucun chemin de fer n'existant dans la région, le transport du minerai se faisait, à travers la steppe ou dans la neige, par des méthodes quasi moyenâgeuses. 50 000 tonnes environ étaient ainsi extraites chaque année de la « Magnitnaïa ». Il s'agit maintenant d'en extraire 6 000 000, ce qui d'ailleurs épuiserait en cinquante ans la colline.

Deux mille hommes suffisent dès aujourd'hui, m'assure-t-on, à tirer de la « Montagne Aimantée » autant de fer qu'en produisent les mines du Krivoï-Rog, dans le sud de la Russie d'Europe, avec dix fois plus de main-d'œuvre. C'est possible. J'ai vu, à l'étage supérieur de la colline, les perforatrices Armstrong préparer au bord de la marche où elles sont établies le trou vertical destiné à recevoir la charge de dynamite. Une explosion : et le minerai que je foulais sous mes pieds, s'écroule à l'étage suivant, sur un large balcon. Les cuillers d'un excavateur puissant les y recueillent. Quelques minutes plus tard un train chargé descend de la colline sur la voie normale qui se raccorde au réseau des chemins de fer sibériens. Y a-t-il au monde une seule mine de fer dont l'exploitation soit plus aisée?

Extraire le minerai ne suffit évidemment pas. Nous savons

qu'il ne parvient pas en Sibérie en quantités suffisantes. Inversement le charbon sibérien « arrive mal » à Magnitogorsk. Il semble même qu'entre les différentes parties de l'usine, les transports mécaniques se fassent très imparfaitement. La faute n'en est pas au matériel, splendide comme dans la plupart des grandes installations soviétiques, mais à la précipitation avec laquelle on a mis une partie de l'usine au travail, avant que rien n'y fût assemblé.

Magnitogorsk compte actuellement deux hauts fourneaux en marche. Le premier a été allumé en février 1932. Le second le 5 juin dernier. Deux autres devraient être mis en service avant la fin de l'année, mais ne le seront vraisemblablement que plus tard. Le plan comprend huit hauts fourneaux en tout, à construire, comme les deux premiers, sur des plans américains, sous la surveillance américaine, et d'une capacité telle qu'il n'en existe qu'une dizaine de semblables aux États-Unis, et point en Europe. L'ensemble de la batterie — c'est cela qu'il importe de retenir — devrait produire 2 500 000 tonnes de fonte par an, dès son achèvement et 4 000 000 de tonnes vers 1937, à la fin du second plan quinquennal. C'est-à-dire que Magnitogorsk deviendrait la plus grande usine métallurgique du monde : une usine produisant à elle seule à peu près autant que toute la Russie tzariste (4 200 000 tonnes) autant que les hauts fourneaux de Belgique réunis avant la crise, autant que la moitié de l'Angleterre en 1929.

Les chantiers couvrent vingt ou trente kilomètres carrés entre la ligne de collines dont fait partie la « Montagne Aimantée », et le fleuve Oural transformé en grand lac depuis mai 1931, par l'édification d'un barrage. Je m'y suis promené librement, depuis les abords de la « Ville Socialiste » (une soixantaine de casernes en briques) jusqu'à la Ville Américaine où j'habitais, en compagnie de « spécialistes » russes ou étrangers, une des trente maisons de bois ou de plâtre que la direction de l'usine a établies près de l'unique petit bois de la région, à l'abri du vent et de la poussière, devant un vallonnement occupé par le dépôt de dynamite et par un bureau de poste genre Far-West. L'impression générale qui me reste de ces promenades est toute différente de celle que

m'a laissé Novo-Kouznetzk. Point de cagnas ni de huttes, ou presque. La majorité de la population habite dans des baraques basses, d'un modèle uniforme, habituellement séparées en une demi-douzaine de pièces. Par contre une partie des chantiers est à peu près désert.

Dire qu'on a concentré les ouvriers sur le 3e et le 4e hauts fourneaux et sur les fours à coke correspondants ne justifie rien. Le premier rail et la première poutrelle devraient sortir de Magnitogorsk en 1933 : rails et poutrelles sont aussi nécessaires aux Soviets que la fonte. Ils ne sortiront évidemment pas : d'énormes pièces métalliques attendent sur les chantiers des laminoirs, et des fours Martin, à l'abandon, de problématiques monteurs. Prétendre qu'on ne peut amener plus d'ouvriers sur place, faute d'habitations, est une simple plaisanterie : a-t-on jamais cessé d'envoyer des troupes dans un secteur d'attaque, par crainte de les voir mal logées? La vérité est que le gouvernement des Soviets ne sait où se procurer la main-d'œuvre que réclame sa plus grande usine.

On m'a juré que la population de Magnitogorsk, coin de l'Oural désert en 1929, était aujourd'hui de 230 000 personnes, dont 80 000 ouvriers employés aux terrassements et 10 000 dans les parties achevées de l'usine. Ce chiffre me paraît difficilement admissible. A Novo-Kouznetzk, le nombre des départs oscille entre 1 000 et 4 000 par mois. Mais les vides semblent se combler. A Magnitogorsk ils ne se comblent pas. Le climat pourtant n'est pas plus mauvais qu'en Sibérie. Le logement est meilleur. La nourriture de l'ouvrier serait-elle pire? Le matin où j'arrivai au réfectoire de la « Ville Américaine », on se réjouissait d'y avoir reçu des pommes de terre, dont on manquait depuis quinze jours. Des Tartares, théoriquement nourris à leurs cantines, font la queue pour avoir du pain. « Regardez derrière la Montagne Aimantée », me conseillait-on avant mon départ pour Magnitogorsk. « On prétend que les Soviets y ont établi un camp de prisonniers. » Je ne l'ai point vu. Se trouvait-il à dix kilomètres plus loin? Ne faut-il pas croire plutôt que, même en U. R. S. S., la contrainte est impuissante s'il s'agit d'autre chose que de scier du bois ou de casser des cailloux? Malgré les efforts des kolkhoses pour recruter des paysans et les envoyer à l'usine, en dépit des mesures

prises pour les y retenir (approvisionnements mieux surveillés qu'à la campagne, décrets privant de leur livret de travail les « déserteurs » de l'industrie) le fait demeure : il manque de main-d'œuvre à Magnitogorsk, point vital de l'économie soviétique. L'inquiétude humaine échappe à toute législation.

PRONOSTICS, ESPOIRS ET MIRAGES

Dans les quatre volumes relatifs au premier plan quinquennal (1928-32) il n'y avait pas une ligne qui fît allusion au projet « Oural-Kouzbass ». Et c'est pourtant à l'exécution de ce projet que les Soviets s'attelèrent de toutes leurs forces, avec toutes leurs « troupes de choc » il y a environ trente mois. On ne peut s'empêcher de songer à l'histoire du tzar qui, interrogé par une commission d'ingénieurs sur le trajet de la première voie ferrée de son empire, aurait posé son épée sur la carte, tiré un trait de plume, et décrété : « Vous passerez par ici. » En 1929, le gouvernement de Moscou décréta : « Il sera fait de l'acier avec le fer de Magnitogorsk et le charbon de Kouznetzk. »

Aujourd'hui, les besoins en acier ne sont pas moindres qu'alors; la volonté d'industrialiser le territoire soviétique jusqu'au fond de l'Asie ne s'est pas éteinte; mais, quand on parle à des Russes avertis, on entend dire que le minerai indispensable à Kouznetzk pourrait être pris avantageusement dans les mines de l'Altaï (et non à 2 000 kilomètres de là, dans l'Oural) si le chemin de fer y accédait; on entend dire aussi que Magnitogorsk ferait venir son charbon de Karakanda (au lieu de Kouznetzk à 1 000 kilomètres plus loin) si seulement Karakanda était équipé. Tout le monde en U. R. S. S. s'accorde sur la nécessité de produire d'immenses quantités de fonte supplémentaires dans le plus bref délai possible. Le Gouvernement adopte un projet. Et un an plus tard on se remet à jongler avec des armées d'ouvriers, des bassins miniers plus grands que la Sarre, des distances longues comme l'Europe.

Je n'ai pas manqué une occasion de demander aux ingénieurs étrangers que je rencontrais dans les usines : « Que va-t-il advenir de tout cela? Qu'arriverait-il si vous quittiez le pays? » Leur opinion moyenne est à peu près la suivante :

« Le rendement sera plus mauvais encore. Les usines marcheront mal. Mais elles marcheront. » Peut-être entre-t-il dans cette affirmation un peu de la foi du mécanicien pour les machines qu'il a dessinées ou construites. On cite des usines de second ordre (ou des parties d'usines) dont la production a été paralysée par suite du départ des conseils américains ou allemands. Quoi qu'il en soit, l'U. R. S. S., qui travaille frénétiquement à conquérir son autonomie économique et technique, bénéficie encore d'un concours étranger appréciable. Les difficultés financières des Soviets sont connues. Il va de soi que le jour où une seule traite ne serait pas payée à l'échéance, où un seul ingénieur américain ne recevrait pas le salaire en dollars qui lui est dû, le cordon ombilical qui relie l'U. R. S. S. naissante au corps de notre civilisation mécaniste, romprait. Le problème pour le gouvernement de Staline consiste à éviter la rupture avant que « le jeune géant » ne soit viable. Croire que les Soviets paieraient les traites en circulation plus que les dettes tzaristes, s'ils étaient économiquement assez forts pour ne pas le faire, est pure naïveté.

Le sort de l'industrie soviétique se confond à beaucoup d'égards avec celui du bolchevisme lui-même; à quelques-uns, avec celui du machinisme tout entier.

En cherchant à le prévoir, on risque de s'engager dans deux chemins d'illusions.

Le premier est celui des capitalistes qui se figurent que toutes les usines russes s'écrouleront d'ici quelques années, par leur propre poids, comme se sont écroulées, paraît-il, avant la fin du XVIIIe siècle une partie des fabriques de textiles édifiées sur l'ordre de Pierre le Grand. Cette illusion correspond au désir naturel des pays suréquipés de ne pas voir se fermer devant leurs produits un débouché considérable. Jadis les économistes anglais estimaient inutile et même nuisible à l'harmonie du monde que la France devînt un pays industriel. Les économistes français ou anglais eurent la même attitude à l'égard de l'Allemagne. Les économistes allemands, anglais et français, à l'égard des États-Unis. Les américains, les anglais, les français et les allemands la reprennent aujourd'hui à l'égard de la Russie. La loi que nous

enseigne l'histoire, depuis que le monde est entré dans l'ère de la civilisation mécaniste, ne souffre pourtant pas d'exception : tout pays naturellement riche et doué d'un petit état-major d'hommes intelligents, crée tôt ou tard sa propre industrie. Lorsque l'empereur du Japon crut le moment venu de moderniser le sien, il y a plus de soixante ans, son peuple — plus habile peut-être manuellement que la moyenne des Russes — était composé de paysans, de guerriers et de pêcheurs. Une des clauses les plus importantes du décret de 1868 supprimant la constitution shogunale stipulait que la science de tous les pays devrait concourir à l'établissement des fondations de l'empire. 5 000 professeurs, experts ou ingénieurs étrangers dont 1 200 américains, furent importés au Japon, durant les trente années suivantes. On appelait ces étrangers « yatoï ». Ils se heurtèrent à l'hostilité de l'aristocratie, à la passivité de la masse. Beaucoup, se plaignant qu'on leur refusât des pouvoirs, s'en allèrent. D'autres se révélèrent imposteurs ou malhonnêtes, ce qui n'est certes point le cas des quelque 6 500 spécialistes étrangers (4 500 allemands, 1 800 américains) dont l'U. R. S. S. semble encore se servir. Cependant l'industrialisation commençait. Le mikado fit d'abord tisser du coton et fabriquer des allumettes, parce que c'étaient les travaux les plus faciles à confier à une main-d'œuvre inexpérimentée et les seuls dont le produit pût se vendre à l'étranger au-dessous des cours mondiaux, c'est-à-dire procurer au gouvernement japonais l'argent dont il avait besoin pour acheter des machines : ainsi, de nos jours, le pétrole et le bois russes. Il fallut se défendre contre des révoltes intérieures, imprimer du papier-monnaie et interdire l'importation de tout ce qui n'était pas indispensable aux nouvelles fabriques. Dix ans après le décret impérial, en 1878 le consul anglais de Nügata prétendait qu'il ne circulait plus vingt-cinq pièces d'argent ou d'or parmi les 1 500 000 habitants de son district. Personne n'ayant de capital ni l'habitude des affaires, les industries avaient débuté sous les auspices du gouvernement. A partir de 1880 l'État, peu à peu, les laissa passer entre les mains des particuliers. La métallurgie ne date au Japon que de 1896 et la première aciérie montée avec du capital privé

n'a commencé à produire qu'en 1911. Si je rappelle quelques circonstances de cette évolution, ce n'est point pour faire une comparaison que les différences politiques, et les différences d'échelle rendent par ailleurs insoutenable, mais pour situer le phénomène russe dans l'atmosphère où la politique stalinienne des deux dernières années le pousse violemment : une atmosphère asiatique.

Le second chemin d'illusions, non moins périlleux que le premier, est celui que suivent les bolchevistes. Ceux-ci semblent croire qu'un État peut indéfiniment investir et poursuivre ses travaux à un rythme forcené. Que fait l'U. R. S. S.? Ne pouvant emprunter de l'argent, du moins directement comme l'Allemagne d'après-guerre, elle en crée à peu près « ex nihilo » et lui garde une valeur de compte en fermant ses frontières. Puis elle tombe dans les péchés du capitalisme, multipliés par dix, en poussant le développement de son industrie à une allure qui exclut toute chance d'édifier avec du bénéfice économisé. Or, si les faits prouvent qu'il est possible à la civilisation machiniste, dans les meilleures conditions, de produire n'importe quoi en n'importe quel temps, ils prouvent aussi que ces expériences sont nocives.

Les désordres, pour la Russie, sont de deux sortes : techniques et financiers. Le désordre technique prend toutes les formes : crise de la main-d'œuvre, crise de l'ingénieur, crise de la machine, aux dépens de laquelle on s'efforce, avec une ténacité d'ailleurs admirable, d'instruire l'homme. Je pourrais facilement, pour ma part, ajouter quelques pages d'exemples précis aux aveux multiples et quotidiens de la presse russe et aux constatations des experts les plus qualifiés. Ces exemples se présentent d'eux-mêmes au voyageur : c'est la fonte rouge du haut fourneau qui, sous nos yeux, déborde du transporteur chargé de la recevoir, et bloque pendant plusieurs heures la voie ferrée; c'est l'ingénieur étranger, chargé de l'instruction dans un centre de tracteurs, qui, au bout de cinq minutes de conversation, se met à gémir : « Mes élèves? Pleins de bonne volonté. Mais ce ne sont que des enfants. » Le mot : « Ils ont voulu remplacer la technique par l'enthousiasme » est vrai. Et sont vrais, le plus souvent, les rapports les plus incroyables. Quelques jours avant mon

passage à Nijni-Novgorod, la première arche d'un grand pont métallique par lequel le gouvernement des Soviets veut remplacer le pont de bateaux qui desservait le quartier de l'ancienne foire, s'était écroulé dans l'Oka. Ce fait en dit plus long que beaucoup de phrases sur les hasards de la construction soviétique. Imaginez pareille aventure sur l'Elbe ou sur la Loire. Quelle stupeur! Quels rires! Ici personne ne s'émeut d'un accident de ce genre. On ramasse les morceaux et on se remet au travail. Quant à la finance, elle a fait l'objet d'assez nombreuses études pour que l'on sache sur quelles bases elle repose : la prolongation des crédits extérieurs, la chasse au métal précieux à l'intérieur, la fermeture des frontières et la planche à billets.

Lorsque Staline déclare : « L'amélioration systématique des conditions matérielles des travailleurs, et l'augmentation continue des besoins de ceux-ci (pouvoir d'achat), sont considérés comme la source intarissable du développement de la production », il reprend sur le mode marxiste une chanson que nous avions entendue aux États-Unis et dont nous connaissons aujourd'hui les effets. Il n'y a pas de « source intarissable », ni d' « augmentation continue ». Il y a des lois naturelles également applicables au bolchevisme et au capitalisme et qui sont peut-être la seule vérité de l'histoire. Une de ces lois a été reconnue par Staline en juin 1931, lorsqu'il rétablit officiellement la différenciation des salaires (aujourd'hui la même usine occupe des manœuvres russes à 90 roubles et des ingénieurs russes à 1 500 roubles par mois). Loi du moindre effort vraie pour les liquides comme pour les hommes, et qui établit le rendement au plus bas, si rien ne le stimule. Une autre loi est celle qui impose à n'importe quelle industrie de ne croître qu'à une certaine vitesse, comme un corps vivant. Trotzky, tout impétueux qu'il fût, l'avait comprise. Sur quoi Staline accusa Trotzky de menchévisme, l'exila (1927) et devint maître de la Russie. Le bolchevisme, qui depuis un an a pourtant lâché beaucoup de positions, n'admet pas encore que même dans une société d'où l'argent aurait disparu, on doive mesurer aux moyens les besoins et les travaux.

LES POSSÉDÉS DE NOTRE ÉPOQUE

Toute la métallurgie russe d'avant-guerre produisait 4 200 000 tonnes de fonte. Elle semble travailler aujourd'hui à raison d'environ 6 000 000 de tonnes. Quels que soient les efforts accomplis en ce moment, il est certain que le chiffre de 17 000 000 prévu pour 1933, et qui devait assurer aux Soviets la seconde place dans la production mondiale, derrière les États-Unis, ne sera ni atteint ni même approché à l'heure dite. 6 000 000 de tonnes de fonte n'en restent pas moins un total honorable si on les compare aux 7 700 000 tonnes de l'Angleterre, aux 10 450 000 tonnes de la France, aux 13 400 000 tonnes de l'Allemagne, aux 3 000 000 de tonnes de l'Asie en 1929.

« L'Oural-Kouzbass », déclarent avec un peu d'emphase les documents soviétiques, « est le point le plus important dans la rivalité entre le socialisme et le capitalisme ».

Disons plus simplement : un échec à Kouznetzk et à Magnitogorsk aurait sur l'économie et le moral russes de profondes répercussions. Une réussite, c'est au contraire la construction prochaine en U. R. S. S. d'un grand nombre de machines, l'édification de nouvelles usines, de cités ouvrières, d'écoles pour la jeunesse communiste; un renforcement des Soviets; un pas important vers l'industrialisation de l'Asie et vers les richesses latentes de la Chine.

A mes questions sur l'avenir, les techniciens étrangers installés dans la place, aux plus hauts postes, me répondirent plusieurs fois : « Il faudrait être prophète pour assurer que le plan réussira finalement ou ne réussira pas. » Combien existe-t-il, dans le gouvernement lui-même, de personnes susceptibles de réunir tous les éléments d'un pronostic général? Fort peu, si l'on en croit ceux qui racontent que le rapport secret annuel sur l'industrie soviétique, distribué jusqu'ici aux quelque vingt membres du Proesidium du T. S. I. K. (Comité central exécutif de l'Union) ne fut tiré la dernière fois qu'à trois exemplaires.

Ceux qui n'ont pas vu les grandes usines russes d'aujourd'hui et qui jugent du problème d'après les documents, sont souvent portés à se faire sur le risque d'un dumping soviétique les

idées les plus folles. Ils oublient que 90 p. 100 des citoyens de l'U. R. S. S. ne possèdent pas et que beaucoup espèrent maintenant posséder les objets manufacturés usuels qui sont le modeste capital de nos paysans et ouvriers occidentaux, même chômeurs. Ils oublient les centaines de halls et d'ateliers qui attendent du matériel, les milliers de magasins qui attendent des approvisionnements. Pour exporter en grandes quantités autre chose que certains produits du sol, il ne suffit pas de se serrer la ceinture; il faut offrir des objets de bonne qualité à bas prix : les objets manufacturés par la Russie sont, auprès des objets occidentaux, de mauvaise qualité; et le prix de revient est un mystère où les Soviets eux-mêmes ne se retrouvent pas. Nous nous exagérons le mal que peuvent nous causer les nouvelles usines russes.

Par contre nous sous-estimons d'habitude les chances qu'ont les Soviets d'accomplir une œuvre importante chez eux. Nous constatons le désordre, la gabegie, l'inexpérience qui sont parfois plus grands encore qu'on ne le dit. Nous mesurons mal la volonté du pouvoir central, le fanatisme des sous-ordres, l'inertie de la masse. En 1921, il est peut-être mort de faim en Russie un ou deux millions de personnes. Qu'est-il arrivé à Moscou? Rien. L'U. R. S. S. du plan quinquennal se retrouve sur le bord de la famine. Des centaines de milliers d'êtres émigrent, de province en province, à la recherche d'un endroit où ils soient assurés de la nourriture. Aucun ne se révolte. Un Pugatchew aujourd'hui ne résisterait pas huit jours aux mitrailleuses du gouvernement. Dans les camps industriels d'Asie, l' « édification socialiste » se poursuit par des méthodes babyloniennes. C'est précisément parce que ces méthodes ne tiennent point compte de la peine des hommes, qu'il y aura probablement un de ces jours douze hauts fourneaux du plus grand modèle à Novo-Kouznetzk et à Magnigotorsk. Même une catastrophe financière analogue à celle du mark d'après-guerre laisserait aux usines leur puissance théorique (le rendement est une autre question) en ruinant les créanciers intérieurs et extérieurs du régime d'autant plus sûrement que ceux-ci ne possèdent point de gages réels sur les biens soviétiques.

En quittant l'Oural pour Moscou, le hasard me fit relire « Les Possédés ». Quels sont les personnages du livre? Un

Karmazinov, à qui Tourguenev servit de modèle, et qui explique en ces termes son installation en Allemagne : « La Sainte Russie est un pays... où les hautes classes se composent de mendiants vaniteux et où l'immense majorité de la population crève de faim dans les chaumières. Qu'on lui montre n'importe quelle issue, elle l'accueillera avec joie. » Un Pierre Verkhovensky raillant les émigrés : « Ici, c'est une religion nouvelle qui se substitue à l'ancienne : voilà pourquoi les recrues sont si nombreuses. » Un Chatov qui assure : « Je crois qu'un nouvel avènement messianique aura lieu en Russie. » Un Chigalev, le plus fou de tous, inventeur du système suivant : « Un dixième seulement de l'humanité possédera les droits de la personnalité et exercera une autorité sans limites sur les neuf autres dixièmes; ceux-ci... deviendront comme un troupeau; astreints à l'obéissance passive, ils seront ramenés à l'innocence première et pour ainsi dire au paradis primitif où du reste ils devront travailler. »

Ces propos, vieux de soixante ans, s'éclairent soudain et paraissent actuels, lorsqu'on pense aux conversations qui ont lieu chaque soir dans les casernes de briques des « Villes Socialistes ». Verkhovensky, Chatov, Chigalev, Kirilov, je les ai rencontrés, je les ai entendus à Magnitogorsk et à Kouznetzk. L'œuvre qu'ils exécutent appartient à une génération politique dont les efforts se concentrent sur l'intérieur du pays. Trotzky, aujourd'hui en exil, était (comme Lenine) le propagandiste de Paris, de Londres, de Genève; il était l'homme des frontières, le théoricien de la « révolution permanente », doctrine pour laquelle le communisme n'a de sens qu'étendu à tous les pays. Staline, tout au contraire, tient pour « l'édification socialiste dans un seul pays »; absorbé par sa besogne, débordé par les difficultés qu'il rencontre, il ne peut que craindre la guerre; il n'a, pour ainsi dire, jamais mis les pieds hors du territoire de l'Union; il se tourne vers les steppes les plus secrètes de son empire, afin d'y forger ses armes, à l'abri du monde.

L'histoire du plan asiatique des Soviets est celle d'un programme parfaitement logique, appliqué par les Possédés de notre époque : à peine aperçoivent-ils par instants que la parfaite logique n'appartient guère au domaine de l'homme.

PIERRE FRÉDÉRIX

LA MAISON THÜRINGER[1]

Le soir de ce jour, Adrien accourait chez Avramaki :

— Je peux te dire ce qui s'est passé dans le cabinet du préfet, après ton départ : tu seras, incessamment, renvoyé dans ta ville natale! Que vas-tu faire?

— Rien. C'est parfait. Du reste, je m'y attendais. C'est le premier et le plus doux des moyens que la bourgeoisie possède dans son arsenal répressif, contre la classe ouvrière organisée.

— Mais c'est le fruit de trente années d'existence dans cette ville qu'on t'enlève! A Foscani, tu seras aujourd'hui un étranger. Tu passais déjà pour tel au temps où ton oncle te caressait avec la tringle rouge et le marteau.

— C'est la vie du militant révolutionnaire. Il faut savoir souffrir pour ses convictions.

— Bon! — dit Adrien, se levant. — Je m'en vais.

— Reste encore un peu!

— Non! J'ai une idée. Elle me brûle! Au revoir, à demain.

— Ne fais pas de bêtises! — lui lança le cordonnier.

Adrien alla s'enfermer dans sa chambre, où il passa la moitié de la nuit à écrire un long article et une lettre.

Il vivait à cette époque un homme de grand caractère, journaliste de belle race, Constantin Mille. Il avait été de la phalange des coryphées socialistes, et, après la vilaine trahison de ceux-ci, il se jeta, secondé d'une poignée d'idéalistes, dans

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 octobre, 1er et 15 novembre.

un combat purement démocratique. Mille venait justement de créer un grand quotidien, *Dimineata*, où il prenait vigoureusement la défense de tous les opprimés. L'efficacité de ses campagnes contre le parti libéral, enrichi de transfuges socialistes, qui gouvernait alors, assurait à cet organe populaire une action sur les masses, toujours plus profonde.

C'est à la porte de Mille et de sa *Dimineata* qu'Adrien frappa avec tout l'élan de sa généreuse jeunesse. Dans l'article, il racontait, d'une manière alerte et juvénile, la lutte souterraine qui se livrait dans le port et qui allait éclater au grand jour. Prudemment, il mettait céréalistes et élévateurs hors de cause, s'attaquait violemment aux vatafs et démasquait l'attitude odieuse du gouvernement, qui se solidarisait avec ces derniers contre tout un peuple de six mille travailleurs et se préparait à chasser de Braïla le secrétaire du jeune syndicat, dont il donnait la photographie, accompagnée d'un émouvant récit biographique. Dans la lettre, il disait qui il était et priait le directeur de prendre la défense des ouvriers.

Les trois jours qui suivirent, il lui fut impossible de dormir et le quatrième, au matin, il faillit tomber mort de joie : son article, « *Dans le port de Braïla* », s'étalait en pleine première page, titre sur trois colonnes, la photo d'Avramaki au milieu du texte et, en bas, la signature *Azog*. Il n'eut pas la force de le lire. Il descendait avec Anne, le boulevard Carol pour aller au marché. Sans souffler mot, il plia le journal et le mit dans sa poche, mais son besoin de s'agiter fut tel, qu'il lança le panier en l'air, se mit à gambader, puis, revenant à Anna, il lui serra un bras au point de la faire crier.

— Qu'est-ce qui te prend? Es-tu fou?

— Non! Mais j'ai une envie folle de me jeter dans le Danube et je ne puis pas le faire tout de suite.

Ils s'arrêtèrent pour se regarder l'un l'autre :

— Seigneur Jésus! — s'exclama Anna. — Tu n'es pas comme de coutume! Tu n'as pas le même regard!

— Sûrement, non! Je vous ai dit que vous me donnez tant de bonheur, qu'un jour je serai capable de tout réussir. Eh bien, j'ai déjà réussi quelque chose. Et maintenant, si vous étiez une héroïne, vous me permettriez de vous mordre un pied!

— Adrien, tu me fais peur!

Elle fit un saut de côté, regarda autour d'elle et se signa, toute pâle.

— Allons, tranquillisez-vous, — dit Adrien, plus calme. — Je serai sage. Mais, croyez-moi, j'avais raison quand je vous disais que toute ma force me vient de vous. Ce que j'ai réussi aujourd'hui, je l'ai fait en pensant à vous et à un homme que j'aime. C'est seulement en pensant à quelqu'un, en aimant quelqu'un, que je peux faire des choses merveilleuses. Moi, tout seul, je ne vaux rien. Ce sont les autres qui me grandissent.

Anna ne comprenait goutte à tout ce qu'il racontait, mais elle était contente de le voir redevenir tel qu'elle le connaissait. Un moment, elle l'avait cru véritablement fou.

Adrien ne fit plus attention à elle, ni au magnifique marché de ce matin-là, qui lui sembla stupide. Il songeait à Avramaki, auquel la préfecture avait accordé trois jours pour liquider ses affaires et s'en aller. Aujourd'hui, à midi, c'était l'expiration de ce délai. Il brûlait de savoir ce qui se passait rue Grivitza. Devinerait-on que l'article était de lui? Certainement! Ainsi, leur secrétaire chassé de la ville, les syndicalistes sauront qu'un autre camarade qu'on ne peut pas chasser, veille sur eux avec l'appui d'un grand journal. Car Adrien était maintenant convaincu que *Dimineata* accorderait dorénavant dans ses colonnes l'hospitalité aux doléances des travailleurs du port en lutte avec les vatafs.

Cette conviction devint certitude, à son retour du marché. M. Max appela Anna à son bureau :

— Regarde, — dit-il, lui montrant l'article et une lettre émanant du *Cabinet du directeur* de *Dimineata*. — Il y a ici un très important article qui nous concerne, signé *Azog*. Et voici une lettre que le directeur de ce journal adresse à notre Adrien. Ne trouves-tu pas que *Azog* et Adrien Zograffi sont une seule et même personne?

— Comment? — fit Anna, rouge de plaisir. — Tu crois que c'est Adrien qui a écrit ça?

— Sans nul doute! Et tout est si bien dit, que j'ai envie d'aller l'embrasser. Ça se voyait bien que ce garçon n'était pas un simple domestique. C'est même un jeune homme plein

de talent! Mais quand s'est-il exercé au métier de journaliste? Le voilà, d'un coup, en correspondance avec Constantin Mille, le propriétaire de deux grands quotidiens et l'un des hommes les plus influents du pays. C'est merveilleux!

— Ah! — s'écria Anna. — C'est pour cela qu'il voulait, tout à l'heure, sur le boulevard, se jeter dans le Danube!

Max Thüringer écarquilla les yeux :

— Il voulait se jeter dans le Danube? Mais il n'a rien fait de mal, au contraire! Pourquoi vouloir se noyer?

Anna fut confuse :

— Non! Pas se noyer. C'était de bonheur.

— Eh bien! se jette-t-on à l'eau, quand on est heureux? Drôle de façon de manifester son bonheur! Va lui dire que M. Bernard et moi, nous lui serrons les mains et le remercions du service qu'il vient de nous rendre. Et qu'il ne pense plus à se jeter dans le Danube!

Anna courut à la cuisine. Adrien était dans sa chambre. Il changeait de vêtements, pour aller chez Avramaki. Elle lui remit la lettre et, soudain excitée, le saisit dans ses bras et le baisa sur la joue. Lettre et caresse firent perdre toutes ses forces à Adrien. Il s'étendit sur sa couchette et ferma les yeux. Le voyant si passif, elle l'embrassa encore, et mieux, puis se sauva, telle une biche, épouvantée de son audace.

Adrien comprit, à la manière dont Anna lui avait remis la lettre, que ses patrons avaient tout deviné, mais cela le laissa presque indifférent. Même la lecture de la lettre, qui l'intriguait plus que tout, il l'oublia un moment, pour ne penser qu'au terrible sentiment que les baisers inattendus d'Anna avaient fait naître en lui. Cette fois, le contact de son corps et surtout celui, tout nouveau, de sa bouche, ne lui transmirent plus le bonheur idéal de toujours, mais le brusque besoin de renverser Anna sur le lit et de faire d'elle ce qu'il avait fait de Julie.

« Et après? — se demandait-il. — Après, j'aurai deux Julie, mais plus de joie céleste! »

L'idée qu'Anna même n'était au fond qu'une Julie, le jeta dans le désespoir. Que deviendrait-il le jour où le spectacle de cette beauté harmonieuse ne lui donnerait plus comme la jolie Hongroise que des envies charnelles? Ce jour-là, non seulement

il ne serait plus capable d'écrire de beaux articles, ou encore de s'essayer au récit littéraire, comme il se le proposait, mais il n'aurait plus même le goût de balayer les bureaux. Il devrait s'en aller, reprendre son vagabondage sans but ni résultats. Voilà un danger! Que faire?

Adrien ouvrit la lettre. Un instant, il crut ne pas pouvoir la déchiffrer, tant l'écriture était minuscule et déformée. Des puces écrasées sur deux pages. Constantin Mille commençait ainsi la lettre :

Jeune Adrien Zograffi,

Comme vous voyez, nous publions, en première page de Dimineata *d'aujourd'hui, votre article,* Dans le port de Braïla, *sans presque toucher à sa forme.*

Si, comme je pense, c'est là votre tout premier début, il est brillant. Je vous en félicite! Écrivez-moi pour me dire si vous avez quelque projet en tête, une campagne à mener dans cette affaire des vatafs ou autre chose concernant la vie des travailleurs des ports, que vous semblez si bien connaître.

. . . . . .

Le directeur de *Dimineata* le priait de se mettre en rapport avec son représentant local, auquel des instructions appropriées venaient d'être transmises. Adrien pouvait utiliser le élégraphe pour toute question urgente. Enfin, Mille l'assurait d'une rétribution pour chaque article et lui demandait s'il ne serait pas susceptible de devenir, après un temps d'apprentissage, son correspondant attitré à Braïla.

« Correspondant, non, — pensa Adrien, allant prestement rue Grivitza —; on doit tremper, malgré soi, dans bien des saloperies démocratiques. Mais, une série d'articles, oui, je vois cela. Ça ne touche pas à mon indépendance. »

Le titre général de cette série d'articles se grava de lui-même sous ses yeux : *les Sangsues de nos ports*. Ça sonnait bien. Puis, quelques sous-titres : *Qui sont les vatafs; Esclavage moderne; le Mystère du boisseau à deux capacités* dont l'une appauvrit l'armateur et l'autre enrichit son « fidèle » chef de

dépôt; *le « Patriotisme » de nos gouvernants; l'Homme du port devant l'élévateur; Devoirs démocratiques.*

Adrien voyait avec précision la matière pour une douzaine d'articles. Il brûlait déjà d'écrire le premier, qui serait une sorte d'*Introduction*. Il fallait familiariser le lecteur avec quelques généralités ignorées du grand public, afin de s'épargner plus tard des explications oiseuses.

« Et, cette fois, je signerai de mon nom entier, se dit-il. *Azog*, ça sent le Juif, et je ne tiens pas à ce qu'un autre reçoive la râclée, si jamais ma campagne doit en attirer une. »

Au moment de s'engager rue de la Quarantaine, Adrien rencontra Jean Rizou, l'anarchiste, dont la mine l'effraya. Le pauvre diable était visiblement tuberculeux. Adrien n'osa même pas le questionner sur son état de santé. Rizou le félicita pour son article :

— Tu montres là un beau talent. Et tu entres de plain-pied dans le combat social, tu commences tout de suite à prouver que tu es une force. Tandis que moi, je ne fiche rien. Si fait! je me meurs de phtisie galopante. Mais je n'irai pas jusqu'au bout de cette infecte maladie. Je finirai en route. Et avant d'en finir, je montrerai, moi aussi, mes canines à ces messieurs qui se moquent de l'homme sans défense.

Ils firent un bout de chemin ensemble, Adrien profita d'un instant favorable pour lui glisser deux louis dans la poche du veston, puis le quitta, lui promettant d'aller un jour le voir chez lui.

Quand il entra dans la boutique du cordonnier, plusieurs camarades demandaient justement au secrétaire du syndicat qui était « cet Azog »?

— Voilà Azog! — s'écria Avramaki, écrasant la main d'Adrien. — Bravo, mon vieux! Tu en as bouché un coin à tout le monde, et à moi le premier! Le représentant de *Dimineata* était ici, il y a une minute, pour nous dire qu'à neuf heures on ne trouvait plus une feuille dans toute la ville, et qu'il avait redemandé télégraphiquement cinq cents exemplaires. C'est un succès sans précédent pour ce journal. Encore quelques articles du même type, et il deviendra le pain quotidien du débardeur roumain. Mais ne te fais pas d'illusions, quant aux résultats. C'est toujours à un organe bourgeois

que tu amènes des lecteurs, ce qui crée une confusion dans les esprits. Et si un jour la fantaisie te prend de vouloir faire le don Quichotte dans les mêmes colonnes de *Dimineata*, tu verras de quelle façon le « camarade » Mille te bottera le derrière.

— Ce serait une botte bourgeoise. Le coup ne porte pas sur le cœur. Mais dis-moi plutôt où tu en es avec ton départ forcé?

— Ah, tu ne sais pas? Eh bien, ne pouvant pas régler toutes mes affaires dans les trois jours qu'on m'avait donnés, j'ai fait hier une demande de prolongation, et ce matin, à la première heure, on est venu m'apporter un nouveau délai de trois jours.

— Puis, on renverra ça aux calendes grecques, — dit Adrien.

— Je ne te garantis pas cela, mais, ce qu'il y a de certain et qui me réjouit beaucoup, c'est que maintenant je ne partirai pas sans avoir tiré quelques derniers canards dans mes marécages. Ce sera donc pour la fin de cette semaine, dimanche à la pointe du jour. Si tu tiens encore à m'accompagner, viens coucher ici samedi soir. A deux heures du matin nous serons dans notre canot. De retour, bien avant midi, je te présenterai au peuple syndicaliste : « Voici votre Azog! » Et je lui ferai mes adieux.

Adrien accepta et partit. Le besoin d'écrire ses articles, le plus vite possible, le força de négliger, deux jours de suite, son travail domestique. Loin de le gronder, Anna vint dix fois par jour, dans sa chambre, lui faire de douces cajoleries. Elle se parait de toutes les fanfreluches qu'elle savait être dans le goût d'Adrien. Elle adopta les corsages les plus vaporeux et surtout ne manqua pas de s'attarder près de lui le matin, au sortir du lit. C'est qu'elle-même avait la tête tournée, depuis qu'Adrien s'était révélé journaliste de talent.

Il écrivit deux jours et deux nuits, ne prenant que peu de nourriture et ne se reposant qu'une heure sur dix. Il avalait, en revanche, de grosses tasses de café noir et fumait comme un Turc. Il resta presque passif aux caresses d'Anna, décidé à la garder « sublime ». Et elle, tendrement honnête, ne dépassa pas les limites les plus avancées de l'étourderie féminine,

malgré ses secrets désirs. Mais sa vertu ne tenait plus, maintenant, qu'à un cheveu, qu'Adrien pouvait à tout moment rompre.

***

Adrien termina ses articles le samedi dans la soirée, les porta à la poste et alla chez Avramaki, où il ressentit une fatigue telle qu'il dîna et s'endormit aussitôt avant le coucher du soleil.

C'était dans les derniers jours de septembre, en pleine cueillette du maïs. Les premières centaines de chars, transportant ces grains de l'intérieur du pays, arrivaient au marché de Braïla et étaient enlevées comme des petits pains, par les exportateurs, malgré l'impossibilité de les entreposer. On les déchargeait sur le pavé du port, tout le long des quais, et l'on couvrait les tas avec de grosses bâches.

Le cordonnier-chasseur et son compagnon le domestique-journaliste défilèrent, à la pointe du jour, devant ces innombrables tas de maïs, sur lesquels on voyait, çà et là, dormir un veilleur de nuit, puis, au moment de monter dans le canot, leur vue fut frappée par une masse informe de ferrailles géantes qui se profilait sur l'horizon gris-noir, tout en amont du fleuve. La demi-obscurité et la forêt de mâts et cheminées des navires rendaient l'œil impuissant à définir la nature de ces appareils monumentaux, mais les deux amis en eurent le soupçon :

— Crois-tu, — dit Avramaki, — que ce soient, enfin, les élévateurs flottants? En ce cas, on les a fait venir, en douce, tard dans la nuit, car personne ne m'en a parlé hier soir, nul n'a eu vent de leur arrivée possible, sans quoi, à l'heure qu'il est, ces quais seraient bondés de monde. Allons toujours sur le Danube. De là on pourra regarder de face. Et nous verrons alors si notre chasse tient encore debout ou bien s'il faut rebrousser chemin et courir... aux armes!

Le port était désert. De loin en loin, une sentinelle, baïonnette au canon, faisait les cent pas, somnolant tout en marchant. Sur quelque chaland, une pompe à bras vidait l'eau des cales au rythme de son harmonieux cliquetis. Partout, les feux

rouges et blancs des cargos. Leur traînée lumineuse vrillait la surface lisse du fleuve, se perdant à l'infini.

Adrien et Avramaki foncèrent avec leur canot en amont, puis prirent du large, afin de se donner un certain recul. Quand ils furent à quelque deux cents mètres du but, l'aube limpide leur permit de se convaincre de la pénible réalité. C'était, bel et bien, les trois élévateurs qu'on attendait. On pouvait même distinguer leur structure différente des machines sur rail qui fonctionnaient dans les docks. Ils étaient plus grands, avec de doubles tours en forme de parallélépipèdes et de larges passerelles. D'aspect hideux. Vraies machines de malheur.

— N'avançons plus, — dit le cordonnier à Adrien, qui tenait les rames. — Allons nous préparer à la guerre.

Mais Adrien ramait toujours. Il avait aperçu une barque sans rameur, ni rames, qui glissait au fil de l'eau, venant du côté des élévateurs. Il voulait lui barrer le chemin et voir si elle était vraiment inoccupée.

— Attrape-la au passage, — chuchota Adrien à son compagnon, — je l'aborderai de flanc. Tu vois? On dirait qu'il n'y a personne dedans. Qu'est-ce que ça peut être?

Un instant après, les deux barques se heurtaient légèrement, se joignaient l'une à l'autre et suivaient le courant. Du fond du canot qu'on croyait vide, un homme allongé leva la tête et dit, d'une voix cassée :

— Malheur à vous! A moins que vous ne soyez de la police.

— Jean Rizou! — s'écria Adrien. — Que fais-tu là?

— O-o-oh! — gémit douloureusement l'anarchiste. — C'est toi, Adrien? Quel sinistre hasard t'amène ici? Filez, mes pauvres, mais, abandonnez-moi, éloignez-vous de ma barque! Une cordelette y est fixée, qui se dévide de sa pelote et va dans un instant provoquer une explosion sur l'un des trois élévateurs! Moi, j'irai dans le Danube, mais vous, vous serez pris, vous payerez à ma place!

— Non, Jean! — hurla Adrien. — Tu ne feras pas ça! Ce n'est pas nous, seulement, qui payerons, mais tout le mouvement ouvrier! Où est la cordelette? Coupe-la vite!

Au moment même, une forte détonation ébranla l'air.

— Vive l'anarchie! — cria Jean Rizou, et aussitôt il disparut dans l'eau.

— Qui est cet homme? — demanda Avramaki, prenant sa tête à deux mains.

Les lumières tremblotantes des vaisseaux naissaient et mouraient dans l'onde, pendant que l'écharpe du fleuve et le sommet des saules blanchissaient de minute en minute. Dans le silence universel, la trompette du piquet des gardes-frontières sonna l'alarme. Peu après, un moteur se mit à vrombir et une chaloupe se dirigea, à pleine vitesse, vers nos héros, seuls visibles sur le Danube désert. Ils furent rattrapés et leur barque accrochée à la chaloupe qu'occupaient un sergent et deux soldats. Il faisait jour. Adrien et Avramaki semblaient pétrifiés. Le sergent sauta dans leur canot, qu'il fouilla du regard.

— Qui êtes-vous? — demanda-t-il.

— Des chasseurs, comme vous pouvez voir, — répondit Avramaki, montrant son fusil à deux canons et tout l'attirail.

— Et cette barque vide, qu'est-ce?

— Là, vous trouverez ce que vous cherchez, dit Adrien, mais l'homme qui était dedans s'est noyé. Il s'est jeté à l'eau, au moment de l'explosion, qu'il nous a déclaré avoir provoquée. C'était un anarchiste, que je connaissais.

Le sergent parut satisfait :

— Bon. Vous raconterez tout cela à la « Capitainerie » du port.

Une demi-heure plus tard, deux escadrons du onzième régiment de cavalerie occupaient tous les environs qui conduisaient aux élévateurs. Celui que Rizou venait de dynamiter n'avait que peu souffert, le pont seul était légèrement endommagé. Une population innocente qui, alarmée par la nouvelle de l'attentat, avait envahi le port, en souffrit davantage. Des policiers stupides et affolés la cravachèrent impitoyablement. Or, comme c'était dimanche, les gens se promenaient paisiblement. Des familles au complet, avec grand-mères, beaux-parents et mioches, allaient de bon matin voir « les élévateurs qu'un anarchiste *avait noyés* ». Naturellement, on affirmait cela avec beaucoup de sympathie pour l'homme et pour son geste, d'autant que Jean Rizou avait payé cet acte de vengeance de sa vie. Beaucoup furent déçus

lorsqu'ils apprirent que la « bombe » n'avait fait qu'un trou... « dans l'eau! »

— Ça ne valait pas la peine de sortir l'armée, pour si peu de chose! — s'esclaffait-on.

Cela valait, pourtant, la peine. Certes il y avait le flâneur qu'une simple curiosité menait au port, mais il y avait aussi le débardeur que l'arrivée des machines avait exaspéré. Et cet homme ne plaisantait pas. Si un millier de ses pareils ne portait plus de couteau, presque tous les autres le portaient encore. Et plus un seul, maintenant, qui ne se sentît solidaire du sort de tous.

Les esprits s'envenimaient également à cause de l'arrestation d'Avramaki et d'Adrien, dont on ne savait rien de précis. On les disait « horriblement battus », « enchaînés » et « sur le point d'être transportés à Bucarest ». Ils passaient pour les « complices » de l'anarchiste. On avait trouvé sur eux des « armes ». Pour comble de bêtise, la police avait assiégé le local du syndicat, où des fouilles barbares ne laissèrent plus rien subsister des registres et de la caisse, une partie étant détruite sur place, l'autre emportée sans aucune espèce de formalité.

Ainsi, la grève générale du port se déclara d'elle-même, et de la façon la plus inattendue. Restés sans guides, les milliers de travailleurs allèrent jeter leurs corps sur toute l'étendue du port : ils s'allongèrent au soleil et ne bougèrent plus. La nuit venue, la masse de corps humains ne broncha pas. Bien plus, les femmes rejoignirent leurs maris, venant leur apporter de la nourriture, un vêtement chaud pour la nuit, du tabac. Elles ne les quittaient que le temps d'aller soigner les enfants à la maison. Et si les hommes firent preuve d'un calme parfait, tout au moins au début, leurs épouses s'avérèrent aussitôt d'une agressivité peu ordinaire. Elles allaient et venaient en groupes compacts, et malheur au policier qui se trouvait sur leur chemin : il était rudement « sonné ».

Cet envahissement du port par une multitude paisible ne plut guère aux autorités. Les deux premiers jours le préfet se montra tolérant, ne pensant pas que cette plaisanterie allait durer, puis, sous l'assaut des armateurs qui rugissaient comme

des fauves, et voyant que les débardeurs commençaient à s'y installer tout de bon, avec couvertures, oreillers et marmites, il vint en personne assister à la formation des équipes traîtresses, que les vatafs tentaient d'organiser. On fit appel à tous ceux qui voulaient travailler, et on fut étonné du nombre des hommes qui vinrent s'inscrire, mais dès que les « postes » amorcèrent le travail, brusquement, des coups de sifflet retentirent de toutes parts, et l'on vit alors des ouvriers précipiter dans le Danube d'autres ouvriers, les vatafs en tête et les sacs de blés par-dessus ces baigneurs forcés.

Aucune arrestation ne put être faite, les auteurs du coup ayant instantanément disparu dans la foule.

On en était là le mercredi avant midi, quand un événement imprévu vint renforcer le courage des grévistes, et affaiblir celui des autorités. Les murs de la ville furent couverts d'affiches, portant le texte suivant, en gros caractères :

Travailleurs des villes danubiennes!
Lisez, dans le journal Dimineata,
à partir de demain jeudi 2 octobre :

LES SANGSUES DE NOS PORTS

par ADRIEN ZOGRAFFI,

ancien débardeur dans le port de Braïla,
qui décrit la dure existence des esclaves du sac
et dévoile la cruauté de leurs exploiteurs.

Suivait l'énumération de quelques sous-titres de la série d'articles. Et dans *Dimineata* du même jour, un éditorial fulminant, signé par Constantin Mille, sommait le gouvernement de mettre immédiatement en liberté les deux détenus, dont l'un était le secrétaire de l'organisation syndicale et l'autre, « le correspondant même du journal ». La tentative des « stupides autorités locales » de mêler ces hommes à l'affaire d'un attentat dont on connaissait l'auteur, était une « provocation policière de la plus basse espèce ». Elle pouvait aboutir à des « conflits sanglants » qu'il fallait éviter à tout prix. Les travailleurs ne demandent que la suppression des vatafs, « leurs sangsues ». Si la politique ne s'évertuait à soutenir

« ces manants du suffrage censitaire », ouvriers et armateurs se mettraient d'accord sans aucune difficulté. Que les autorités veuillent donc observer la loi. Chaque heure de grève, dans les conditions actuelles, ruine l'économie nationale.

Journal et affiches inondèrent la place du port. La fourmilière humaine les dévorait. Les premiers effets de cette vigoureuse campagne, qui s'annonçait riche de révélations désagréables, ne se firent pas attendre. On leva le siège du syndicat, dans la soirée même, et on libéra Adrien, tandis qu'Avramaki était, pendant la nuit, expédié dans son pays d'origine. Le lendemain, *Dimineata* fut arraché des mains des vendeurs. Et un grand meeting s'organisa tout seul, au siège du syndicat.

Adrien y parut, le visage tuméfié, et raconta, au milieu des hurlements de l'assistance, comment Avramaki et lui avaient été battus avec un nerf de bœuf, dans les caves de la police, durant les trois jours de leur détention. Le cordonnier ne pouvait plus se tenir debout, ses jambes n'étaient qu'une plaie hideuse. Il avait dû être transporté. Durant ces trois jours, on ne leur avait donné, pour toute nourriture, et à deux reprises seulement, qu'un morceau de pain sec et une cruche d'eau. Jour et nuit leurs bourreaux venaient, toutes les deux ou trois heures, les maltraiter et leur demander, en les menaçant de mort, d'avouer qu'ils étaient les complices de l'anarchiste noyé.

— Nous n'espérions plus sortir vivants des mains de ces brutes à figure humaine! — conclut Adrien.

De nombreuses voix crièrent qu'il fallait « aller mettre le feu à la préfecture de police ». Adrien les exhorta au calme :

— Vous avez vu, — dit-il, — à quoi servent les violences. Ce pauvre anarchiste a donné sa vie pour ne récolter qu'une satisfaction mesquine, une détonation, mais il nous a livrés, nous, à la cruauté de la police.

Il exprima le souhait que l'organisation des ouvriers fût perfectionnée et annonça pour le dimanche suivant, l'arrivée des deux chefs syndicalistes Gorghi et Cristin.

Plusieurs ouvriers prirent la parole pour en appeler à la solidarité. Quoique débutants, ils firent preuve de dons oratoires remarquables, exposant clairement leurs droits et devoirs.

Adrien en fut surpris. La tribune ne les intimidait pas. Cependant, comparés à lui, ils étaient des ignorants.

Sur une proposition du père Stéphane, l'assemblée demanda à Adrien d'accepter le secrétariat de l'organisation. Il rechigna.

— D'abord, je m'en tirerais mal, puis il me déplairait d'être votre salarié. Toutefois, je passerai tous les soirs une ou deux heures à m'occuper des affaires du syndicat, ainsi que le faisait Avramaki.

La première semaine de grève prit fin dans le désespoir général. La maison Thüringer, à elle seule, avait six cargos qui stationnaient dans le port, attendant qu'on les remplît de blés. Quant à Carnavalli, accablé déjà de ne pouvoir charger ses navires, il venait d'être frappé par un autre malheur tout aussi imprévu : un télégramme lui faisait savoir que la cargaison de froment de deux bateaux arrivés à destination s'était moisie en route et n'avait pas été acceptée; le client la refusait.

Du côté des travailleurs, le besoin de secourir la plupart des familles restées sans ressources obligea le comité de grève d'entamer les fonds déposés à la caisse d'épargne. Mais chacun savait qu'on ne pouvait pas aller bien loin, avec ces fonds.

Telle était la situation quand, le lundi suivant, les autorités, pour donner satisfaction aux exportateurs, firent mettre en marche les trois élévateurs, chaque machine travaillant sous la garde d'une compagnie de soldats. Maigre satisfaction et pitoyable résultat, pour les risques que cette audacieuse initiative comportait. Un élévateur chargeait quatre-vingts tonnes à l'heure. C'était la trentième partie de la capacité de rendement manuel du port. Au moment où la situation montrait clairement que la totalité même de ce rendement eût été dix fois insuffisante, le travail des trois élévateurs ronronnants au milieu d'une soixantaine de navires aux abois faisait péniblement songer à un homme qui voudrait remplir d'eau un tonneau avec une cuiller. Les débardeurs s'esclaffèrent avec juste raison devant cette tentative faite pour les réduire à la merci de leurs adversaires. Or, précisément, les autorités avaient escompté un affaissement moral, puis la discorde et la défaite des syndicalistes.

— Vous verrez quelle débandade dans leurs rangs, après un seul jour de travail mécanique! — affirmait le préfet, chez les Thüringer, la veille de cette ridicule démonstration.

Il plastronnait, parce que le dimanche précédent il avait réussi à empêcher le meeting projeté en ville, en interdisant aux ouvriers la location de toute grande salle et en refoulant, à leur arrivée en gare de Braïla, les deux propagandistes Gorghi et Cristin. Adrien put, néanmoins, prendre contact avec ces deux hommes, qui lui firent savoir qu'une aide morale et matérielle aux grévistes était incessamment attendue de la part de l'Internationale du Travail d'Amsterdam.

Afin d'éviter une éventuelle désillusion, Adrien garda pour lui cette magnifique nouvelle. Mais, le jeudi soir, quatrième jour de travail des élévateurs, une dépêche de Bucarest lui apportait la confirmation de l'aide attendue, ainsi que le texte du salut de l'Internationale aux grévistes de Braïla. Il voulut faire imprimer des affiches. Tous les imprimeurs de la ville lui répondirent que la police leur défendait l'exécution d'un travail de cette sorte pour les syndicalistes. Il partit sur-le-champ pour Ploesti, d'où il rentra le lendemain matin portant sur l'épaule un gros rouleau d'affiches. A midi, celles-ci étaient placardées. On pouvait y lire, à la fin d'une ardente exaltation de la solidarité ouvrière, le texte de cette dépêche d'Amsterdam :

AU NOM DES OUVRIERS DÉBARDEURS DU MONDE ENTIER, l'« *Internationale du Travail* » *envoie son salut fraternel aux camarades débardeurs de Braïla, en lutte avec le monstre capitaliste, et les assure de tout son concours moral et matériel. Elle a pris ses dispositions pour que tout navire chargé pendant la grève soit boycotté, à son arrivée à destination. Vivent les débardeurs de Braïla! Vive le socialisme!*

Et pour enlever aux adversaires moyen de prétendre que ce télégramme était une fiction, Adrien au bas de l'affiche avait fait imprimer cette déclaration : « l'*Internationale du Travail* accompagne sa dépêche d'un premier subside de trente mille francs, qui est entre les mains de notre Comité Central de Bucarest. »

Dans l'après-midi de la même journée, une manifestation

comme on n'en avait pas encore vue à Braïla, parcourut silencieusement les rues principales de la ville. La police tenta de lui barrer le passage du quartier central, mais elle fut refoulée par un flot humain de dix mille hommes environ, en tête duquel on pouvait voir un grand vieillard portant dans ses bras une lithographie, encadrée de drap rouge, représentant le populaire prince Couza, dont le légendaire esprit de justice avait immortalisé le nom et l'image.

Le soir, bon nombre de débardeurs se soûlèrent de joie. Ils avaient maintenant la conviction que leur victoire était certaine, car une puissance invincible les protégeait de loin. Dans un cabaret, où le père Stéphane fut traîné de force, quelques manœuvres demandèrent à l'ancien limonadier de leur expliquer ce qu'était cette « Internationale » qui avait tant d'argent qu'elle pouvait en envoyer à tous les grévistes du monde. Les réponses, peu claires, du vieux, ne les satisfirent point, et l'un d'eux conclut :

— Ça doit être comme un État, cette « Internationale ». Elle frappe sa propre monnaie! Pour sûr!

— Et « boycotter »? — lui demanda un débardeur. — Qu'est-ce que c'est que ça : « boycotter » ?

— C'est empêcher un navire d'entrer dans le port, — dit le père Stéphane, à tout hasard.

— Non! Moi je crois que c'est le confisquer tout à fait et le vendre au profit des grévistes!

A ces suppositions fantaisistes sur la nature de la puissante et mystérieuse « Internationale », vint s'en ajouter une autre, concernant les lois atmosphériques. Le dernier jour de cette seconde semaine de grève, un orage s'abattit sur le port. Il fut vraiment désastreux pour les armateurs et providentiel pour les grévistes. Il se forma en moins de temps qu'il n'en fallut aux hommes pour s'apercevoir que le soleil avait disparu du firmament. Averse et vent violent surprirent les élévateurs en plein travail, et furent tels que les matelots n'arrivèrent que péniblement à fermer les trous béants des cales. Les planches et les bâches leur étaient arrachées des mains, pendant que les trombes d'eau inondaient les grains déposés dans les cales des navires. Les trois élévateurs furent endom-

magés. La plupart des entrepôts de blés virent leurs tuiles et même des toits entiers voler comme des brindilles. Quant aux marchandises versées à même le sol, maïs, haricots, pois, orge, avoine, seigle, millet, froment, elles baignèrent bientôt dans une vaste mare.

Ce jour-là, les syndicalistes allèrent en masse porter de gros cierges au Seigneur et le remercier pour son aide, encore plus efficace que celle de l'« Internationale ». Car, c'était là un désastre qui faisait déborder la coupe de malheurs dont étaient abreuvés, depuis quinze jours, tous les exportateurs de Braïla. Ses conséquences n'allaient pas tarder à se faire sentir parmi eux.

Le lundi suivant, troisième lundi de grève, le port avait l'aspect d'une ville dévastée et abandonnée. Une centaine de pauvres clochards, recrutés en toute hâte, déambulaient impuissants à travers une épaisse pâte de céréales qui couvrait une étendue de quelques hectares, alors qu'il eût fallu mobiliser immédiatement des milliers de bras capables de travailler au milieu de cette masse de grains abîmés dont la récupération devenait maintenant une très grosse question. C'est ce qu'on dut faire, ce matin-là.

A l'insu et par-dessus la tête des autorités, qui s'étaient arrogé le droit de mener les pourparlers, les frères Thüringer, Carnavalli et bon nombre d'autres armateurs rompirent la consigne et demandèrent à l'organisation syndicale de prendre en mains la formation et la direction des équipes de travail. C'était écarter purement et simplement une partie des vatafs.

Le comité de grève demanda s'il fallait accepter cette demi-victoire ou la repousser. Adrien plaida pour le compromis. Cette rude défaite des autorités obligerait celles-ci de tirer leur épingle du jeu. Alors la lutte serait plus facile. Avec un syndicat reconnu par les armateurs et une bonne moitié des vatafs évincée, on aurait raison de l'autre moitié à la première occasion. Du reste, il était fort possible qu'ils fussent écartés sans combat, car les maisons d'exportation ne manqueraient pas de s'apercevoir rapidement des avantages qu'elles auraient à travailler avec les délégués des syndicalistes.

On signa les contrats, dans l'après-midi même. Et le len-

demain, le port reprenait sa fébrile activité, au chant de l'*Internationale.*

Mais cela allait bien mal.

Un terrible coup venait d'être porté au commerce de céréales. L'immobilisation totale, pendant quinze jours, du premier port d'exportation du pays, au moment même où des dizaines de milliers de wagons de grains se dirigeaient vers lui, par voie d'eau et par chemin de fer, avait causé des pertes irréparables. La marchandise vendue et livrée par le producteur, ne pouvant trouver son écoulement naturel, dut être jetée là où les événements l'avaient immobilisée. Petits ports danubiens et gares minuscules se voyaient encombrés de gros stocks de céréales, chargées dans des sacs ou versées sur des bâches. On les couvrait sommairement avec quelques nattes et on les abandonnait, exposées aux vols et aux intempéries.

Ainsi, il y eut toute une récolte endommagée par les pluies. Or, dans les longs transports maritimes, les grains ne supportent pas plus de 18 à 20 p. 100 d'humidité. Cette proportion dépassée, ils fermentent, moisissent, ou, pour employer le terme consacré, s'*échauffent*, augmentant parfois de volume au point que le navire risque de voir ses tôles se disloquer en pleine mer.

Pour remédier, en partie, à ce grand mal, il fallait procéder au desséchement de toute cette quantité de céréales, opération qui doit se faire à la pelle et au soleil, et dure des semaines. Au milieu d'octobre, cela devient impossible. On l'avait tenté, forcément, sous un ciel de plomb, mais les bruines fréquentes rendirent les résultats peu appréciables. De là, réduction des affaires, défection des engagements, procès, faillites.

En novembre, alors que d'habitude, le travail d'exportation battait son plein, le port somnolait dans la tristesse. Et le 6 décembre, jour où les compagnies d'assurance cessent de garantir la navigation fluviale, les derniers navires chargés prirent le chemin de la mer Noire, fuyant le risque du gel. Le port prit alors la physionomie hivernale, avant d'avoir pu vomir les milliers de tonnes de céréales que l'humidité anéantissait dans les entrepôts et sur les quais.

***

Le fier gentilhomme italien Luigi Carnavalli, après avoir gaiement distribué le « mois » de pourboire annuel à son nombreux personnel, se tua le 31 décembre de cette année-là. Une jolie servante au museau emmitouflé vint, les yeux remplis de larmes, annoncer aux Thüringer l'affreuse nouvelle, cinq minutes après le suicide de son généreux maître, dont la somptueuse habitation n'était qu'à deux cents pas de celle des exportateurs allemands.

Les frères Thüringer n'en furent que légèrement émus. Renversés dans de vastes fauteuils, de gros cigares à la bouche, la nouvelle n'augmenta que très peu la pâleur de leurs fronts glacés depuis des semaines par la perspective d'un sort pareil à celui de l'armateur qui venait de résoudre toutes ses difficultés, en se logeant une balle dans la tempe.

— Personne n'aurait soupçonné cela! — gémit la servante. Ce matin il nous remettait à chacun le pourboire habituel de nouvel an, un mois de salaire, il nous disait des blagues, et voilà ce qu'il « couvait » dans sa tête pour cet après-midi!

— Ah! — fit M. Max. — Il vous a donné à tous le pourboire de fin d'année? C'est déjà bien!

La domestique partit, outrée :

— As-tu vu comment ils ont reçu ça? — dit-elle à Adrien, qui l'accompagna sur les lieux du drame. — Cependant, M. Luigi était leur meilleur ami. Dieu, qu'ils ont le cœur froid, ces riches!

— Ils ne l'ont pas tellement froid, — répondit Adrien, — mais c'est que les Thüringer sont dans le même pétrin.

— Tu crois? Alors, tes syndicalistes méritent le gibet, car c'est d'eux que nous viennent tous les malheurs!

Adrien n'était pas d'humeur à discuter avec la jeune femme l'affaire des syndicalistes. Il pensait tristement à l'homme de cœur qui venait de se brûler la cervelle et qu'il avait estimé. Tout en marchant dans une neige qui montait jusqu'aux genoux, il songeait au visage fin, intelligent, du malheureux armateur. Maintenant il allait le voir figé dans la mort.

Le parquet n'était pas encore là. Des domestiques du voisinage stationnaient devant la maison, n'osant entrer. Un valet

qui faisait le planton sur le seuil du vestibule, voyant Adrien, se mit à sangloter et le conduisit dans la chambre du suicidé. Carnavalli s'était tué dans son lit. Sa tête, couchée sur la droite et penchée hors du lit, ne laissait pas voir la blessure. Le bras qui avait fait partir la balle pendait au-dessus du tapis, où le revolver gisait dans une mare de sang. La figure du mort était toute blanche et paisible. Nulle trace de convulsions. Sur la table de nuit, trois lettres.

Adrien n'y jeta qu'un coup d'œil et se retourna vivement. Il examina la chambre à coucher, traversa quelques autres pièces et s'enfuit, emportant dans son esprit l'image d'un intérieur bourré de meubles luxueux, de glaces de Venise, de tableaux et de tapis qu'il ne pouvait évaluer.

« S'est-il tué, parce qu'il ne pouvait vivre qu'entouré de tout ce faste? » se demandait Adrien. Car le valet lui avait dit que son maître aurait dû bientôt se séparer de cette princière demeure et de tout ce qu'elle contenait.

« Eh bien, ne peut-on concevoir une belle existence qu'en liant ses jours à de beaux meubles et de nombreux murs? Un magnifique animal humain, tel que Carnavalli, riche de santé et d'esprit, conditionnait-il donc son être à la possession de valeurs si mesquines? » Adrien était incapable d'imaginer une pareille disposition d'esprit.

Toutefois, il n'eut pas de mépris pour le suicidé.

« Sûrement, je ne sais que peu de chose des mystères de la vie, se dit-il. Il doit y avoir des hommes, pour lesquels la fierté vaut plus que toutes les valeurs de l'existence. C'est bien triste. »

Il se souvint des propos de la servante de Carnavalli accusant les syndicalistes d'être les responsables de la ruine de quelques armateurs. Il y avait du vrai là dedans, et il se sentit visé, le premier. Un sentiment d'angoisse lui serra le cœur à l'idée que le sort de l'Italien pourrait être réservé aussi aux Thüringer. Machinalement, Adrien prit la direction du port, luttant péniblement contre une neige qui tombait sans arrêt depuis deux jours. Il n'avait rien à faire à la maison, où le visage soucieux d'Anna le poursuivait avec une expression de tristesse presque intolérable. Du reste, toute la maison semblait plongée dans une sorte de deuil, et Anna ne lui disait plus tout ce qui se passait.

Il savait, néanmoins, que les Thüringer avaient dû solder tous les stocks avariés à des prix désastreux, et que maintenant de faibles espoirs étaient mis dans les dernières cargaisons parties au début du mois.

Cette incertitude économique de la vie bourgeoise la plus enviée posa à Adrien de gros problèmes de conscience. La fragilité des assises de toute existence humaine lui apparut comme une vérité élémentaire. Pourquoi donc les hommes se partageaient-ils en riches et en pauvres et se livraient-ils une guerre mortelle, au lieu de s'armer, tous, contre l'ennemi commun : le dénuement, la misère? Ce n'est pas par des luttes des classes qu'on parviendrait à combattre efficacement ce fléau social, mais par une solidarité universelle. Car, une classe victorieuse créera toujours des injustices et jettera dans la détresse d'autres couches sociales, et ce n'est pas là le suprême but moral de l'humanité.

Au fait, Adrien ne voyait pas trop où était cette fameuse solidarité de classe que le socialisme attribuait aux riches et donnait en exemple aux déshérités. Elle n'était qu'apparente, éphémère, platonique. En réalité, bourgeois et prolétaires souffraient des mêmes vices, étaient rongés par le même égoïsme. Il venait d'assister aux manœuvres sournoises de firmes « amies » qui avaient tout fait pour couler Carnavalli et dont le mot d'ordre était maintenant de faire le vide autour des Thüringer, qui chancelaient. La haine des maisons rivales, suscitée par l'introduction des élévateurs et l'acceptation de délégués syndicaux à la place des vatafs, avait valu aux armateurs allemands et à Carnavalli des déboires qui avaient décidé de leur ruine. Pourtant, ces ennemis d'aujourd'hui étaient les amis d'hier, frères de même classe. Où était la solidarité?

Dans le courant du mois suivant, les Thüringer fermèrent leurs bureaux, congédiant tous les employés. Julie, flairant la misère, partit d'elle-même, disant qu'elle voulait aller se marier dans son pays. Anna en fut bien aise et, de son côté, ferma la porte à tout le monde. Les stores des fenêtres de la rue restèrent baissés. On verrouilla l'entrée principale et l'on en décrocha la sonnette. La maison prit l'aspect austère d'un pensionnat de jeunes filles. Dans les calmes journées d'un bel hiver riche de soleil et de poudre de diamant, seuls les affec-

tueux fournisseurs de victuailles continuaient à venir crier leur marchandise devant la porte de service, étonnés de ne plus être accueillis comme d'habitude. On leur faisait signe, par la fenêtre de la cuisine, qu'on ne voulait rien acheter. Ils protestaient de leur désintéressement, insistaient sur la qualité de la volaille ou du légume apportés, qu'ils paraient des diminutifs les plus cocasses, et souvent ne s'en allaient qu'en abandonnant la marchandise dans l'embrasure de la galerie vitrée.

Ainsi la misère fut rendue supportable jusque vers le milieu de février, époque à laquelle M. Max déclara un jour à sa femme qu'il ne possédait plus un sou. Rien, pas même de quoi faire le marché de la journée.

— Et tu ne peux pas emprunter à quelqu'un? — lui demanda-t-elle.

— Non! — lui répondit-il. — Seuls les pauvres empruntent pour manger. Les riches, lorsqu'ils sont ruinés, il ne leur reste qu'à mourir.

Anna vint pleurer sur l'épaule d'Adrien et lui répéter cette « incroyable réponse » de son mari.

— Me voilà revenue aux jours de mon enfance, quand nous vendions des objets de ménage pour acheter du pain!

Adrien, qui ne recevait plus de salaire, lui remit une centaine de francs pris sur ses économies. Anna les accepta sans façons. Puis, ce fut le tour de Hassan, le cireur, de lui remettre tout son magot, un millier de francs. Mais, ces sommes-là étaient des bagatelles pour une maison dont les patrons changeaient de chemise de soie tous les matins, nourrissaient les chiens avec des biftecks et fumaient des havanes pour vingt francs par jour. Bientôt, ils eurent à choisir entre fumer ou manger, entre la chemise changée tous les matins ou le chauffage des appartements.

Max et Bernard Thüringer n'hésitèrent pas un instant : ils optèrent pour le havane et les sept chemises de la semaine. Tous les deux ou trois jours, la mère Charlotte, traînant péniblement ses jambes enflées, allait en ville bazarder quelque bibelot, argenterie ou bijoux, ayant toujours soin, à ces occasions, de faire sa petite réserve de *schnaps*. Les frères Thüringer faisaient aussitôt la leur, de cigares. Pour

les chemises, c'était plus simple : la mère d'Adrien avait pris maintenant l'habitude de laver sans être payée.

Mais, un jour, des messieurs du tribunal vinrent apposer les scellés sur tous les meubles, et jusque sur les menus objets. Il ne fut plus possible de rien vendre. On manqua même de services. Et comme il n'y avait pas grand'chose non plus à mettre sur la table, on accepta l'assiette ébréchée et quelque méchante cuiller, en même temps que la soupe aux pommes de terre, que chacun mangeait debout. Après quoi, les deux armateurs allumaient leurs beaux cigares et, le paletot sur les épaules, commençaient à arpenter les pièces pendant des heures, pour se réchauffer. Car le peu de combustible qui restait, était réservé à la cuisine. Dans les chambres, on ne chauffait plus que matin et soir, à l'heure de la toilette.

Cette façon d'accepter le mal, sans un murmure, Adrien la trouva héroïque. Il n'aurait jamais soupçonné un tel stoïcisme chez des hommes habitués à la vie facile. Anna se montra plus hargneuse. Elle reprochait tous les jours à ses sœurs Hedwig et Mitzi de « rester là à se faire nourrir comme des parasites ». Hedwig, meurtrie, alla se placer. Quant à Mitzi, la pauvre vida les lieux d'une manière bien inattendue. Extrêmement gourmande, elle dévorait tout ce qui lui tombait sous la main. Un jour, comme il n'y avait rien à se mettre sous la dent, elle découvrit dans les bureaux des échantillons de froment, qu'elle fit bouillir sommairement. Elle en avala trois assiettées et mourut au bout d'une semaine. C'était une jeune fille de cent quatre-vingts livres, qu'on eut de la peine à faire entrer dans la bière. Sa mort occasionna des dépenses tragiques. Et, visiblement, Anna était prête à demander à tout le monde si l'on pouvait se permettre le luxe de mourir par des temps pareils. Aussi, le seul qui la pleura sincèrement fut le brave Hassan, à qui les gros seins de Mitzi faisaient tant de plaisir lorsqu'ils se montraient un peu. Ce fut, également, le bon Turc qui fournit sur-le-champ l'argent nécessaire à l'enterrement.

Peu de temps après, il y eut dans la maison une autre mort qui causa encore plus d'embarras. Ce fut celle de M. Bernard. Le cadet des frères Thüringer, nature délicate, supporta mal la nutrition insuffisante et le froid. A la fin, il ne quittait

plus son lit et vomissait tout ce qu'il mangeait. Une nuit, on le trouva évanoui dans les W.-C., où il faisait un froid sibérien. Le lendemain, une double pneumonie se déclara, qui l'emporta en trois jours.

Il n'y eut pas un médecin pour le soigner, ni un ami qui vînt le visiter sur son lit de mort. Il resta deux jours sans cercueil. Adrien et sa mère purent réunir dix francs, en retournant leurs poches, mais c'était peu. Alors on dit la triste vérité aux fournisseurs qui venaient réclamer leur argent; et ceux-ci, oubliant ce qu'on leur devait, se cotisèrent entre eux et fournirent les moyens d'enterrer, aussi pauvrement que possible, l'ancien riche armateur Bernard Thüringer. Ils suivirent même son corbillard :

— On ne peut pas laisser un homme aussi seul sur la terre! — avait dit barba Stamatis.

Maintenant, la détresse qui régnait dans la maison eut une forme moins dure. Le nombre de bouches à nourrir avait diminué de moitié et bientôt les époux Thüringer et madame Charlotte, qui devaient continuer de gravir leur calvaire, ne furent plus si seuls.

La nouvelle de leur incroyable dénuement ayant gagné la banlieue, les femmes miséreuses qu'Anna secourait jadis vinrent à son aide. Elles étaient tout aussi malheureuses qu'autrefois, mais le pauvre sait toujours partager son morceau de pain avec un plus pauvre que lui. Du reste, l'hiver, quand le travail est introuvable dans un port comme Braïla, nombre de ménages ouvriers comptent sur l'assistance de certains parents campagnards qui leur apportent ce qu'ils ont : un sac de farine de maïs; un quartier de viande de porc; un boisseau de haricots ou de lentilles; des œufs, du saindoux; des pommes de terre.

Ces produits, modestes, parfois de qualité bien médiocre, furent reçus avec reconnaissance, par les affamés de la rue du Jardin-Public, durant tout le mois de mars. Il n'y eut pas de jour qu'une femme ne vînt déballer sa part de victuailles, dans cette cuisine qu'elle avait connue, six mois auparavant, riche des plats les plus fins, et qui maintenant était froide et dénuée de tout. Anna ne pouvait plus offrir du thé ou du café,

et cette misère ne semblait pas l'humilier. Mais elle pleurait fréquemment, et au moment où l'on s'y attendait le moins. Enveloppée dans un gros châle, elle passait toutes ses heures accroupie devant la cuisinière, qu'un feu agonisant chauffait à peine.

Ses amies et connaissances ne se montraient nullement étonnées du malheur qui la frappait. Pour elles, la pauvreté, la détresse même, étaient des ennemies familières. Et nul n'était à l'abri de leurs sévices. Les contes populaires ne témoignaient-ils pas de l'existence de princes devenus mendiants? Il fallait donc faire comme tout le monde, prendre la vie pour ce qu'elle était et toujours espérer, car le désespoir ne sert à rien.

Les fournisseurs, à leur tour, tenaient à Anna le même langage. Au début, ils ne croyaient pas à la ruine de la maison Thüringer, mais, peu à peu, ils s'étaient rendus à l'évidence. Maintenant, ils ne demandaient plus leur argent. Ils venaient là, par attachement. C'était une maison qui avait toujours payé, les yeux fermés. Ils y avaient gagné beaucoup d'argent. Et, « comme dans tout commerce, là où il y a bénéfice, il y a aussi des pertes ». Puis, ils gardaient à Anna une vive reconnaissance pour l'amitié, la bonté, l'affection qu'elle leur avait prodiguées. Se souvenant du temps où elle ne manquait jamais de leur offrir un goûter chaud, ce furent eux qui apportèrent à leur tour du sucre, du thé, du café et même des sacs de bois, « pour chauffer la cuisine et bavarder un peu plus gaiment, comme jadis ». Anna préparait les boissons en sanglotant tout bas.

M. Max venait parfois accepter une tasse de thé à ces réunions de la cuisine. Alors il tâchait de voir avec son regard vide, et de comprendre ces fournisseurs qu'il redoutait et qui se montraient si humains. Le malheureux armateur avait affreusement maigri et souffrait d'une bronchite tenace. Cependant, il se jugeait heureux d'avoir échappé à la prison. Ses entreprises liquidées le laissaient totalement démuni, mais l'honneur était intact. Sous peu, une maison de commerce de Galatz allait l'engager comme directeur, associé au bénéfice. Il ne voulait pas mourir. Il était décidé à lutter jusqu'au bout et à assurer si possible à sa femme une vie indépendante.

***

Adrien, ayant repris son métier de peintre en bâtiments, travaillait pour son compte depuis le début de mars, badigeonnant et peignant surtout des cabarets qui profitaient du chômage pour renouveler leurs salles. Comme la température, très basse, empêchant le séchage des couches de peinture, retardait le travail, il allait passer ses heures de liberté auprès d'Anna, qui était restée à ses yeux la même créature idéale, bien plus respectable depuis qu'elle souffrait d'une misère si noire. Toujours belle et voluptueuse, quoique plus maigre et triste, les visites du jeune homme, sa fidélité amicale la rendaient heureuse. Elle l'aimait maintenant aussi purement qu'il l'avait toujours souhaité. Leurs tendres rapports n'étaient même plus cachés à M. Max, qui participait souvent aux entretiens qu'ils avaient, le soir surtout, près du fourneau de la cuisine. Le doux Allemand adorait Adrien et, un jour, il avait dit à sa femme que, si la mort le surprenait, à présent il était heureux de savoir qu'elle aurait « un ami sûr pour la protéger », ce qui fit rougir Anna comme une jeune fille.

Mais Adrien préparait son âme pour de grandes épreuves. Décidé, l'automne dernier, à se consacrer au mouvement ouvrier de sa ville, il avait aujourd'hui complètement changé d'orientation. C'est que, durant l'hiver, des événements importants étaient intervenus. Dans le clan syndical, des propagandistes de Bucarest et des ouvriers de la ville même, l'avaient fait passer pour « un camarade incertain, prêt à tous les compromis avec la bourgeoisie, pour laquelle il avait de la sympathie ». Le comité local, composé d'hommes sérieux, avait été remplacé, avec l'appui du « Centre », par les individus les plus louches du port, des arrivistes dont le secrétaire-caissier mangea un jour la grenouille et dut être déféré à la « justice bourgeoise ». Adrien se convainquit que sa place, une place « totale » comme il l'entendait, n'était pas non plus parmi ces « frères de classe ».

Elle ne l'était pas parce que l'expérience douloureusement humaine qu'il avait vécue chez les Thüringer, l'avait fortifié dans sa conviction que la vie était trop complexe pour qu'il

fût possible de l'enfermer dans des cases dogmatiques ainsi que l'exigeaient de lui les pontifes socialistes de Bucarest. C'est Mikhaïl qui avait raison : « Il faut être borné pour pouvoir se démener avec passion sous ce drapeau-là, comme, du reste, sous tous les drapeaux. »

Non. Il voulait être libre de souffrir avec tous ceux qui, prolétaires, bourgeois ou même nobles, étaient vaincus par la souffrance, par le destin. Eh bien oui : il souffrait des malheurs qui avaient frappé les bourgeois Thüringer et, si cela avait été dans son pouvoir, il aurait tout fait pour les aider!

Un soir des premiers jours d'avril il alla rue du Jardin-Public, faire ses adieux à ses bons amis :

— J'ai reçu une lettre de Mikhaïl qui rentre de Mandchourie, — dit-il. — Il me donne rendez-vous à Bucarest. Je pars demain.

— Et nous, — murmura Anna, — les yeux rougis par les pleurs, — nous serons demain dans la rue. On vient enlever tous les meubles. La maison sera occupée par les nouveaux locataires.

Adrien en fut écrasé de douleur :

— Où irez-vous?

— Pour le moment, chez Lina. Elle veut bien nous héberger et nous nourrir, en attendant que Max entre en fonction à Galatz. Espérons que cela ne tardera pas trop. Autrement...

Adrien les embrassa tous les trois et partit.

Place du Centre, à la lumière d'un réverbère, son regard tomba sur une affiche qui annonçait aux ouvriers l'arrivée en ville de Cristin le propagandiste et sa conférence, pour le soir même, au siège du syndicat. Adrien, curieux, voulut aller l'écouter, mais, devant la salle de réunion, bourrée de monde, il avait à peine ouvert la porte, que la voix criarde de Cristin le frappa avec ce bout de phrase :

— ... Car la bourgeoisie, avide de gros bénéfices et solidement défendue par des baïonnettes...

Adrien referma vite la porte :

« Oui, la bourgeoisie est ce que tu dis, mais elle peut être encore quelque chose que tu ignores. »

Et il s'enfonça dans la nuit.

PANAÏT ISTRATI

AUX ÉTATS-UNIS

LES ÉLECTIONS DU 8 NOVEMBRE 1932

Les États-Unis, qui, de 1776 à 1932, n'avaient point connu de révolutions, viennent d'en voir une, fort inopinée, fort importante, et fort paisible. Pour la première fois en cinquante ans, les Démocrates ont remporté une franche victoire et conquis une majorité nationale. Bien que, depuis six mois, ce résultat apparût comme fatal, l'idée en est si neuve que peu de gens, hier encore, osaient y croire, et que ce matin, en lisant leurs journaux, les citoyens ahuris se frottent les yeux.

La classe moyenne américaine, fiancée au parti républicain lors de la guerre de Sécession (1861-1866) et sa légitime épouse depuis 1895 apparemment, semble l'avoir déserté pour convoler avec le parti démocrate en des noces dont les quatre années à venir diront si elles sont juste ou fantaisistes.

Ce grand drame de famille ne manque point d'intérêt pour l'Europe, qui doit se préoccuper du bonheur du nouveau couple et des relations qu'il est convenable d'entretenir avec lui. C'est là un sujet complexe qui ne saurait être traité d'un point de vue philosophique, mais qui exige quelques explications précises et quelques renseignements pratiques. On ne m'en voudra point, j'espère, de chercher à être clair, et d'examiner tour à tour comment se présente le problème électoral aux États-Unis, l'aspect que revêtit la campagne cette année, et le sens des résultats acquis.

LE PROBLÈME ÉLECTORAL

Les États-Unis sont le plus immense groupe démocratique que la terre porte. Ils sont aussi, quoi que l'on en pense en Europe, celui qui pratique la démocratie avec le plus de prudence, le plus de crainte. Il a reconnu solennellement la souveraineté du peuple à condition que celui-ci ne s'avise pas de régner trop souvent, et il accepte les verdicts de la majorité à condition qu'ils gardent l'aspect, la réserve et la concision des oracles delphiques.

Pour arriver à ces heureux résultats, deux grands partis ont été formés qui se chargent de préparer le travail électoral, d'éclairer la route de la majorité et d'appliquer sa volonté. L'électeur ne choisit ses élus, ses programmes, ses enthousiasmes et ses indignations qu'à travers ce filtre protecteur. Les partis désignent les candidats qui se présenteront aux élections, et le pays ne peut voter, en fait, que sur les candidats désignés par les partis; leurs états-majors se réunissent sept mois avant les élections nationales pour élaborer les programmes, et le pays est appelé à répondre par oui ou par non aux questions ainsi posées.

Les partis, le parti républicain, le parti démocratique, sont essentiellement composés d'un état-major où entrent des politiciens professionnels et des notables, hommes d'affaires, industriels et banquiers pour la plupart. Sous ce directoire, tout-puissant et discret, qui gouverne silencieusement le parti, s'agite la tourbe des politiciens de quartier, salariés et dociles, simples agents d'exécution, chargés de tenir en haleine les électeurs fidèles; ceux-ci, plus organisés que conscients, constituent les effectifs officiels des partis.

Avant les élections générales, qui se produisent tous les quatre ans, et au cours desquelles sont choisis le Président des États-Unis, le Vice-Président, une moitié du Sénat, toute la Chambre des Représentants, de nombreux gouverneurs d'états, d'innombrables sénateurs, députés, shériffs des États, ainsi que divers autres fonctionnaires subalternes, ou commissaires spéciaux (tels que les administrateurs des Universités des États), avant donc ces élections, qui tombent le mardi suivant le deuxième lundi de novembre, les grands

partis tiennent des assises, au cours desquelles leurs candidats pour tous les offices fédéraux sont élus par des délégués du parti.

Le 8 novembre, en une élection à deux degrés, le peuple élit le président et le vice-président. Il élit directement tous les autres dignitaires. Mais le président n'entre en fonctions qu'au début de mars, avec les sénateurs et représentants élus en même temps que lui.

Il s'agit donc, pour l'un et l'autre parti, de faire élire dans l'ensemble du pays une majorité d'électeurs qui nomment le Président. Ceux-ci étant au nombre de 531, la majorité indispensable est de 266. Les sièges d'électeurs sont répartis dans les États au prorata de leur population, l'état de New-York par exemple en a 47, l'état de Wyoming en a 3.

Depuis 1866 le parti républicain s'est trouvé dans une situation favorable pour se procurer cette majorité. En effet, de 1860 à 1866, il avait pris ouvertement parti pour l'unité nationale, pour le Nord et contre l'esclavage des nègres. Il avait mené à bien, avec le grand Lincoln, la guerre contre le Sud et il avait profité du prestige que la victoire lui avait valu à juste titre. Le parti démocrate, plus ancien et plus usé, moins soucieux d'imposer l'unité, et plus désireux de conserver l'union, du moins morale, avait souffert de son rôle ambigu. Il avait gardé les sympathies du Sud vaincu, et perdu l'estime du Nord triomphant. Or, de 1870 à 1930, ce fut le Nord qui régna, le Nord qui organisa les finances, l'industrie, l'expansion et l'idéal national des États-Unis, tandis que le Sud suivait en grommelant. Le parti républicain, mené par la haute bourgeoisie anglo-saxonne, appuyé sur les bonnes têtes dures, théologiques et pratiques de la Nouvelle-Angleterre, régna sur le pays sans douceur, mais sans trop de heurts. Il subit quelques avanies, quand il eut le malheur d'employer des serviteurs trop doués, comme feu Théodore Roosevelt, qui finit par se révolter contre lui et ainsi par amener le triomphe de Wilson, mais sauf de brefs intervalles, la classe moyenne, cette bourgeoisie industrielle et urbaine, que la politique des Nordistes avait développée, la grande masse des paysans propriétaires du Centre et de l'Ouest que les hauts tarifs douaniers, panacée des Républicains, favorisait, resta fidèle

à son état-major et se montra fort disciplinée. Le parti républicain se considéra bientôt comme le représentant légitime de la bourgeoisie, la garantie de la prospérité, le palladium de l'ordre. Dans les cas graves il lui suffit toujours de prononcer le grand mot « prospérité », et de faire la quête parmi les gros industriels pour trouver les ressources indispensables, et éclairer les yeux des électeurs avides de lumière.

Depuis 1920, en particulier, le parti républicain apparut comme invincible. Wilson avait laissé derrière lui une succession, apparemment embrouillée, mais en fait très opulente. L'Amérique paraissait menacée de mille difficultés, mais elle avait acquis un rang éminent parmi les nations, elle était populaire et respectée, pacifiste et victorieuse, riche et idéaliste, exportatrice et opulente. Que demander de plus? Il suffit aux Républicains de répudier tout le passif de la succession Wilson (les obligations internationales) et d'accepter tout l'actif (la nouvelle situation financière et industrielle créée par la guerre) pour paraître des héros et des sages. Depuis lors, en face des Démocrates, les Républicains se contentaient de dire : « L'étranger nous importe peu, nous voulons la prospérité américaine et nous ne nous occuperons de rien autre. Nous mettrons un haut tarif pour protéger l'industrie, nous fermerons nos frontières pour maintenir les hauts salaires, nous déclinerons l'invitation de participer aux travaux de la Ligue des Nations et nous n'irons à l'étranger que pour vendre des machines à écrire, des automobiles et le désarmement. » L'électeur, qui voyait monter les titres au marché de New-York, et qui admirait sur les routes le nombre croissant des automobiles ne demandait rien de plus. Il votait pour les Républicains.

Après 1920, ils n'eurent plus même à faire campagne en réalité. La publication opportune de quelques statistiques, et quelques discours documentés persuadaient la foule, tandis que les démocrates devaient s'époumoner. Le sort d'un politicien qui fait beaucoup de discours, tandis que son concurrent en fait peu, est tragique. Il est voué à devenir éloquent, à prononcer quelque sottise ou quelque imprudence qu'il est ensuite facile d'utiliser contre lui. Les campagnes de 1924 et de 1928 se déroulèrent donc selon une ordonnance régulière.

Les Républicains emplissaient le pays d'un susurrement : « prospérité, prospérité », et leurs candidats émettaient à de rares intervalles de graves et pesantes harangues bardées de chiffres. Cependant les Démocrates affolés et inquiets tournaient en rond, parlaient à tue-tête et se grisaient de paroles. Une d'entre elles finissait par apparaître comme particulièrement stupide ou folle, et la presse, où l'opulent parti républicain régnait en maître, publiait aussitôt dans les plus petits hameaux et à travers chaque ruelle des métropoles les paroles imprudentes du candidat démocrate. L'élection était dans le sac.

En 1932, M. Hoover était décidé à s'en tenir à cette méthode, qui avait si bien réussi en 1924 et 1928. Il la jugeait d'autant plus opportune qu'il parle mal. Son éloquence est à la fois plate et explosive. Son ton en effet est fort monotone, tandis que sa sensibilité est vive et même un peu colérique. On a l'impression d'une bouteille de limonade qui bout et ruisselle. Il comptait sur la folie démocratique et sur ses vieux cadres républicains. De mars au début de septembre on peut dire que les neuf dixièmes des journalistes et experts en Amérique estimèrent la tactique de M. Hoover fort sage.

Ils négligeaient quelques données nouvelles et trop peu connues des états-majors politiques de l'Est.

Depuis 1929 les États-Unis subissent une dépression financière et une crise économique sans précédent dans leur histoire. Les valeurs mobilières n'ont guère cessé de diminuer de valeur entre octobre 1929 et juin 1932. L'agriculture a sombré dans un marasme profond. L'industrie en est réduite au point que les « industries de base » ont peine à vivre. L'aciérie même, la toute-puissante aciérie, soutenue par les millions des Morgans, paraît spasmodique et haletante. Elle en est réduite aux 15 p. 100 de sa production normale. Et quand elle travaille, elle travaille à perte. Une dizaine de millions de chômeurs encombrent les grandes villes. La prospérité, qui jadis était une devise, est devenue pour un tiers de la population un songe, pour un autre tiers un objet de préoccupation.

Depuis 1929 également, M. Hoover avait perdu l'incomparable prestige dont il jouissait entre 1918 et 1928. Il semblait

alors le prototype de ce que l'Amérique a de plus noble : le grand capitaine d'industrie généreux autant qu'audacieux, désintéressé autant qu'heureux, pacifiste autant que fort, internationaliste autant que patriote. M. Hoover, qui de 1920 à 1928 s'était imposé au parti républicain hésitant, par l'opiniâtreté de son ambition politique, par l'emprise qu'il avait su gagner sur un petit groupe d'hommes actifs et par le mirage qu'exerçait ce type du grand capitaine d'industrie philanthrope et philosophe, M. Hoover soudain au cours de la dépression était apparu aux foules comme un gros homme suant, aux petits yeux fureteurs, à la bouche trop étroite, aux mains boudinées, aux propos secs et convenus. Il ne se lassait pas de prédire la prospérité, mais elle ne se lassait pas de se détourner. Et les industriels, les agriculteurs, les commerçants se lamentaient. « Qu'il se taise, disaient-ils, peut-être reviendra-t-elle; chacun de ses sermons la fait fuir un peu plus loin ». Il irritait les politiciens qui ne l'avaient jamais aimé. Il agaçait la foule : quand on venait lui serrer la main, ça lui donnait mal à la peau; quand on voulait des renseignements il se détournait; quand on l'acclamait, il suait en regardant ses pieds.

Surtout les journalistes se prirent à le détester. Il eut contre lui le groupe Hearst, le groupe Scripps et les trois quarts des feuilles du centre. Se sentant impopulaire M. Hoover se défiait de lui-même, et d'eux. Il évitait de se prononcer, parfois il se reprenait. Quand il parlait, son langage ressemblait à un communiqué de guerre. Les salles de rédaction, même dans les journaux républicains, étaient excédées par ses silences, et plus encore par ses déclarations.

M. Roosevelt, et son manager M. Farley, comprirent la situation. Ils s'armèrent d'un vaste sourire, d'un regard franc, d'une large main toujours ouverte, et de formules agréables, précises, sonores, convenables pour les journaux, satisfaisantes pour les journalistes. Ils se pourvurent de bonhomie, et ils comptèrent sur la chance.

M. Hoover se fiait à la sagesse populaire et à la justice des dieux. La campagne électorale s'ouvrit sous de tels auspices.

***

Les mois de mars, avril, mai et juin furent tragiques aux États-Unis. La crise économique s'aggravait de semaine en semaine. L'Europe retirait son or des banques de New-York. Londres attirait la confiance du monde entier, et ce n'était un secret pour personne qu'à ce rythme le dollar serait menacé dans le courant de l'automne. La nation la plus riche du monde songeait à la faillite, et les banquiers de l'univers étaient menacés de banqueroute. Le peuple s'agitait pour avoir du travail, les vétérans de la guerre 1917-18 exigeaient un bonus, les fermiers réclamaient de l'aide. Dans l'été qui montait, lourd, chaud, orageux, la nation entière avait soif, et elle se demandait pourquoi, privée de prospérité, de luxe et de pain par le destin, elle était encore privée par son gouvernement de vin, de bière et de whisky, qui du moins l'eussent consolé de la perte du reste.

M. Rockefeller lui-même commençait à se le demander. Et M. Ford, qui ne se demande jamais rien, commençait à s'en étonner, sans se rappeler qu'il avait payé fort cher naguère pour arriver à ce résultat. Seul, M. Hoover ne se posait pas de questions. Il était trop occupé à annoncer la prospérité. En semaine il travaillait jusqu'à l'abrutissement. Le dimanche, il pêchait à la ligne.

LA CAMPAGNE ÉLECTORALE

Vers la fin du printemps les partis se préoccupèrent de trouver des candidats. Le parti républicain n'était pas maître de son choix, la clientèle que le Président avait su se créer assurait sa réélection; de plus il profitait des traditions établies. Tout Président républicain, après ses premiers quatre ans de service, est présenté à nouveau par son parti, et réélu par le pays. Tel a été le cérémonial depuis cinquante ans (avec quelques rares exceptions) et tel fut le programme de 1932.

A Chicago le parti républicain se réunit en juin, chanta, cria, écouta un programme élaboré par M. Hoover et ses amis, qui promettait la prospérité à tout le monde, de la boisson à ceux qui avaient soif, de la sécheresse à ceux qui voulaient qu'on n'eût pas soif, l'ordre et le bonheur à tous, un haut tarif

douanier, une politique nationaliste et solitaire, du travail, et le reste. L'assemblée applaudit en reconnaissant tous les leitmotive ordinaires et en conclut que tout irait comme d'ordinaire. On se sépara donc sans émotion et sans enthousiasme comme sans crainte. Chacun s'en fut assez content. M. Hoover aussi était content, bien qu'il eût manqué l'occasion si propice de se retirer et d'éviter le plus cruel supplice qui puisse être infligé à un homme politique, celui de se voir enterré vivant.

Mais il ne prévoyait encore rien. Il se préparait à se taire et, s'installant auprès de son appareil de radio, il écouta les sottises que les démocrates allaient dire, et qui allaient le porter au pouvoir. Il eut lieu de se réjouir d'abord.

Sitôt le congrès républicain terminé, le congrès démocrate se réunit à Chicago. Il était brillant et bruyant. Il but plus encore que le congrès républicain et il présenta plus d'intérêt car le public ne savait pas que le résultat était sûr. On voyait quatre ou cinq candidats de choix et tous susceptibles de faire des présidents distingués : M. Smith, l'ancien gouverneur de l'État de New-York, l'homme le plus aimé et le mieux haï des États-Unis, le guerrier au melon brun, paladin des Irlandais et de New-York, qui, candidat en 1928, avait soulevé tant d'enthousiasme et s'était fait si durement battre par M. Hoover, mais avait gardé l'estime de la partie sage de la haute bourgeoisie et l'amour des foules; M. Ritchie, le prudent et beau gouverneur du Maryland, dont tous admirent les cravates, et apprécient le judicieux libéralisme, que l'on appellerait en Europe un conservatisme orné de formules; M. Newton D. Baker, l'ancien ministre de la Guerre de Wilson, le sage et profond philanthrope dont la bonne société américaine respecte la largeur de vues; M. Owen D. Young, archange de la General Electric et apôtre des temps nouveaux, qui passe pour l'industriel le plus éclairé des États-Unis, c'est-à-dire de l'Univers... Enfin M. Roosevelt, le gouverneur de l'État de New-York, intelligent, honnête, bon politicien de vieille famille, de belle mine, malgré la paralysie infantile qui gêne les mouvements de ses jambes. Tous ces hommes étaient capables de gouverner les États-Unis.

Mais, il faut le reconnaître, M. Roosevelt était seul capable de donner au parti l'impression qu'il était le candidat idéal.

On était las des « techniciens »; pour résoudre l'inextricable problème économique, pour calmer les foules irritées on voulait un politicien. Ni M. O. Young, ni même l'idéaliste Baker ne convenaient.

On avait compris la dure leçon de 1928; la masse américaine avait alors prouvé que le prestige anglo-saxon était tout-puissant chez elle et qu'elle n'accepterait point aisément de se donner un maître pris dans une race subalterne. Cela éloignait Smith.

Ritchie était éliminé par sa solide réputation de conservateur. Puis il gouvernait un des petits états, tandis que Roosevelt gouvernait le plus grand. Ritchie n'apportait que les quelques voix de son état, normalement démocratique, Roosevelt pouvait entraîner dans le parti démocratique son état, immense, influent avec ses 47 voix, et d'ordinaire républicain. Ritchie était peu connu dans le pays, Roosevelt portait un nom que tous connaissaient, et qui avait un bon son hollando-saxon. Il eût été absurbe de ne le point choisir.

Selon l'avis des meilleurs juges, l'opération fut menée avec quelque cynisme. Il y eut trop de coups de téléphone dans la coulisse, et des sourires maladroits. On froissa Smith. On inquiéta Baker et Young. On troubla Ritchie. On amusa les Républicains. On indigna Wall Street. On réjouit le cœur de M. Hoover.

Pourtant on promit un tarif plus raisonnable, la paix, de bons prix pour l'agriculture, un gouvernement économique, une politique démocratique et cordiale. Et le pays écouta avec sympathie.

On s'engagea à ramener la bière et le vin.

Le pays applaudit.

On était au mois de juin et il faisait fort chaud. Un grand nombre de Républicains vinrent en Europe boire le champagne parisien, la bière munichoise, le whisky anglais et le chianti italien. Cependant la foule restait à préparer les élections, et à avoir chaud en rêvant de « sa bière ».

***

M. Hoover, lui, s'occupait de la prospérité, et il semblait bien qu'elle le lui rendît, cette fois. Dans les milieux républicains informés circulait cette formule : « Une hausse boursière de 10 p. 100, une amélioration de 10 p. 100 dans les affaires assurerait le triomphe de Hoover. » Or, en juillet, les cours commencèrent à monter. En août, ils suivirent une courbe ascendante qui s'accentuait. En Nouvelle-Angleterre, l'activité industrielle se ranima. Çà et là, on signala des affaires qui pensaient gagner de l'argent. Grâce à l'organisation de nouveaux groupements bancaires, on arrêta les faillites de banques provinciales, on évita la faillite de la banque Dawes à Chicago, qui risquait d'entraîner avec elle toutes les autres banques de la métropole du Middle West. En un mot entre juillet et septembre on sauva le dollar, et on amorça une reprise des affaires, qui n'eut rien de sensationnel, mais qui parut impressionnante, tant on était en proie au découragement.

M. Hoover se contenta de cette œuvre et de quelques séances de pêche à la ligne. Il vit des amis qui lui prédirent sa réélection, et il lut des journaux qui ne doutaient point de son succès.

Pourtant ce fut cette période qui décida de la victoire de Roosevelt.

Tandis que les gens trop bien informés se réjouissaient déjà de la reprise des affaires et de l'élection de M. Hoover, la masse en était encore à constater les ravages de la dépression, l'extension du chômage, la hideuse démoralisation que la loi contre les breuvages alcooliques avait amenée avec une hypocrisie triomphale. La foule parlait de l'enlèvement du petit Lindbergh, accompli selon toute vraisemblance par des contrebandiers d'alcool enhardis et enrichis par leur métier. Elle se passionnait contre ou pour le bonus des combattants; une délégation de ceux-ci étant venue à Washington réclamer du Congrès et du Président l'exécution de promesses anciennes; on suivait la lutte, sourde d'abord, puis ouverte, qui s'engagea entre eux et le Président. La majorité des électeurs n'était

certes point favorable à l'idée de dépenser deux milliards de dollars en pleine crise pour soutenir des vétérans qui avaient quitté l'armée en 1918 et qui, depuis, avaient vécu paisiblement dans le civil, mais, quand le Président eut fait expulser les anciens combattants par des troupes de cavalerie, quand il en eut résulté une sorte d'émeute où les anciens combattants désarmés furent chargés par la cavalerie et laissèrent sur le carreau plusieurs d'entre eux, dont deux moururent ensuite, l'opinion publique se tourna contre M. Hoover. Ce fut bien pis quelques jours plus tard, quand, pour s'excuser, il accusa la délégation des anciens combattants d'avoir été formée en somme de communistes et de repris de justice. Dans l'ensemble du public ce procédé parut odieux.

L'impopularité de M. Hoover, dès le mois de juin, atteignait un tel degré que, dans un des faubourgs bourgeois et cossus de Chicago, ville normalement républicaine et fort conservatrice, le maire dut placarder à la porte des cinémas des affiches rappelant aux citoyens qu'ils avaient le devoir de respecter le Président des États-Unis, quelle que fût leur opinion sur sa personne, et les objurguant de cesser d'accueillir la photographie de M. Hoover par des bordées de sifflet.

Une immense vague de haine soulevait le centre des États-Unis. M. Hoover apparaissait comme le symbole de tout ce que l'on détestait, la fausse science menteuse, les hommes d'affaires optimistes à tort et à travers, les politiciens dupeurs, le matérialisme hypocrite et le moralisme irritant. Au contraire, M. Roosevelt semblait sympathique. On le connaissait peu, mais on savait qu'à New-York, parmi les banquiers et les riches, sa candidature avait suscité une vive irritation; de New-York partaient mille rumeurs hostiles à M. Roosevelt, et elles se répandaient à travers tout le pays, faisant connaître à tous, que, cette fois du moins, l'un des deux grands partis avait un candidat susceptible de déplaire aux grands millionnaires de l'Est. Plus les médisances cheminaient, plus New-York croyait certaine la défaite de Roosevelt et plus il gagnait du terrain dans l'esprit populaire.

Ce n'était point de l'enthousiasme, ce n'était point même de la confiance, c'était tout juste une disposition amicale; mais cela suffisait, en un temps où la foule était irritée contre

M. Hoover et le parti républicain. Cela suffisait aussi pour attirer les libéraux et les radicaux qui, depuis longtemps, cherchaient un moyen de se venger de M. Hoover. Or, dans le Centre et l'Ouest des États-Unis, où le parti socialiste n'est point encore organisé, les libéraux et les radicaux, généralement alliés des républicains, dont ils forment l'aile gauche, peuvent faire l'appoint qui assure la victoire à l'un ou l'autre camp. D'ordinaire, ils méprisent les Démocrates, à cause de leur attaches avec le Sud, région arriérée. Cette année, peu désireux de suivre M. Hoover, qui n'avait pas su s'assurer leur sympathie, les libéraux et les radicaux se tournèrent de bonne heure vers les Démocrates. Mais un problème fort délicat se posait pour M. Roosevelt. Il avait besoin de ces voix radicales pour vaincre, c'était l'appoint indispensable. Par ailleurs il ne pouvait se passer des innombrables voix conservatrices qui dans l'Est et le Sud lui donneraient la masse de ses troupes. Que faire?

La méthode suivie fut excellente et réussit en tous points.

M. Roosevelt, instruit à temps de la situation de l'Ouest et de l'orage qui y couvait, décida d'y faire une vaste tournée et d'y rencontrer chacun des chefs radicaux, en particulier MM. Norris et Johnson. Partout sur son passage il fit des discours et serra des mains. Il développa sur un ton correct, avec une voix chaude et bien posée, les divers points du programme démocrate. Et il se livra à une série d'appels adressés aux républicains repentants et aux libéraux. Il parla beaucoup des traditions libérales de l'Amérique, et il fit de grands éloges des chefs radicaux et libéraux. Il parla fort peu de l'avenir du radicalisme. Ainsi il résolut le programme. Il plut à ces dissidents dont il faisait l'éloge et dont il obtint sans peine l'appui sincère. Mais il évita de déplaire à ses fidèles défenseurs de l'Est, que les traditions libérales ne pouvaient effaroucher, mais qu'un programme de réformes radicales proposé par le candidat démocrate eût fait cabrer.

Le voyage de M. Roosevelt ne fut pas un triomphe. Il fut simplement judicieux et efficace. La foule le vit. Il serra des millions de mains, ses yeux se posèrent dans des millions d'yeux. Sa belle voix sérieuse toucha des villages, des villes

et des métropoles. Et, quand il eut passé, on garda le souvenir d'un être agréable, attirant et simple, qui parlait avec dignité.

Durant tout ce voyage régna dans le train du candidat démocratique une allégresse communicative. Le petit état du Maine, républicain depuis la fondation de ce parti et qui élit son gouverneur huit semaines avant le reste du pays, avait, cette fois, fait choix d'un gouverneur démocrate. C'était là un signe qui frappa le public. En même temps le périodique *Literary Digest*, qui tous les quatre ans, lors des élections générales, procède à un vote blanc pour tâter l'opinion publique et qui a réussi par là à prédire avec exactitude l'élection de Hoover en 1928, donnait les premiers résultats de sa consultation : ils prouvaient que M. Roosevelt dominait M. Hoover dans l'ensemble du pays, mais surtout dans l'Ouest.

Le quartier général républicain, jusqu'alors confiant et souriant, fut soudain pris de panique. Après quelques jours d'hésitation, on décida qu'il fallait agir. Mais quelle méthode suivre? En 1928, Hoover avait été soutenu par ses vieux amis d'avant la gloire, qui lui étaient dévoués corps et âme, et par de nouveau amis qui souhaitaient de gagner ses bonnes grâces. Le fameux Borah avait fait pour lui une campagne dans l'Ouest et avait rallié les secs, les radicaux, les libéraux à la cause de Hoover. M. Hughes, le grand avocat conservateur, avait plaidé dans l'Est pour M. Hoover et lui avait procuré de nombreux votes parmi les hautes classes. Ardente et rousse, madame Mabel W. Willibrandt avait fait une croisade parmi les méthodistes et les prohibitionnistes du Centre et du Sud pour utiliser la haine anticatholique et grouper les protestants autour du Quaker Hoover en face du Catholique Smith. Beaucoup d'autres avaient pris la parole pour Hoover.

En 1932 il ne restait plus personne. Les anciens amis, sacrifiés pour faire la place aux nouveaux en 1928-1929, demeuraient tapis en leur coin; les nouveaux amis, las des façons froides et autocratiques de M. Hoover, se détournaient maintenant qu'ils jugeaient son succès douteux. M. Borah, cet automne, ne s'occupait que de soigner sa femme, atteinte de la maladie des perroquets et de grommeler sourdement en faveur de la prohibition. M. Hughes, juge de la cour suprême,

ne pouvait intervenir. Madame Willibrandt, qui depuis quelques années se consacrait à aider les marchands de raisin et de vin de Californie, était retenue par ses devoirs professionnels. M. Coolidge n'aime pas à parler. Soudain il semblait qu'il n'y eût plus dans ce parti jadis si puissamment organisé aucun grand chef. On battait les buissons, et souvent on les battait mal à propos. M. Mellon, ambassadeur à Londres, fit un discours pour soutenir M. Hoover et, pour la première fois dans l'histoire des États-Unis, on vit un ambassadeur américain faire en Angleterre une campagne pour une élection qui se disputait en Amérique. M. Ford, M. Firestone (pneus) et d'autres industriels objurguèrent leurs ouvriers de voter pour M. Hoover. On imagine ce que de tels conseils donnés en temps de dépression peuvent faire penser à des ouvriers. Il y eut, à vrai dire, quelques héroïques défenseurs de M. Hoover, mais ils ne furent guère plus heureux. Mrs. Gann, la sœur du Vice-Président, fit dans le Centre une campagne pour son frère et M. Hoover, elle y déclara que la dépression était un mythe, un simple phénomène psychique à soigner par la méthode Coué. Les fermiers lui demandèrent si leurs hypothèques étaient aussi des mythes, et de Washington on lui télégraphia qu'il vaudrait mieux traiter des sujets différents. M. Mills, ministre des Finances, fit une grande tournée pour exposer au pays les qualités et les travaux de M. Hoover, et M. Mills, dont la belle intelligence a du mordant, ne manqua pas de frapper la foule. Mais M. Mills a l'aspect extérieur d'un gentilhomme provincial anglais et ses discours ont une apparence brusque qui fait souvent songer aux instructions d'un maître à ses domestiques. Il ne pouvait ramener la faveur populaire à M. Hoover.

On dut se résigner aux moyens héroïques.

Bien que les traditions historiques américaines n'en présentent guère d'exemple, M. Hoover se décida à se défendre lui-même. Au début d'octobre, il partit de Washington, et fit à Desmoines, en plein Ouest, un grand discours devant une foule de dix mille fermiers. L'opinion, dans cette région, était si défavorable à M. Hoover que l'on craignait un attentat, — tout au moins on s'attendait à des sifflets. Il n'y en eut pas. On avait filtré et trié avec soin la foule qui devait assister à

la cérémonie, elle fit une ovation immense et chaleureuse au Président. Celui-ci, mis en verve, se révéla sous un jour qu'on ne connaissait pas. Il fut mordant, brutal et viril. Il parla de son œuvre, des heures critiques qu'il avait traversées, des dangers que le pays avait couru. Il révéla que son ministre des Finances et lui avaient cru le dollar condamné durant le mois de juin et qu'ils n'avaient réussi à le sauver qu'au dernier moment. Il attaqua directement Roosevelt, et en face du Démocrate suave et sage, il donna l'impression d'un tribun amer et puissant.

Il secoua le parti républicain, il le tira de sa léthargie, il rallia les foules, il surexcita les dames. On put croire qu'il avait brisé le flot. Il le pensa, et dans les semaines qui suivirent, à Indianapolis, à New-York, à Saint-Paul, il répéta le même discours et des discours analogues. A New-York, il alla jusqu'à déclarer que, si l'on élisait Roosevelt, on risquait de voir l'herbe pousser dans les rues de New-York. Il parla de la crise économique comme d'un état de guerre, et de lui-même comme d'un général en chef. Il se laissa comparer à Lincoln, il s'abandonna au plaisir de reprendre cette comparaison.

Il parla. Il discourut deux heures là où on venait pour l'entendre parler trente minutes. Il dénonça, menaça, récrimina, protesta, rectifia et s'agita tant que le dernier soir de sa campagne, le samedi 5 novembre, tandis qu'il prononçait son dernier discours, il titubait, il balbutiait, il embrouillait ses phrases, mêlant ses idées et embarbouillant ses tirades.

Il ne s'en apercevait pas. Il ne voyait que la foule dense autour de lui, gesticulante, chaude comme la victoire, chaleureuse comme en 1928. Il n'entendait que ses conseillers lui répéter : « Vous avez retourné la situation, il n'y a plus de « marée démocratique », il y a une vague de fond Hoover. »

Et le mardi 8, au matin, il arrivait chez lui à Palo Alto, Californie, pour y voter et y attendre les nouvelles.

Beaucoup de journalistes et d'observateurs éclairés estimaient que M. Hoover, par sa campagne avait gagné plus d'un million de suffrages. Certains estimaient que cela devait suffire à le sauver.

Il est probable que cela acheva de le perdre. M. Hoover parle mal à la radio. Sa voix est plate, son accent lourd et

sourd, ses phrases tombent maladroitement et ses adjectifs ont une pomposité rondouillarde. Les soirs où l'on entendait M. Hoover à 10 heures et M. Roosevelt à 11, on pouvait comparer cette diction de maître d'école enfantine à la retraite avec la belle voix chaude et bien posée de Roosevelt, et cela ne servait en rien M. Hoover.

Sans doute paraissait-il plus viril que Roosevelt. Mais ses attaques avaient réveillé de vieilles haines. Smith, le grand démocrate, le prophète des Irlandais, n'avait point jusqu'alors voulu s'associer à la campagne pour Roosevelt, il gardait un mauvais souvenir de la convention de Chicago. Quand il connut les élucubrations de M. Hoover, il fut assez aisé de le tirer de son mutisme, et de le jeter dans l'Est où il fit en faveur des démocrates la plus efficace des campagnes à travers le Massachusetts, le Rhode Island, le New-York et le New-Jersey, tous états qui finirent par donner des majorités à Roosevelt, alors qu'en octobre on doutait encore de leurs intentions. Newton Baker, Owen D. Young, Ritchie se joignirent à la troupe des orateurs démocrates, et, pour la première fois depuis 1915, on vit les démocrates disposer d'un état-major bien supérieur à celui des républicains. Ils offraient cette fois à la classe moyenne un groupe respectable, cultivé, imposant et sympathique, alors que dans toutes les élections précédentes ils avaient paru plus pittoresques que sérieux.

Enfin les discours de M. Hoover leur servirent plus que leur propre éloquence. M. Hoover ne cessait plus de parler des dangers passés, présents et futurs dont l'Amérique était entourée. Il répandait la panique. Boutiquiers, industriels et commerçants, qui d'abord avaient lu ses discours avec sympathie s'en agacèrent bien vite. Le discours de New-York où il prédisait que l'herbe pousserait dans les rues, et celui de Sprinsfield où il se comparait à Lincoln, parurent des excès dans un genre déjà fâcheux. Grâce à lui Roosevelt parut un homme pondéré, prudent et positif, tandis qu'il se montrait lui-même comme un violent, un agité. Il termina la campagne en rendant à son adversaire le plus grand service qu'un Républicain ait jamais rendu à un Démocrate : il lui concilia les faveurs de la classe riche et possédante.

Ainsi en quatre ans M. Hoover s'était aliéné les journa-

listes par ses procédés sournois, les politiciens par ses finasseries, les hommes d'affaires par son despotisme, les foules par sa personnalité raide et sa politique négative, les élites par son mutisme, la bourgeoisie par sa violence, tous par sa malchance.

Durant les trois jours qui précédèrent l'élection les mêmes gens qui en 1928 avaient déclaré : « On ne peut tout de même pas voter pour un homme qui ne sait pas parler anglais; ce Smith est impossible, Hoover du moins a du sérieux et de la tenue, » déclaraient : « Les deux candidats sont des gens bien, mais il est vrai que la personnalité de M. Roosevelt est plus agréable. On dit pourtant que c'est un caractère faible. »

LES RÉSULTATS

Le 6 novembre 1932 la *Tribune de Chicago*, le plus grand journal républicain des États centraux publiait un article de son correspondant, Arthur Sears Henning, l'un des journalistes les plus distingués des États-Unis, prédisant la victoire de Roosevelt par 367 contre 74.

Le 8 novembre 1932 à 9 h. 15 (heure du Pacifique), M. Hoover télégraphiait à M. Roosevelt pour lui envoyer, selon la coutume américaine, ses compliments et reconnaître officiellement sa victoire.

Dans les rues des grandes villes, la foule avait passé la soirée, depuis six heures, où le scrutin avait été clos, à regarder les nouvelles projetées sur les transparents. Il pleuvait, les nuages roulaient rapidement dans le ciel. A côté des nouvelles, ou parfois au-dessus, pour distraire et reposer le peuple-roi, on projetait des films comiques. Des pâtissiers se jetaient de gros gâteaux au visage sur l'écran ruisselant d'eau et de chiffres. La masse noire et luisante de la foule obstruait la rue. On bougeait peu, on parlait peu. Parfois un éclat de rire, quand un des pâtissiers avait atteint son rival, ou un grognement quand un candidat favori avait triomphé. Mais les gens n'étaient point venus là pour s'amuser, ils étaient venus pour voir une exécution. Ils la voyaient et leur satisfaction n'avait rien de joyeux. Ils avaient répudié le parti républicain, non parce qu'ils aimaient le parti démocrate,

mais parce qu'ils étaient excédés des méthodes et des phrases républicaines. Ils avaient renversé Hoover, non par amour pour Roosevelt, mais parce que le ton, la personnalité et les initiatives de Hoover les exaspéraient.

Au coin de sa cheminée à Palo Alto, dans la maison carrée de plâtre blanc en style indien, M. Hoover écoutait la radio, ses voisins l'entouraient, et on avait mis des fleurs dans le salon. Au-dessus de la cheminée, le hideux tableau allemand, choisi entre des millions par M. Hoover, montrait en une vertueuse allégorie, un précipice et une femme voilée. Les télégrammes arrivaient comme des coups de massue. Vers dix heures, les étudiants vinrent faire une ovation de consolation, et, si elle ne consola pas, elle donna l'occasion d'aller se coucher.

A New-York, dans le hall bruyant du Baltimore, la foule des futurs dignitaires démocrates et de leurs amis attendaient en fumant et en riant. Chaque télégramme était une fusée. Chaque rumeur s'élevait comme un soleil. Smith, coiffé d'un melon brun tout neuf, jouait des coudes. Un peu plus tard Roosevelt se fraya un chemin dans la foule, suivi de son sage « manager » Farley, et un journaliste le salua « monsieur le Président ». Il sourit, en répondant « pas encore ». Puis il alla se coucher.

Ainsi firent les 120 millions de citoyens américains, les uns à jeun, les autres point. Et la nuit acheva ce que le jour avait commencé. Le lendemain, on pouvait mesurer l'étendue de la défaite républicaine. Ils avaient perdu la place de Président et celle de Vice-Président : M. Rosevelt recevait 20 millions de voix (1er degré) ce qui lui donnait 472 votes (2e degré), M. Hoover recevait 15 millions de voix (1er degré), ce qui lui donnait 59 votes (2e degré). Roosevelt le battait plus complètement encore qu'il n'avait lui-même battu Smith en 1932.

Les Républicains perdaient également le Congrès. Au lieu de 213 Républicains et de 216 Démocrates, que contenait la Chambre des représentants de 1932, celle de 1933 allait contenir 111 Républicains et 314 Démocrates. Et, au Sénat, les Républicains perdaient 11 voix que gagnaient les Démocrates.

Enfin une centaine de députés secs étaient restés sur le carreau.

On avait enterré Hoover et la prohibition.

***

Mais le parti républicain n'est point mort. Et nul ne sait si la dépression est morte. Il y a lieu de croire qu'elle survit.

Le parti républicain a reçu une leçon qu'il méritait, car tout parti est responsable du chef qu'il choisit, et, depuis deux ans, la politique stérile de M. Hoover ne cesse d'accumuler les problèmes sans en résoudre aucun. Il paraît s'être fait une règle de soumettre toutes les questions délicates à des commissions, de donner à celles-ci tout le temps et toutes les ressources nécessaires pour faire une enquête complète et approfondie, puis de ranger avec grand soin dans un tiroir leur rapport, et de fermer le tiroir à double tour avec soin. Prohibition, tarif douanier, lois sociales, dettes internationales ont été remisés avec énergie. Nul ne saurait sans injustice accuser M. Hoover de n'avoir pas lutté contre la dépression, mais le pays à juste titre lui en veut de n'avoir pas réglé une seule des questions pendantes, sauf la crise bancaire.

Le parti républicain subit un échec tel qu'il n'en avait pas connu depuis 1912. Et il y a lieu de s'en réjouir pour lui, car ce grand parti, qui compte tant de gens intelligents et sympathiques, avait besoin de chefs nouveaux. Or, ce n'est pas dans la prospérité qu'un parti change de chefs. Il va être amené à le faire pour son bien. Le parti démocrate, après un long jeûne, reprend sa part du pouvoir et de l'autorité. Il y trouvera des satisfactions, et il peut y gagner une occasion d'établir des relations suivies avec cette grande classe moyenne sans laquelle nul ne peut gouverner aux États-Unis, et qui, jusqu'ici, se défiait des démocrates. Selon le choix que M. Roosevelt fera pour constituer son cabinet, il gagnera l'élection de 1936 ou il ramènera automatiquement au pouvoir les Républicains.

Il ne faut point s'y tromper en effet. Le succès des démocrates n'est point une vague de radicalisme aux États-Unis, du moins parmi les foules. Beaucoup croyaient que ce mouvement vers la gauche se manifesterait par la chute de Hoover et par un afflux de voix aux socialistes. On prédisait 2 000 000 pour leur candidat, l'élégant et lettré Norman Thomas. Or il en obtint moins de 400 000. Il est avec M. Hoover le grand vaincu du 8 novembre. Après trois ans de crise économique

et de dépression financière le peuple américain désire changer d'équipe, mais elle demeure une foule capitaliste et conservatrice. La bourgeoisie s'est ralliée à M. Roosevelt anglo-saxon et modéré, les foules de l'Est ont suivi Smith l'Irlandais, conservateur éclairé, les foules de l'Ouest ont écouté les libéraux qui leur tenaient un langage calme. Mais le parti du travail est mort, le groupe radical des La Follette en Wisconsin a perdu cet automne toutes les positions qu'il avait gagnées et tenait depuis dix ans. La leçon donnée au parti républicain et la répudiation de M. Hoover n'est en rien une vague rouge.

La foule au reste n'a point prononcé un verdict précis, et nul ne le lui demandait. Elle a dit qu'elle avait soif, et qu'elle aimerait manger aussi. Elle a dit qu'elle aimerait être gouvernée avec plus de gentillesse et moins de morgue. Elle a murmuré qu'elle souhaitait un changement dans les méthodes et surtout dans la chance.

Elle n'a pas crié, elle n'a guère applaudi. Ce fut une élection dénuée de pittoresque : peu d'affiches, peu de réunions, peu de processions dans les rues, de longues heures auprès d'appareils de radio, une longue nuit sous la pluie en face d'un transparent.

L'Amérique bruyante, brillante et vantarde de 1928, a disparu, M. Hoover annonçait alors : « Nous sommes un pays d'où la pauvreté a disparu. » Il promettait un âge d'or.

Une Amérique, calme et mécontente, vient de voter. Elle veut du pain et du vin.

Et l'on dit ici : « M. Roosevelt a de la chance, on l'a élu sans croire en lui, sans estimer beaucoup son caractère, sans attendre grand'chose de son intelligence, sans voir en lui un héros, un sage ou un grand chef. Tout ce qu'il fera de bien étonnera et charmera, tout ce qui arrivera d'heureux sera une surprise. »

L'Amérique, en tâtonnant, vient de se choisir pour Président un homme. Lasse des machines et des héros en forme de machines, elle essaie de voir s'il n'est point possible de donner au monde et à la vie publique une forme plus humaine.

BERNARD FAŸ

L'IDIOT DE LA FAMILLE[1]

XVIII

AURORE

Quand Sébastien écrivait des deux mains à la fois, Gemma savait qu'il était dangereux de lui demander quoi que ce fût. Au moindre souffle, au moindre murmure de sa part, il se retournait furieux, et demandait ce que signifiait tout ce bruit. Et pourtant les trains qui, à chaque minute, passaient sous sa fenêtre, semblaient à peine le déranger, même quand ils sifflaient.

Parfois, gagné par la confiance dont Sébastien faisait montre, l'esprit de Gemma s'envolait vers un théâtre magnifique où l'on donnait la première d'un nouveau ballet. Elle commençait tout à fait au commencement avec le bruit de la foule sur le trottoir, l'arrivée des belles voitures l'une après l'autre, et des charmantes dames étincelantes de bijoux qui se réunissaient au foyer, elle voyait d'énormes affiches qui hurlaient le nom qu'elle connaissait si bien :

PRIMAVERA

Sébastien Sanger.

Elle arrivait elle-même un peu en retard, noblement, dans un taxi ou peut-être une Daimler de louage, et il se trouvait qu'elle possédait un manteau de soie rose, et un long collier fait de très grosses perles. Elle savait exactement comment elle monterait l'escalier en se balançant entre les affiches, et

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 octobre, 1er et 15 novembre.

comment, lorsqu'elle regarderait la salle bondée et pleine d'agitation, les gens diraient : « Qui est cette magnifique jeune fille brune qui vient d'entrer dans cette loge? »

Mais personne ne le saurait.

Et puisqu'il n'y aurait jamais de théâtre, ni de première, elle pouvait tout aussi bien idéaliser la chose et la rendre magnifique.

Alors... oh, alors, un prince viendrait, et tout le monde se lèverait, tandis que l'orchestre jouerait l'hymne national.

Puis on éteindrait les lumières, et cette musique, qu'elle ne pouvait jamais imaginer tout à fait, commencerait. »

Mais le plus beau changement, ce serait quand le rideau se lèverait sur ce monde imaginaire où elle avait été obligée de vivre depuis tant de semaines. Alors, ce serait une réalité. Ce rêve printanier que Sébastien avait entretenu dans son cœur pendant le froid et sombre mois de novembre, apparaîtrait, réel, devant ses yeux. Elle verrait les grâces, dans leurs voiles transparents et fleuris, danser parmi les noirs oliviers, elle respirerait une fois encore l'air léger du printemps méridional, tandis que les zéphyrs poursuivraient Aurore dans les bosquets enchantés. Sébastien avait tellement parlé de cette Aurore, qu'au lieu d'écrire de la musique pour elle, il aurait pu faire son portrait. Elle devait battre des ailes à travers la scène, à la longue cadence des harpes, tandis que Zéphyr soufflant dans un hautbois folâtrerait parmi les arbres bourgeonnants.

Elle serait très blonde, très vive, pareil à un jeune bouleau élancé.

— Je la croyais brune, — dit un jour Gemma.

Mais Sébastien lui répondit gravement que les femmes parfaitement belles sont toujours blondes. Elle s'était sentie humiliée par ces paroles et elle brûlait de voir Aurore sur la scène, avec l'espoir d'être assez fière pour n'être pas jalouse.

Ces joies imaginaires, cependant, ne la satisfaisaient pas, comme aurait pu la satisfaire un bon dîner. Elle avait faim. Et de jour en jour la faim se faisait sentir davantage.

Les trains tonnaient dans la nuit d'hiver, bondés de banlieusards heureux, employés qui se hâtaient vers un bon repas, et nul d'entre eux ne levait les yeux de son journal

pour regarder Sébastien en train d'écrire des deux mains à la fois. Il n'y aurait point de théâtre, ni d'affiches, ni de récompense, jamais, à ce labeur désespéré. Elle se disait cela quand la faim la faisait trop souffrir.

Elle détestait Londres, la suie, le bruit, le brouillard et le froid. Elle détestait cette chambre hideuse, si proche du chemin de fer, l'odeur du gaz, et le nasillement des voix des cockneys qui se querellaient éternellement dans l'escalier. Parfois, elle détestait tellement ces choses qu'elle était prête à quitter Sébastien. De tout son cœur elle regrettait cette fontaine, dans la petite cour, où elle tricotait et bavardait tout la journée avec les femmes en châles noirs. Tout aussi bien qu'à Londres, il aurait pu écrire son ballet à Venise, mais ils ne pouvaient plus y revenir depuis l'affaire avec le marquis.

Elle s'étendait sur le lit, ramenant les couvertures sur ses épaules pour avoir un peu chaud, et elle se demandait ce qui allait arriver. Dès qu'il lui permettrait de parler, il faudrait qu'elle lui fasse comprendre que tout leur argent était dépensé. Précisément, il venait de cesser d'écrire. Il était assis, immobile comme une statue. Cela pouvait durer des heures. Puis, brusquement, les deux mains redeviendraient follement actives.

— Comme je le déteste — pensa-t-elle, sauvagement, — comme je l'aime.

Bientôt, il se retournerait et étirerait ses membres pleins de crampes, et lui demanderait vaguement quelque chose à manger. Elle se promettait de dire :

— Je ne vous donnerai rien à manger. Je vous déteste. Je vais vous quitter.

Mais elle ne disait jamais cela.

Et, au lieu de ces paroles, elle poussa un petit cri, doucement.

— Qu'est-ce qu'il y a? — fit-il d'une voix fatiguée.

Son visage sous la lampe était épuisé et tiré.

— Il n'y a rien à manger, — larmoya Gemma.

— Alors, portez quelque chose au Mont-de-Piété.

— Je n'ai rien, sauf mes souliers de montagne. On m'en donnera peut-être deux shillings. Personne n'a besoin de souliers de ce genre à Londres.

Gemma prit les souliers qui se trouvaient sur une haute étagère et les enveloppa dans un journal. Elle revint une demi-heure plus tard avec de quoi manger et de l'argent.

— Qu'est-ce que vous avez apporté à manger?

— Du poisson frit.

— Ne reste-t-il plus rien à porter au Mont-de-Piété?

— Il ne reste que...

— Que quoi?

— Ce n'est pas tout à fait à nous, cependant... la montre de Caryl.

— La montre de Sanger, vous voulez dire... Bi...en.

L'idée de porter cette montre au Mont-de-Piété ne lui plaisait pas trop, bien qu'il n'eût jamais admis qu'elle fût la propriété de Caryl. C'était une montre en or, qui portait gravé sur le boîtier le nom de Sanger. A la mort de leur père, Caryl, qui était le fils aîné, l'avait prise. Mais il l'avait prêtée à Sébastien pendant leur voyage de retour en Angleterre, et Sébastien l'avait gardée, parce qu'elle lui était utile, et aussi parce que c'était trop de dérangement de la rendre. Il avait déclaré qu'un homme qui gagne 400 livres par an peut aisément se payer une autre montre. Mais l'idée de porter la montre au Mont-de-Piété ne lui plaisait pourtant pas trop.

— Il ne peut pas tellement en avoir besoin, sans quoi, il nous l'aurait réclamée. Peut-être voulait-il me la donner. En tout cas, c'est une montre de famille.

— Donnez-la-moi, je la porterai tout de suite.

— Non, j'irai moi-même, j'ai besoin de prendre un peu l'air.

— On ne vous en donnera pas ce qu'on m'en donnerait à moi.

— Oh, si.

Il fut heureux de sortir de cette atmosphère de gaz et de poisson frit, et il marcha parmi la foule, sur les trottoirs mouillés, sans voir personne. Il avait l'esprit si épuisé par une journée de travail, qu'il marchait comme dans un rêve, et qu'il passa devant plusieurs succursales du Mont-de-Piété, sans se souvenir du but de sa course. Quand il heurtait les gens, ce qui lui arriva plusieurs fois, il s'excusait en italien.

C'était un jeudi soir, et les boutiques du Mont-de-Piété étaient pleines de clients, mais enfin, il en trouva une, où on lui donna pour sa montre la moitié au moins de ce que Gemma eût obtenu.

— C'est à cause du nom, — cracha l'employé, — qui voudra d'une montre qui porte le nom d'un autre?

— Si vous n'étiez pas aussi ignorant qu'un lapin, — dit Sébastien en colère, — vous sauriez que ce nom particulier ajoute à la valeur de la montre.

— Sanger! — épela l'employé, en regardant le boîtier de la montre. — Eh bien, Sanger ou Barnum, cela m'est égal. Vous pouvez la prendre ou la laisser.

Sébastien sortit dans la rue et s'arrêta. L'insignifiance de la somme qu'il tenait dans la main le déconcerta au point qu'il n'osa pas rentrer tout de suite chez lui. Il avait peur des commentaires de Gemma. S'il continuait à se promener un peu, il deviendrait peut-être plus brave. Et il poursuivit son chemin vers Camden Road. Arrivé à Regent's Park, il se trouva tout à fait riche, car il y avait des semaines qu'il ne s'était pas promené avec une pareille somme. Gemma ne le laissait jamais sortir avec beaucoup d'argent, de crainte qu'il ne le perdît. Il faisait sauter l'argent dans sa poche, et luttait contre la tentation d'aller quelque part manger à sa faim, et il soupirait après un bifteck et une pinte de bière. Puisque la plus grande partie de cet argent était destinée à l'achat d'habits neufs pour Gemma, il avait peut-être le droit d'en détourner un peu pour lui-même. C'était sa montre, ou presque. Mais il ne put se persuader que cela fût tout à fait honnête, car Gemma, elle aussi, avait faim, et il résista à la tentation.

Le brouillard devenait plus épais et plus chaud, comme il arrivait dans West-End. Il tourna vers Portland Place, et regarda les somptueuses demeures de cet endroit, avec le sentiment de confiance et de légèreté qui était partout le sien. A ses yeux, il n'y avait aucune différence entre Hornsey Road et Mayfair : il aurait vécu content dans l'un ou dans l'autre de ces quartiers. Mais il s'arrêta un instant pour renifler avec envie un fumet de cuisine. Au coin de Langham Place, il vit d'abord un portrait de Yat, violoniste fameux

dans le monde entier. Le portrait le dégoûta tellement qu'il allait se hâter de repartir, quand il vit l'annonce, pour le soir même, d'une représentation de *Til Eulenspiegel* par l'orchestre de Stockholm, sous la conduite de Heinrich. C'était tout à fait une autre affaire. Les yeux de Sébastien brillèrent. Un moment plus tard, il se trouvait près de l'entrée, où il apprenait que les places populaires étaient entièrement louées. Le spectacle venait juste de commencer, et il se précipita au bureau du contrôle, donna douze shillings et six pences, et entra juste au moment où les applaudissements qui accueillaient Heinrich finissaient.

Tout le monde le regarda, non parce qu'il arrivait en retard ou que ses vêtements étaient en lambeaux, mais parce qu'on se demandait qui il était. On remarquait à peine ses habits, et, en tout cas, les jeunes gens mal habillés ne sont pas rares à Queen's Hall. Mais des jeunes gens si beaux, si pleins d'une distinction inexpliquée, sont très rares partout.

Même Heinrich, l'apercevant, attendit pour commencer qu'il eût pris place, non par le moindre sentiment de déférence à l'égard de son jeune ami, mais parce qu'il voulait l'attention entière de l'auditoire aux premières mesures. Tout cela avait l'air très impressionnant, comme si Sébastien eût été vraiment un personnage de grande importance, en sorte que la mère de Fenella, qui se trouvait aux premières loges, prit sa lorgnette et murmura :

— Eh bien, qui est-ce?

Fenella ne répondit pas, car Heinrich et son orchestre étaient lancés. D'ailleurs elle n'aurait pas pu dire un mot. On aurait dit que Queen's Hall s'était tout à coup retourné, et elle se sentait tomber. Elle s'agrippa aux bras de son siège et lutta pour ne pas s'évanouir, mais elle n'aurait pas su dire combien de temps s'était passé, avant que le monde, qui s'était mis à tourner, reprît sa position normale.

La musique semblait jaillir du pupitre devant elle, et quand, enfin, elle tourna de nouveau son regard vers Sébastien, elle ne le vit pas tout de suite. Il lui fallut attendre longtemps avant qu'il bougeât, et même alors, elle n'eût pas été sûre que c'était lui s'il n'avait pas eu ses habits. Silencieusement, elle le sommait de lever les yeux, de trouver son regard.

« Levez les yeux! Levez les yeux! Je suis ici; je suis à vous!»

Mais il ne leva pas les yeux une seule fois, il écoutait *Eulenspiegel* avec beaucoup de plaisir, car il approuvait la manière de Henrich.

— Comme ce serait bien, — pensait-il, — si Heinrich tombait mort tout à coup, et si je me levais pour achever le morceau à sa place. J'ai toujours désiré conduire. Mais s'il mourait, il ne pourrait rien me prêter, et il vaut donc mieux qu'il ne meure pas. Quelqu'un me fixe... C'est comme un poids sur la nuque... Je ne regarderai pas... Me demande qui... J'espère que je suis convenable. J'ai quelquefois tant de guignon. Je ne suis pas si mal fait que Caryl, cependant, le jour où il insistait pour être confirmé à Dresde, et où il traversa l'église pour aller trouver l'évêque avec ses pantalons neufs tout déboutonnés. Mais il en fera autant le jour de son mariage. Il ne faut pas rire ici, ça ne marcherait pas. Eh bien, c'est fini, et c'est très bien. Bravo.

Il battit des mains bruyamment, se leva, et sortit du hall sans lever les yeux. C'était pour Fenella comme s'il l'eût repoussée devant tout le monde. Son indifférence, sa liberté, lui devenaient évidents. Elle avait essayé cent fois d'envisager cette possibilité. Mais elle n'avait jamais imaginé une scène aussi dure et froide que celle-là. Au dernier regard qu'elle lui jeta, elle le vit en plein de profil, comme il sortait par la porte d'en face, et s'arrêtait un instant sous la forte lumière du corridor. Elle vit qu'il avait beaucoup maigri, particulièrement du visage, et qu'il avait un regard de loup affamé qu'elle ne lui avait jamais vu. Dans les Dolomites, il était brûlé par le soleil et bien nourri comme l'était Caryl, ce qui augmentait leur ressemblance.

La mère continuait d'applaudir de ses mains gantées, avec un enthousiasme absurde, et elle échangeait avec ses amis de petits signes de tête approbateurs. Tout le monde se levait. Fenella, en dépit de son tourment, se souvint de l'écharpe de soie que sa mère oubliait toujours. Elle la saisit tranquillement, sur le dos de la chaise. Ils devaient descendre au foyer des artistes, et présenter leurs respects à Heinrich. Lady Mac Clean, qui aimait tout ce qui se trouvait derrière la

scène, n'aurait manqué cette cérémonie pour rien au monde, et elle s'arrêta en route pour dire à ses nombreuses connaissances combien le concert avait été bon, et quel vieil ami était Heinrich. Fenella se tenait un peu à l'écart. Personne n'aurait pu soupçonner comme elle était agitée et désolée. Mais, à la porte du foyer des artistes, elle recula, incapable de faire taire le cri qui s'élevait en elle. Lady Mac Clean poursuivit sa route, se mêlant tranquillement à la foule qui entourait Heinrich.

Le passage glacé où Fenella attendait était presque vide, et si sombre que Sébastien faillit passer sans la voir. Mais elle le reconnut et poussa un profond soupir, qui le fit se retourner. Elle l'entendit s'écrier :

— Aurore!

Elle pressa l'écharpe de soie sur son cœur. Il lui semblait que le temps était aboli, entre le moment présent et leur séparation à Steineck.

De nouveau, elle se trahissait, tout entière, désespérée.

A présent qu'il était si près, on ne pouvait se tromper sur son regard de loup. Elle n'avait pas remarqué auparavant combien ses dents étaient pointues, quand il souriait. Brusquement, il vint si près d'elle qu'elle crut qu'il allait lui donner un baiser. D'un geste prompt et effrayé, elle recula, et il rit.

— Je n'allais pas ici... — dit-il.

Malgré la mauvaise lumière, il vit qu'elle avait rougi vivement et il la regarda un peu, avant de lui demander si elle se souvenait de Steineck.

— Vous savez que je m'en souviens, — dit-elle en le regardant droit dans les yeux.

Et avec un air de dignité innocente, elle s'avança vers le foyer des artistes. Mais il la saisit par le coude, demandant précipitamment :

— Allez-vous épouser Caryl?

— Pourquoi, pourquoi demandez-vous cela?

— Je pensais que c'était fini.

— Pourquoi?

— Vous ne l'aimez pas, n'est-ce pas?

Il dit cela d'un ton pensif, beaucoup plus pour lui-même que pour elle. Elle secoua la tête en manière de réponse.

— Avez-vous rompu?

— Pas encore. Je ne l'ai pas vu depuis mon retour en Angleterre. Je n'ai pas la permission de lui écrire.

— Mais vous allez rompre?

— Oui.

— Parce que vous ne l'aimez pas?

— Oui.

— Et parce que vous m'aimez?

— Et vous?

— Je n'ai pensé à personne d'autre, depuis ce jour, à Steineck.

— Oh! Sébastien!

C'était tout à fait vrai. Depuis trois mois, il n'avait cessé de penser à elle. Mais l'Aurore qui dansait parmi les oliviers était une créature de son imagination, plus belle qu'aucune femme vivante.

— Vous êtes mienne, n'est- ce pas?

— Taisez-vous, ces gens vont vous entendre.

Ils s'avancèrent un peu dans le passage, et descendirent quelques marches poussiéreuses, qui conduisaient à la retraite oubliée d'un pompier.

Mais elle ne voulait pas aller trop loin, car quelque chose l'effrayait au milieu de son bonheur. Elle était déconcertée par son sourire et son regard de loup. Cela ne ressemblait à rien dont elle pût se souvenir.

Il se plaça de telle sorte que les gens qui traversaient le passage ne pouvaient pas la voir.

— Vous êtes mienne, n'est-ce pas?

— Oui.

— Alors, nous pouvons être très heureux, n'est-ce pas? Nous allons être très heureux?

— Le sommes-nous?

— A présent que Caryl est en dehors de tout cela. Venez un peu plus bas. Je veux vous embrasser.

— Non, c'est trop sombre et plein de poussière.

— Qu'est-ce que ça fait? Je le veux désespérément. Pourquoi ne voulez-vous pas?

— Écoutez, Sébastien. Que dois-je faire?

— Ce que vous devez...

— Je pense que je dois épouser Caryl, — dit-elle, avec espérance. — Je le lui ai promis.

— Pauvre vieux Caryl... Je voudrais qu'il soit en dehors de tout cela.

— Je ne devrais jamais le revoir.

— Oh, venez...

Il lui fit simplement remarquer que, quelle que soit sa décision, leur bonheur ne devait pas être sacrifié. Caryl ne saurait jamais...

— Vous voulez dire que je pourrais l'épouser et... et...

— S'il ne sait jamais, il ne souffrira jamais. Il sera plus heureux que si vous le repoussez. Il aura ce qu'il veut. Où est le mal s'il est heureux? De toute façon ça ne durera pas des années, n'est-ce pas? Je viens d'engager sa montre, sans sa permission. Il serait furieux s'il le savait, mais il ne le saura jamais. Voudriez-vous que j'aille lui dire : « Caryl, j'ai engagé votre montre? » A quoi cela m'avancerait-il?

Fenella s'était mise à trembler de la tête aux pieds, comme un arbre dans un grand vent. Au milieu de son indignation passionnée, elle trouva le temps d'être confusément surprise des effets que cette indignation avait sur son corps, de ses mains tremblantes, de sa langue qui bégayait...

— Je ne peux pas vous dire... Je ne peux pas vous dire...

Elle voulait dire que c'était abominable, que Caryl le valait cent fois, et que si lui, Sébastien, avait été le seul homme au monde, elle ne l'aurait pas touché même avec des pincettes. Mais elle avait perdu toute maîtrise d'elle-même. Elle ne pouvait s'arrêter de trembler, elle ne pouvait parler raisonnablement. Si sa mère n'était pas venue dans le passage pour la chercher, elle aurait très bien pu tomber en syncope. Mais le grand écho d'une clameur où il était question d'une écharpe de soie perdue, la ramena à elle-même. Elle écarta Sébastien, et courut en criant :

— Je l'ai, mère, je l'ai.

— Oh, vous l'avez! Quel soulagement! Eh bien, mon enfant, que se passe-t-il? Vous êtes pâle comme un cadavre.

— Je me sens malade, — dit Fenella d'une voix étouffée.

On la ramena chez elle et on la coucha, nantie d'un thermomètre, d'aspirine et de lait chaud.

Sébastien, levant les épaules, retourna vers Hatfield Buildings et trouva Gemma profondément endormie.

Il se déshabilla vivement, et, tranquille, il se glissa dans le lit et prit sa place le long du mur. Mais elle s'était enroulée dans la mauvaise couverture comme dans un cocon, et, quand il voulut prendre un peu de cette couverture, elle s'éveilla.

— Combien avez-vous reçu? — demanda-t-elle, toute endormie.

— De l'argent?

— Hum, hum...

Sébastien ne répondit pas. Mais, tout à coup, il se retourna et se mit à embrasser gentiment les joues et la nuque de Gemma.

Étonnée, elle murmura en dépit de son assoupissement :

— Qu'est-ce... qu'il y a?

— Vous êtes ma chérie, — lui dit-il. — Je vous aime.

— Vous... Quoi... oi?

— Je dis que je vous aime.

— Oh! des blagues! Vous êtes ivre.

XIX

LE TRIOMPHE DE CARYL

On craignit, à Hyde Park Gardens, que Fenella ne fût atteinte d'influenza. Mais, le lendemain matin, elle déclara qu'elle était tout à fait bien, et, après avoir déjeuné, elle se leva. Comme son père se préparait à se rendre à son club, en traversant le jardin, pour faire sa partie quotidienne, elle entra dans la bibliothèque, d'un air si étrange, que le cœur de son père se serra.

— Bonjour, père. S'il vous plaît, je voudrais que vous m'écoutiez.

— Très bien, Fenella, je ne suis pas sourd.

Il se laissa tomber sur une chaise, d'où il serait tout à fait facile de se lever tout à l'heure; et il attendit. Fenella ne voulut pas s'asseoir. Tant qu'elle parla, elle ne cessa de marcher à travers la pièce.

— Je veux que vous compreniez que je ne puis vivre ainsi

plus longtemps. C'est plus que n'importe qui ne pourrait supporter. Vous devez me promettre de me fiancer.

Durant la nuit, elle avait projeté tout ce qu'elle allait dire.

— Quand j'ai abandonné Caryl à Venise, il n'avait pas de travail, et il n'y avait pas d'espoir qu'il en trouvât. D'autre part, vous ne savez pas grand'chose de lui. Mais, à présent, il a trouvé une situation et il fait des économies pour se marier.

— Bon Dieu!

Sir Ivor demanda de quelle situation il s'agissait, et elle s'aperçut qu'elle aurait dû avoir plus de détails à fournir. Elle se souvenait seulement, et vaguement, qu'il s'agissait d'une maison d'édition de musique (elle avait oublié le nom), qu'il gagnait 400 livres par an, et qu'il en gagnerait bientôt mille. Il lui fallut aussi avouer qu'elle avait vu Caryl deux fois, non à Londres, mais dans les Dolomites.

Sir Ivor agita une main implorante, et lui demanda pourquoi elle n'allait pas trouver sa mère. Mais, là, le terrain était meilleur pour elle, elle avait prévu cet obstacle.

— Mère voulait que j'épouse le marquis, — fit-elle remarquer. — Êtes-vous de cet avis? N'aimeriez-vous pas mieux que j'épouse Caryl?

— Vous êtes très jeune, — dit-il avec découragement.

— Je ne suis pas trop jeune pour être désespérée.

— Eh bien, ne le soyez pas. Je ne peux pas supporter le désespoir à dix heures du matin. Que voulez-vous que je fasse?

— Seulement le voir, et parler de la chose à fond.

— Votre mère...

— Elle sera toujours opposée à ce mariage. Toujours. Vous êtes mon seul espoir.

— Où habite-t-il — demanda sir Ivor.

— Kraut! Kraut. Nous trouverons l'adresse dans l'annuaire.

Il ne voulait rien promettre. A l'instant même, il fut secouru par sa femme, qui venait prendre la température de Fenella. Saisissant l'occasion, il sortit.

Au club, il écrivit un mot chez Kraut, pour demander à Caryl de venir le voir. L'entrevue fut rassurante. Caryl s'en

tira très bien. Il parla raisonnablement de la question argent, et il parut sincèrement ennuyé quand on lui dit que Fenella en aurait beaucoup. Il était évident, que, d'une part, il détestait l'idée de vivre aux dépens de sa femme et d'être pris pour un coureur de dot. Mais d'autre part, il ne se montrait pas héroïquement assommant sur ce point. Il proposa d'épouser Fenella quand il serait en état de nourrir une famille, mais, malgré tout, la dot de Fenella serait une très bonne chose.

— Car si je mourais, je serais sûr qu'elle ne manquerait de rien. Voilà l'ennui de se marier jeune. Mais si vous attendez d'avoir des économies suffisantes pour faire vivre une veuve aussi bien qu'une femme, les choses sont telles, de nos jours, qu'il faut attendre d'avoir soixante ans. Bien entendu, je prendrai une forte assurance sur la vie. Mais si Fenella a de l'argent, vous pouvez placer très résolument cet argent sur sa tête et sur la tête de ses enfants.

Quand on lui fit entendre que Fenella, avec son argent, pouvait faire un meilleur mariage, il en convint de bon cœur. Évidemment, elle était trop jeune pour se marier tout de suite, mais de longues fiançailles lui permettraient de réfléchir et de connaître un peu le monde. Si alors elle voulait encore l'épouser, après une telle séparation, c'est que son sentiment serait sûr, et l'on pourrait espérer qu'ils seraient heureux ensemble.

— C'est la séparation qui m'étonne, — expliqua sir Ivor, — je ne crois pas qu'elle vous connaisse encore assez.

— Eh bien, dans ce cas, sir, permettez-moi de la voir davantage.

Malgré soi, sir Ivor fut favorablement impressionné. Caryl lui fit l'effet d'un très honnête garçon.

Caryl fut informé qu'il pouvait venir à Hyde Park Gardens, et il vint, l'air heureux et prospère, en habit neuf de soirée. Il avait vu Fenella une fois ou deux au cours de ces semaines de crise, mais ils avaient été l'un et l'autre si ennuyés qu'ils n'avaient fait qu'échanger de monotones serments de fidélité. A présent, ils avaient l'entière permission d'être ensemble, et après un dîner de famille quelque peu ennuyeux, ils se retirèrent au salon « comme un couple d'amoureux ».

Elle lui demanda de jouer pour elle, ce qu'il fit un peu à

contre-cœur, car il désirait parler. Mais il joua magnifiquement, et ensuite, en récompense, elle vint s'asseoir poliment sur ses genoux, parlant plutôt rapidement de l'avenir, par crainte qu'il ne prononçât le nom de Sébastien. Elle sentait qu'elle ne pourrait le supporter, et quand la chose se produisit elle demeura sans défense. Il parlait de son beau-frère Jacob Birnbaum, qui passait quelques jours à Londres et avec qui il avait dîné la veille. Birnbaum avait été plus que satisfait du travail de Caryl chez Kraut, et il lui avait promis un prochain avancement, ce qui transportait le jeune homme.

— Mais vous savez, — dit-il, — j'ai failli tuer la poule aux œufs d'or. Je l'ai tout à fait fâché dès le début, et j'ai cru un instant qu'il ne ferait plus rien pour moi. Voyez-vous, je me sentais de si bonne humeur et tellement content de tout, que je n'ai pas pu m'empêcher de dire un bon mot pour Sébastien.

Elle se cacha la figure dans l'épaule de Caryl.

— Vous savez qu'ils se sont querellés. C'était la faute de Sébastien. Après cela, Jacob avait déclaré qu'il ne ferait jamais plus rien pour aucun d'entre nous. Mais je n'ai pas pu m'empêcher... vous voyez. Sébastien est parti, et il a écrit un ballet... Qu'y a-t-il, ma chérie, n'êtes-vous pas bien?

— Très bien. Continuez.

— Il me l'a envoyé chez Kraut. Je l'ai trouvé sur ma table quand je suis arrivé hier, avec la note la plus froide me demandant de le publier. Comme si je pouvais le publier! Mais ensuite je l'ai regardé...

Il s'arrêta et soupira. Fenella, d'une voix légèrement étouffée, demanda si le ballet était bon.

— Bon?

Il était sur le point d'éclater, mais il se retint et dit avec précaution :

— Eh bien, je le crois. Je l'apporterai et vous le jouerai un jour prochain.

— J'aimerais mieux entendre autre chose. Je préférerai toujours ce que vous faites.

— Non. Écoutez. J'aurai à vous parler de ceci : je crains que vous ne pensiez quelquefois que je ne me rends pas compte de la valeur de Sébastien. Et c'est vrai. Voyez-vous, j'avais

tout à fait résolu de le laisser tomber. Bien entendu, je l'aime beaucoup, mais nous avons des vies si différentes que, si nous les mêlons, cela ne peut donner grand bien.

Fenella se redressa en s'exclamant et déclara qu'elle était absolument de cet avis. A quoi Caryl parut malheureux, et il se mit à parler de son père. Il fallait que Fenella sût qui avait été ce père avant de comprendre Caryl. Il parla longtemps, raconta de menus souvenirs de son enfance. Elle savait déjà que Sanger avait été un homme très étrange, aussi ne fut-elle pas très surprise d'entendre les récits de Caryl, mais le respect de Caryl la déroutait un peu. C'était un sentiment rare de la part du fils d'un grand homme. Mais Caryl expliqua qu'il s'agissait moins de Sanger que de la famille. Sanger était mort, mais la famille persistait, et Sébastien était l'héritier du génie de Sanger. Caryl avait toujours protégé Sanger, et, à présent, il se sentait obligé de protéger Sébastien.

— Je ne crois pas que ces dons soient héréditaires, — insista Fenella. — je veux dire : le talent. Bach avait vingt fils, mais ils n'étaient guère capables de composer. Il n'y a que les Crébillon et les Dumas.

Carylrépondit simplement qu'elle n'avait pas encore entendu le ballet de Sébastien. Mais il n'était que de l'entendre. Et il se lança dans une tirade à propos de certain passage pour harpes et hautbois où la même phrase était répétée trois fois.

— La même phrase, mais d'un rythme différent la troisième fois, — expliqua-t-il. — Des croches au lieu des noires; la répétition exacte eût été lourde, mais de la sorte, on vous donne ce que vous attendez, d'une manière à laquelle vous ne vous attendez pas. Je vais vous jouer cette phrase.

Il l'ôta de sur ses genoux et se mit au piano. Les trois appels d'Aurore retentirent à travers l'arpège esquissé pour les harpes, et Fenella se cacha le visage dans des coussins.

— Je n'ai pu m'en arracher, — expliqua Caryl, — et j'ai abandonné tout travail pour lire ce ballet. Et quand j'ai eu fini, je me suis dit qu'il fallait montrer cela à Birnbaum même si ça devait l'ennuyer à l'excès. Et je l'ai emporté.

— C'est très bien de votre part.

— J'étais fou. Et je m'y suis pris très maladroitement. Je n'avais qu'à mettre le manuscrit sous le nez de Birnbaum

sans rien dire. Mais j'ai commencé par parler de Sébastien. Bien entendu, il ne voulait pas m'écouter. Il ne cessait pas de me dire que si je voulais lui faire plaisir, je devais m'abstenir de prononcer le nom de Sébastien. Je lui ai alors montré le manuscrit, et je l'ai prié de le lire. Mais il secouait les mains et criait : « Je ne le regarderai pas. Je ne me soucie pas de ce manuscrit, même s'il est aussi beau que la septième symphonie de Beethoven. Vous commettez une erreur. » Il voulait dire que je me conduisais comme un fou. Mais peu à peu, je l'ai amené à lire, et quand il a lu...

— Il a trouvé que c'était très bon?

— Bien entendu. C'est très bon. Mais il était drôle! Car il ne pouvait pas s'empêcher d'être en colère à propos de ce manuscrit. Il ne cessait d'insulter Sébastien tout en lisant, et quand il trouvait une chose qui lui plaisait particulièrement, il murmurait : *Böse! Böse!* Mais il continuait.

— Alors, il va le publier?

— Mais oui. Et il va faire mieux que cela. Il va prochainement s'arranger pour qu'on le joue. Oh, je suis sûr que Sébastien me sera reconnaissant.

— Je ne crois pas le moins du monde que ce soit probable, — dit Fenella, en se levant du sopha et en se mettant à marcher. — Et je voudrais que ce soit votre œuvre que ce M. Birnbaum fasse exécuter.

— Chérie, il ne regardera même pas mes œuvres. Il a fait tout ce qu'il pouvait pour moi en m'offrant cet emploi chez Kraut.

— Mais cela ne durera qu'un temps, Caryl. Vous n'allez pas abandonner tout à fait votre travail personnel? Plus tard..., un jour, nous aurons beaucoup d'argent, vous savez. Je ne pourrais supporter la pensée que vous avez abandonné la musique.

— Que j'écrive ou non, la différence est mince. Tant qu'il y a Sébastien.

— Oh! Ne parlez pas de Sébastien.

— Si vous m'épousez, vous verrez que nous parlerons toujours de lui. Nous ne pourrons jamais nous en empêcher. Vous ne l'aimez pas, Fenella? Je croyais...

— Oh! si, je l'aime. Caryl, jouez encore, je vous en prie. Jouez quelque chose de vous. Je le voudrais.

Caryl, obéissant se mit à jouer quelque chose de lui, un prélude à un chœur. Mais après cinq ou six mesures, il s'arrêta.

— Je ne puis pas, — dit-il.

Fenella s'était retirée dans la partie la plus sombre du salon. Elle se rendit à peine compte qu'il cessait de jouer. Elle voulait être seule un moment, le temps de surmonter sa peine. Une peine si vive ne pouvait durer longtemps.

Elle souffrait, parce qu'elle ne pouvait se persuader que Sébastien était mauvais. Si elle avait pu une fois seulement s'en persuader, le danger eût été vaincu, car elle eût cessé de désirer Sébastien. On ne pouvait désirer quelqu'un d'odieux et qu'on méprise. Si l'on aime un homme, c'est qu'on pense qu'il est bon. Ce désir désespéré de voir ses mains, d'entendre sa voix, ce n'était pas l'amour : c'était de la folie.

Caryl, se levant à demi du tabouret, l'appela :

— Fenella!

— Continuez, — commanda-t-elle. Cachée, dans son champ de bataille plein d'ombre, elle l'entendit soupirer et toucher quelques notes au hasard. Alors, il se mit à chanter un chant qu'elle connaissait bien : *Du holde Hunst.*

Le rythme doux et plein de charme de la musique calma sa peine, comme il calmait celle de Caryl. Elle revint dans la lumière.

— ... *Hast mich im eine bessere Welt entdruckt,* — chantait Caryl, et son mécontentement de ses propres œuvres s'évanouissait.

« *An Musik,* pensa-t-elle, je n'avais pas compris jusqu'à présent ce que cela voulait dire, et Sébastien ne le comprend pas non plus. Mais Caryl le comprend. Il a raison. Il est meilleur que moi. C'est un homme. Les hommes sont meilleurs que les femmes. Mais je ne l'aime pas. »

L'amour, comme un malicieux génie, secouait sa torche et s'éloignait d'elle. Elle pensa à la rencontre de Caryl à Venise, et comprit qu'elle n'avait fait que suivre un fantôme créé par son imagination. Elle le revit au clair de lune, sur les rives du lac. Et, à cette pensée, au plus profond de son cœur s'agita une douleur non encore tout à fait née, le sentiment douloureux d'être à Caryl seulement, pour toujours, en dépit de tout. Ce n'était pas là l'amour, mais la pitié.

XX

BONHEUR

Bien que les fiançailles ne fussent pas officielles, on permettait à Fenella de sortir comme elle le voulait avec Caryl, et la plupart de ses amies comprenaient de quoi il s'agissait. Tout le monde aimait Caryl. On ne pouvait pas ne pas l'aimer. Mais Fenella savait bien que si les gens de son âge le tenaient pour un peu lent, les gens de la génération de sa mère étaient d'avis que « c'était pitoyable ». Elle savait parfaitement comment on parlait de lui, entre duègnes.

— Pauvre Hélène! Sa fille va épouser un jeune homme...

— Quel jeune homme?

— Un jeune homme *tout simple*. Très gentil, je crois. Mais sans le sou.

— Quel dommage!

— Elle est jolie fille. Beaucoup d'argent, et tellement jeune. N'est-ce pas pitié?

— Ce mariage se fera-t-il, à votre avis?

— Hélène en a peur.

— Quel dommage!

Tout ceci n'avait pas grande importance, car les aînés ont rarement raison. Mais on ne se débarrasse pas aussi aisément de la médisance des jeunes et Caryl n'avait, à vrai dire, pas beaucoup d'esprit d'à-propos. Il était trop solennel. Il avait une manière de paraître préoccupé... tout comme s'il était déjà marié, et nanti d'une famille à élever.

De fait, il trouvait que le bonheur est une chose bien ennuyeuse, beaucoup plus ennuyeuse que le malheur, auquel il était dans une certaine mesure si bien habitué qu'il lui manquait.

Aussi se mit-il à composer une messe, pleine de contrepoints laborieux et étonnants, et à présent qu'il ne voyait plus Sébastien, il pouvait laisser son travail sur la table, sûr que personne ne viendrait en rire.

A certains moments, dans son bain, ou pendant qu'il attendait le métro, il découvrait que son courage l'avait complètement abandonné. Un instant, le sentiment qu'il

était frustré en secret l'épouvanta et il se vit sur le bord d'un abîme effrayant, où la vie chez Kraut devenait intolérable. Il mettait résolument toutes ces crises sur le compte de son foie. Et il était vrai que les longues heures passées assis dans le bureau sans air, après l'été dans l'Aldersee, lui valaient une mauvaise santé, et la compagnie de Fenella ne parvenait pas à lui faire oublier l'horreur de sa vie de célibataire. Aussi s'affilia-t-il au club M. C. A. où il put jouer avec d'autres jeunes gens pâles et fatigués qui souffraient, eux aussi, du célibat et du manque d'exercice. Trois soirs par semaine, il allait au club et luttait ainsi contre la dépression. Il vécut de la sorte pendant de longues semaines, jusqu'au jour où, en un brusque arrêt, et avant qu'il ait pu l'en empêcher, sa terreur secrète se fit jour. Il savait depuis toujours qu'elle ne l'aimait pas. Il le savait, bien qu'elle ne cessât pas de désirer leur mariage immédiat, et il essaya de se persuader à lui-même que c'était l'attente et l'ambiguïté de leur situation qui l'avait changée et rendue inquiète.

Elle s'irritait et se dépitait devant tout obstacle, devant sa pauvreté, devant sa prudence, devant sa propre jeunesse à elle, devant les regrets plaintifs de sa mère. Son inquiétude et son impatience s'accrurent à mesure que l'hiver avança, et enfin, toute camaraderie devint impossible entre eux.

Un jour, elle lui fit une véritable scène, parce qu'il ne voulait pas convenir qu'un enlèvement immédiat serait le meilleur moyen d'en sortir. En vain lui montra-t-il les inconvénients d'un tel projet, le scandale, le retard à leur mariage, l'insulte à ses parents qui s'étaient montrés bons. Mais elle ne lui demandait pas de convenir que l'idée était raisonnable, elle voulait simplement qu'il la trouvât séduisante.

— Mais il nous faudrait attendre trois semaines avant de pouvoir nous marier, — lui fit-il remarquer, — même en Écosse.

A quoi elle répliqua qu'il était un défaitiste-né et un dégoûtant conformiste. Elle ne craignait pas de vivre trois semaines avec lui avant de l'épouser. C'était une pure formalité après tout que le mariage et, pour sa part, elle voulait vivre dangereusement.

— Vivre comment? — demanda Caryl avec la plus vive surprise.

— Dangereusement, — lui jeta-t-elle. — C'est la seule manière de vivre. Mais vous ne semblez guère vous en douter. Je ne crois pas que vous ayez jamais couru dans votre vie un risque inutile.

Aussi loin que Caryl pouvait se souvenir, il avait toujours couru quelque risque, mais on ne pouvait guère les appeler « inutiles », car il avait toujours été obligé de les courir. De même pour les quatre années passées dans l'armée du général French. Il ne pouvait jamais très bien se rappeler cette époque de sa vie, sauf en ce qu'elle avait été très inconfortable, et si désagréable qu'il n'en avait gardé aucune impression nette. Les deux choses qu'il considérait comme les pires, le bruit et la peur, avaient tout à fait disparu de sa mémoire, et son souvenir était celui d'une fresque laide, couleur poivre et sel, rayée d'un gris boueux. Aucune sensation précise n'émergeait: Ce n'étaient qu'images répugnantes de souffrances collectives, de confusion et de malaise. Il ne semblait donc pas en effet qu'il eût jamais été suffisamment conscient de lui-même pour courir un risque individuel.

— En effet, je me demande... — dit-il lentement.

Fenella, très surprise, le considéra, il lui sembla que pour un instant, le visage de Caryl avait perdu toute sa beauté et toute sa distinction. Il paraissait inintelligent, grossier, fatigué, comme le visage d'un jeune travailleur ou comme celui des Tommies à qui elle avait servi du café dans une cantine, près de Camberley, quand elle était petite fille.

— A quoi pensez-vous? — demanda-t-elle avec méfiance.

— A rien, à la guerre.

Elle écarta avec impatience l'idée de la guerre.

— Eh bien, la guerre a été pour tout le monde. Je ne pensais pas à la guerre, quand je parlais de vivre dangereusement. Je voulais dire : vivre dans le mépris des conventions et courir des risques au point de vue argent. C'est de cette sorte de courage que je parlais. C'est bien plus difficile, n'est-ce pas que le simple courage physique?

Tandis que Caryl s'efforçait de résoudre dans son esprit la question de savoir s'il en était vraiment ainsi, elle expliqua qu'elle connaissait un endroit très bien, où ils pourraient aller vivre s'il voulait l'enlever. Elle avait un parrain qui habitait

près de Winchester dans un vieux moulin, devant lequel s'étalait un étang, c'était l'endroit le plus agréable qu'on pût rêver pour se baigner.

— Mais voudra-t-il nous recevoir? — demanda Caryl. — A cette époque de l'année nous ne pourrions même pas nous baigner.

— Il est en Chine! voilà toute la question. Il m'a donné la clé de manière que je puisse aller chez lui quand je voudrais, avec des amis. Au printemps dernier, j'y suis allée avec deux amies, et nous nous sommes beaucoup amusées. Ma famille ne saura pas que je suis partie avec vous, d'ici que nous revenions, pour leur apprendre que je suis mariée.

— Vous ne partirez pas cependant sans être obligée de faire un ou deux mensonges.

— J'en conviens volontiers. Si je suis obligée de mentir, cela ne me plaira guère. Mais à part cet inconvénient, que pensez-vous de l'idée? Ne serait-ce pas amusant?

— Non, ce ne serait pas amusant. Je ne vivrai pas avec vous pendant trois semaines avant de vous épouser, que ce soit à Shillstone Mill, ou n'importe où ailleurs. Supposez que je tombe dans l'étang et que je me noie juste le jour des trois semaines?

— Eh bien, qu'arriverait-il? Je ne serais ni fille, ni femme, ni veuve. Comme c'est affreux d'y penser!

Elle se mit à rire, nerveusement, car elle était embarrassée, et plus inquiète qu'elle n'eût voulu le paraître. Vivre ensemble, c'était une façon ambiguë de s'exprimer qui signifiait trop de choses.

— Évidemment, — dit-elle avec hâte, — je ne voulais pas dire... que nécessairement...

— Je sais, — convint-il. — Mais tout le monde pensera que oui. Et supposez que nous ayons des enfants.

Il rougit violemment, car, dans son exaspération, il avait élevé la voix, et il criait presque en prononçant le mot d'enfants. Mais il resta sur ses positions et poursuivit d'une voix plus basse :

— Si nous avions des enfants, nous pourrions trouver que l'opinion des gens est très importante. Vous pensez le contraire, parce que vous n'avez jamais eu à vivre dans le scandale.

Moi, j'ai vécu au milieu de scandales pendant presque toute ma vie, et je sais ce qu'il en est. Je ferai tout pour vous être agréable, mais je ne vous enlèverai pas. Que proposez-vous à la place?

— Oh, Seigneur, je ne sais. Vous êtes une telle pyramide de Raison et de bon sens, que je ne puis penser à rien. Si, cependant, vous pourriez apprendre à danser...

Dorénavant, Caryl passa moins de temps au jeu de paume, il se rendit solennellement dans un studio, derrière Brompton Oratory. Après un mois, il lui dit :

— A présent, je sais danser.

— Vraiment.

Elle s'élança, mit en marche le phonographe et bondit vers lui.

Il la saisit fermement et la conduisit à travers les sofas et les chaises. Elle ne pouvait nier qu'il fût devenu un danseur accompli, mais c'était un plaisir grave. Elle pensa que danser avec un mari serait tout à fait pareil. Mais elle avait voulu qu'il apprît pour danser avec ses amies à elle, car, comme il ne serait pas leur mari, peut-être trouveraient-elles la chose agréable.

— Nous danserons demain soir chez les Stella Martin. Elle m'a priée de vous inviter, — lui dit-elle.

— C'est une grande soirée? — demanda nerveusement Caryl.

Il avait très peu le sens des mondanités, bien moins que Sébastien. Pour lui, une soirée était une grande soirée, si les gens portaient des cravates blanches et buvaient du champagne. D'abord, elle avait trouvé son manque de snobisme tout à fait admirable, mais cela aussi avait ses inconvénients.

— Ce sera ce que Stella appelle une soirée bohémienne, — lui dit-elle, — ce qui signifie qu'il y aura foule et qu'on fera du bruit toute la nuit.

Caryl soupira. Il n'aimait pas les soirées qui duraient toute la nuit, car il devait ramener Fenella, et le lendemain matin, il bâillait au nez du plus vieux des associés, ce qui faisait mauvaise impression. Comment les autres jeunes gens s'en tiraient-ils, il ne pouvait le comprendre. La plupart d'entre eux paraissaient capables de vivre sans le moindre sommeil.

— Il vaudra mieux que je rentre de bonne heure ce soir, — dit-il résigné, en portant la main à sa montre.

Fenella lui demanda pourquoi il faisait la moue. Pour un instant, le visage de Caryl avait pris une expression de rage folle et de désappointement.

— Cette montre est infernale... — expliqua-t-il.

— Elle s'est arrêtée?

— Non. Mais je l'ai perdue. Et j'oublie que je l'ai perdue.

— Quoi?

Elle était en train de choisir des disques, et tout à coup elle s'agenouilla sur le plancher, en s'exclamant.

— Quelle montre? Quand l'avez-vous perdue?

Il lui raconta que c'était le seul souvenir qu'il eût de Sanger et que ce souvenir avait disparu le jour de son arrivée à Londres. Il croyait l'avoir oubliée dans le train entre Innsbruck et Paris. Elle l'écoutait et se récriait. Il se disait que c'était charmant de la part de Fenella de se montrer si compatissante.

— Mais c'est épouvantable, ne cessait-elle de dire, c'est épouvantable!

Il allait lui réciter les lettres qu'il avait écrites à la Compagnie de chemin de fer, quand elle s'élança vers lui, et en l'embrassant chaleureusement.

— Mon Caryl chéri. Je vous aime tant. Oui, vraiment, vraiment, je vous aime.

Pour un instant, son esprit fatigué s'évada dans une région de pur bonheur, comme un train s'engage sous un tunnel. Il laissa sa tête se poser sur la poitrine de Fenella, et ferma les yeux essayant de retenir le temps. Si seulement elle ne parlait plus! Il voulait repousser la certitude qu'elle allait parler bientôt et qu'alors ce miracle de bonheur s'évanouirait. Il voulut étouffer les paroles de Fenella sous des baisers.

— Caryl... ne pouvons-nous bientôt nous marier?

Tout redevint comme avant. Mais il ne pouvait plus supporter cela plus longtemps. C'était si déloyal de sa part à elle. Elle tourna et retourna les paroles de Caryl jusqu'à les faire paraître ridicules, et lui donna presque la conviction qu'il la traitait vilainement. Si, seulement, il l'avait moins aimée, il l'aurait depuis longtemps abandonnée par simple amour de la paix.

— Ne croyez-vous que j'ai horreur de cette attente autant que vous? — dit-il.

— Non. Ce n'est pas vrai. Vous êtes tout à fait heureux. Vous avez votre travail, et je n'ai rien. Je perds ma vie dans cette attente. Je me suis promise à vous. Je veux laisser toute cette vie actuelle derrière moi... pour... pour l'oublier et commencer la vie que j'ai choisie. Je suis prête à supporter la pauvreté et vous, vous, ne l'êtes pas. Et voilà où nous en sommes.

— Fenella, comment pouvez-vous? Si vous saviez seulement combien c'est dur.

— Vous ne pensez qu'à l'argent. Vous êtes tout à fait différent de moi. Vous n'étiez pas ainsi autrefois. Vous ne pensiez pas à l'argent quand vous étiez pianiste au cinéma du Lido.

— Si, — dit Caryl, — en fait je ne pensais guère à autre chose.

— Je ne le croyais pas. Je vous croyais très différent. Je vous ai aimé, parce que je vous croyais différent. Mais à présent...

Elle n'acheva pas; et très maladroitement Caryl acheva pour elle.

— Je... je... je...

— Oh, mon Dieu, finissons, je ne puis supporter ceci. Si vous vous êtes trompée, pourquoi ne le dites-vous pas? Il faut en finir.

— Je n'ai jamais dit que je voulais en finir, c'est vous c'est vous...

— Vous m'aimez, ou vous ne m'aimez pas, il faut choisir...

— Tout ceci parce que je me suis aventurée à dire que vous pensiez trop à l'argent. Comment osez-vous dire que je ne vous aime pas? Je vous ai offert de m'épouser immédiatement, et vous vous mettez en colère, et parlez de rompre. C'est vous qui ne m'aimez pas.

— Doutez-vous que je vous aime? — demanda-t-il lentement.

Elle haussa les épaules, ce n'était pas le moment d'avouer qu'elle avait eu tort.

— En toute vérité, dans votre cœur, avez-vous le moindre doute là-dessus? C'est impossible!

— Mais c'est que vous ne vous comportez pas toujours comme si vous m'aimiez.

— Mais vous, si vous me dites que vous le faites, je sortirai d'ici et ne vous reverrai jamais plus. Est-ce cela que vous voulez?

Elle ne voulait pas cela. A présent qu'il était très en colère, elle était de nouveau très heureuse. Tout son ressentiment s'évanouit et elle convint avec douceur qu'elle avait eu tort. Bien entendu, elle n'avait jamais douté de lui. Il fallait qu'il lui pardonnât; car toute cette attente la rendait vraiment très malheureuse.

Aussitôt qu'il fut parti, Fenella se trouva en proie au plus profond remords. Elle savait qu'elle l'avait traité abominablement, qu'elle lui avait ôté la paix de l'esprit, brisé les nerfs, miné son jugement. Mais elle ne pouvait rien à cela. A chaque fois qu'ils seraient ensemble, la même chose se produirait.

Avant de se coucher ce soir-là, elle se promit de demander pardon à Caryl, le lendemain, pour toute sa méchanceté. Puis elle s'endormit en pensant à Steineck, car, en ces jours, il n'y avait pas d'autre moyen de trouver le sommeil.

XXI

MI FA PIETRA MASETTO

La soirée de Mrs. Martin n'était pas une grande soirée. Mais c'était une soirée élégante. Fenella ne s'était pas représenté combien cette soirée serait élégante, jusqu'à ce qu'elle vît le vestiaire des dames, où elle trouva trois jeunes hommes connus. Une jeune fille aux yeux parfaitement ronds, et aux cheveux couleur de cuivre terni, prenait toute la place devant le miroir, tandis que d'autres invitées, moins jeunes et moins brillantes, ôtaient leurs manteaux, se poudraient furtivement le nez.

Caryl, nerveusement, redressait sa cravate, en attendant Fenella au bas de l'escalier. Elle lui demanda s'il se trouvait quelque femme dans le vestiaire des messieurs.

— Non, — dit Caryl, — mais il s'y trouve un homme ivre.

— Quelle ménagerie, — murmura Fenella. — Tout le monde est de la pire humeur, même les gens qu'on aime. Je ne vois pas un seul... Oh si! Voilà notre cher Herr Heinrich.

Nous irons l'embrasser dès qu'il aura fini de parler à cette magnifique dame.

— C'est ma sœur.

— Quoi... cette dame?

— Toni, Frau Birnbaum. C'est son mari qui m'a donné un emploi chez Kraut. Venez, je vais vous présenter à elle.

— Toni! Est-ce là Toni?

Caryl, une fois ou deux, lui avait parlé de sa sœur Toni qui était si jolie. Mais Fenella fut tout à fait surprise par une beauté d'un style si opulent, et qui portait tant de joyaux. Frau Birnbaum était un peu trop grosse pour son âge. Mais quand on la regardait, on était convaincu que la plupart des femmes sont trop maigres, et il y avait quelque chose dans ses yeux, une étincelle secrète et sauvage, qui contredisait la prospérité douce et polie de son corps et de sa toilette. Elle avait les yeux d'une captive.

— J'avais toujours dit, — s'exclama-t-elle en embrassant douloureusement Fenella, — j'avais toujours dit que Caryl épouserait une blonde. Quand Jacob m'en a parlé, je lui ai demandé : « Est-elle blonde? Il sera malheureux avec une femme brune... une femme comme moi, par exemple. » Mais cet homme! Savez-vous, il n'a pas su me le dire. Mon cher, je suis si heureuse de voir que tout est bien. Quand allez-vous vous marier?

Elle fut choquée d'apprendre qu'ils attendaient d'en avoir le moyen, et à présent qu'elle était rassurée sur la couleur des cheveux de Fenella, elle déclara que Jacob devait donner à Caryl assez d'argent pour qu'il pût se marier tout de suite.

— Je lui dirai qu'il doit le faire. Vous devez trouver long d'attendre. Vous devez vivre tous les deux dans la fièvre. Mais Caryl n'a jamais la fièvre, n'est-ce pas? Il est si différent de nous autres. Allons nous asseoir sur le divan, nous parlerons plus à l'aise.

Elle ouvrit le chemin, ses yeux étranges, sauvages, qui ressemblaient tellement aux yeux de Sébastien, étaient pleins d'une bienveillance rêveuse. Il y avait en eux quelque chose d'intérieur et de caché, comme si elle avait passé la moitié de sa vie endormie. Avec tous ses joyaux et sa riche toilette, elle était comme un noble galion lourdement chargé de trésors,

voguant doucement sur une mer propice. Quand elle se mit à marcher, Fenella s'aperçut que Frau Birnbaum était enceinte.

— Combien d'entre nous avez-vous rencontré? — demanda-t-elle en se laissant tomber sur le divan. — Sébastien, le connaissez-vous? Je pense qu'il sera là ce soir. Jacob devait l'amener. Nous ne sommes venus que pour un jour, vous savez. Nous passons la nuit au Ritz, et demain, nous partons. Nous sommes seulement venus de Paris en avion, pour vingt-quatre heures, pour acheter un tableau que Jacob voulait. Oh!... Vous savez... un de ces tableaux. Avez-vous rencontré Sébastien? Il rentre avec nous. Oh! Regardez donc Caryl qui danse! Comme il danse bien! Je voudrais... mais je suppose qu'il vaut mieux pas, car il y a déjà sept mois... Une autre fille; vous savez, j'ai trouvé le moyen d'être sûre de cela. Je puis avoir une fille ou un garçon absolument à mon gré. Je vous dirai. Mais c'est bien inutile si vous n'épousez pas Caryl avant une centaine d'années d'ici. Vous oublierez. Mais quand vous serez mariée, faites-moi souvenir et je vous dirai. C'est tout à fait infaillible. De quoi parlions-nous? Ah, oui! Sébastien. Le connaissez-vous? L'aimez-vous? Vous savez qu'il a été terriblement impoli envers Jacob, mais malgré tout, c'est mon frère, et je ne peux pas l'oublier tout à fait. C'était très différent quand mon père était impoli envers Jacob. Mon père était le plus vieux. Je dirai cela à Sébastien demain dans l'avion. Il revient avec nous, à propos de la... du ballet... Oh! Fenella! Est-ce que Caryl vous a offert une bague de fiançailles? Montrez-la-moi.

Fenella montra la bague, et Toni s'exclama, tout comme si elle n'avait pas porté toute une rangée de perles beaucoup plus belles.

— Est-ce que Sébastien est ici? — demanda Fenella en dépit d'elle-même.

— Oui. Il a dîné avec nous. Vous avez entendu parler du ballet. Trigorin va le donner à Paris à Pâques. Ne croyez-vous pas qu'il vaudrait mieux trouver quelqu'un de moins pompier? Trigorin est tellement avant-guerre. Pourtant... Oh, regardez donc Serge Yat. Il est ivre. Je me demande s'il l'était déjà quand il a donné son concert ce soir. J'espère que

non. Jacob serait tellement fâché. Il dit que si Yat continue à boire, il ne lui donnera plus un penny. Mais qui est cette dame qui bourdonne autour de lui? Pourquoi ne le laisse-t-elle pas tranquille? Il va être terriblement grossier pour elle dans un instant.

— C'est notre hôtesse.

— Oh, non, c'est effroyable. Yat va faire une gaffe. Allons l'arracher de là, et l'enfermer avant... Voilà! Il a dit quelque chose. Pourquoi invite-t-elle des gens comme cela si elle ne sait pas comment?... Personne ne fera-t-il rien? Jacob sera si fâché! Oh! *Gott sei dank*, voilà Sébastien. Courez, courez donc, chère Fenella, rattrapez-le. Je ne peux pas courir assez vite. Il entre juste au buffet.

Fenella, trop émue pour protester, s'élança à la poursuite de Sébastien, et le saisit par le bras comme il franchissait la porte, lui parlant à la fois, d'une manière incohérente, de Toni et de Serge Yat. Mais Sébastien lui souhaita simplement bonsoir d'un ton qui reprochait à Fenella son impétuosité.

— Bonsoir. Toni est très ennuyée à propos de Yat. Elle veut que vous...

— Qu'avez-vous à faire avec Yat?

— Elle dit que Jacob sera fâché. Il se montre grossier envers Mrs. Martin.

— Est-ce qu'elle attend autre chose de sa part? Pourquoi l'a-t-elle invité? Il a des manières de pourceau, et elle nous doit des excuses pour nous faire respirer le même air que lui. C'est bien fait pour elle et pour Jacob aussi, qui soutient un être pareil. En outre, il est très tranquille. Il ne brise pas les meubles, pourquoi interviendrais-je?

— Je n'en sais absolument rien, — dit Fenella. — Je ne fais que vous transmettre le message de Toni.

Elle s'en allait, mais il lui saisit la main.

— Très bien. Je m'occuperai de Yat, ensuite je danserai avec vous. Comment, vous ne dansez pas? Oh, des blagues! Retournez avec Toni et attendez que je vienne vous chercher.

Elle était résolue à ne pas danser avec lui. Aussi entraîna-t-elle Toni en bas, dans la salle aux rafraîchissements, avec l'espoir que Sébastien ne les retrouverait pas. Mais à peine venait-on de leur apporter du caviar que Caryl apparut, insis-

tant pour qu'elle dansât avec lui, et Toni protesta doucement, disant qu'ils ne devaient pas songer à rester avec elle, car elle allait manger pendant longtemps.

— Il est très bien, — ajouta-t-elle simplement, — que les amoureux dansent. Pour ma part, je n'ai jamais vu personne d'aussi amoureux que Caryl. Il est devenu tout à fait pâle et maigre. On dirait qu'il est malade. »

Elle remonta, résolue à s'amender, à l'aimer comme il méritait de l'être. Toni avait dit que c'était très bien pour les amoureux de danser, et en effet, c'était très bien. Peut-être, quand ils danseraient, lui si plein de désirs, elle si pleine de remords, quelque chose pourrait renaître entre eux, quelque courant perdu de sympathie pourrait de nouveau s'ouvrir, et les choses pourraient redevenir ce qu'elles avaient été il y a si longtemps sur la jetée du Lido. Le miracle qui s'était produit une fois pouvait se renouveler. Elle l'espérait ardemment. Elle entra dans la danse en proie à une violente attente.

Cette attente se transforma en un vide douloureux. Rien ne se produisit. Ils n'étaient que deux danseurs allant ici et là consciencieusement, très étroitement embrassés, mais isolés et aussi loin l'un de l'autre que les deux pôles. Elle s'abandonna à sa conduite adroite, par un sentiment passif de désappointement d'où elle ne sortit qu'en se sentant observée. Sébastien était appuyé au mur, les bras croisés. Précisément Caryl l'aperçut, et le désigna à Fenella.

— Avez-vous entendu parler du ballet? Trigorin va le donner. N'est-ce pas splendide? Je n'ai pas encore parlé à Sébastien. Je vais le faire.

Quand ils arrivèrent près du mur contre lequel Sébastien s'était appuyé, Caryl s'arrêta et, heureux, il le félicita. Sébastien approuva froidement de la tête, les yeux fixés sur Fenella.

— Je croyais que vous ne dansiez pas, — dit-il.

— Si, mais avec Caryl.

Sébastien éclata de rire, expliquant qu'elle avait refusé de danser avec lui.

— Elle a peur, elle n'ose pas.

— Mais il danse très bien, — lui dit Caryl, — mieux que

moi, je vous assure. Vous n'avez jamais dansé avec lui? Prenez votre tour maintenant pendant que je rejoins Toni.

Fenella les regarda l'un et l'autre, sachant que tous les deux la désiraient, et elle ne fit aucun effort pour prendre une décision. Elle les haïssait presque tous les deux : Sébastien à cause du pouvoir qu'il avait sur elle et Caryl pour la raison contraire. Elle prenait conscience d'un mépris ancien et secret des femmes pour les hommes, et de ce point de vue il lui était à peu près égal de savoir qui des deux l'obtiendrait.

— Dansez donc avec lui, — dit Caryl.

— Elle dansera avec moi, — répondit Sébastien.

Elle le regarda souriant à demi, et sans un mot, elle se laissa jeter dans ses bras. Ensemble, ils entrèrent dans la foule.

MARGARET KENNEDY

(Traduction de LOUIS GUILLOUX.)

(*La fin dans le prochain numéro.*)

JOHN GALSWORTHY

Le choix du prix Nobel, cette année, sera accueilli avec faveur par les lettrés du monde entier, car M. John Galsworthy est devenu, depuis quelques années, un des grands écrivains européens.

Il y a toujours un peu d'arbitraire dans le fait que tel écrivain plutôt que tel autre passe les frontières et se répand universellement. Mais il y a tant d'injustice souvent dans la manière dont la gloire de chaque écrivain est répartie dans son pays d'origine que dans l'ensemble la justice s'établit peut-être mieux, quand elle naît d'un plus grand nombre d'esprits. La célébrité de M. Thomas Mann en est la preuve.

M. John Galsworthy était peu connu encore, sauf en Angleterre, lorsqu'en 1912 *la Revue des Deux Mondes* publia sur lui une grande étude de M. André Chevrillon, qui est à la fois un des plus beaux morceaux de critique qu'ait inspirés l'auteur de *la Forsyte Saga* et un des chapitres les plus pénétrants de l'œuvre de M. André Chevrillon. Cette étude contenait non seulement un portrait presque complet de M. John Galsworthy, mais aussi un ensemble de réflexions sur l'art du roman que j'aurais voulu faire lire à tous les romanciers tant il contenait de remarques sagaces et d'observations utiles. Depuis lors M. John Galsworthy a été traduit en France, puis en Allemagne, et bien que celle-ci l'ait découvert beaucoup plus tard que nous, les traductions de M. Galsworthy y sont plus nombreuses.

***

M. John Galsworthy est né en 1867 à Coombe, dans le Surrey. Il a fait ses études à Harrow et à Oxford. Il s'est inscrit au barreau en 1890, mais il l'a peu pratiqué. Il commença alors de grands voyages, visitant l'Amérique et l'Égypte, le Canada et le Cap, la Colombie britannique et l'Australie, la Russie et les îles Fidji. Ce ne fut qu'en 1897 qu'il publia son premier livre, une série de nouvelles qu'il continua par son premier roman, *Jocelyn*, en 1898. Aujourd'hui, au moment où il reçoit le Prix Nobel, il publie un nouveau roman, *En attendant l'amour*. Cette œuvre considérable se répartit déjà sur trente-cinq années, au cours desquelles M. John Galsworthy n'a jamais cessé de donner plus d'ampleur à un talent grave, sobre, dramatique et mûri par l'expérience.

Quand on rencontre M. John Galsworthy, on voit un homme grand de taille, très typiquement anglais, et qui ressemble par certains traits aux meilleurs personnages de ses livres. Il a le front extrêmement haut, déjà découvert, encadré sur les côtés par de courts cheveux d'argent, une figure énergique et rasée, légèrement voilée, le teint frais des hommes qui vivent au grand air. Sa bouche serrée, énergique, aux lèvres fines, semble hermétiquement close sur un secret qu'il ne veut pas dire, le menton est fortement accusé, creusé d'une fossette; sous des arcades sourcilières avancées, les yeux bleus très clairs, extrêmement jeunes, gardent une expression générale de mélancolie. Toute la force du caractère semble se résumer dans ces maxillaires puissants, dans cette bouche ferme. Le haut du visage, front, regard, semble appartenir à un autre monde, celui du rêve et de la méditation. L'attitude générale est de la réserve, presque de la timidité.

Ces caractéristiques se retrouvent dans l'art de John Galsworthy. Ses personnages tenaces, vigoureux, violents à froid, dominés par le sentiment de l'âpreté et par celui de leurs droits — les droits de l'individu ajoutés à ceux des classes dominantes — sont souvent traversés, — j'entends les plus délicats — par de brusques échappées sur la tendresse, la songerie, et surtout par l'amour de la nature.

Cet amour de la nature, ah! comme il baigne délicieusement l'œuvre de M. John Galsworthy. A tout moment, au milieu de ces hommes tendus, égoïstes, souvent impitoyables, c'est un brusque bouleversement éveillé par un pommier qui fleurit, par une herbe qui se ride sous le poids du vent, par un nuage qui traverse le ciel, par un chien qui vient se frotter à vous, ou la vue d'un enfant emporté par une nurse. On sait l'hommage rendu par l'Angleterre à la jeunesse. Jamais cet hommage n'a été plus visible, plus frémissant, plus attendri que dans l'œuvre de M. John Galsworthy. Ses jeunes filles sont adorables, ainsi que certaines jeunes femmes, comme cette Irène qui a été successivement aimée par trois des Forsyte, et que ces jeunes gens tranquilles, vigoureux, sans trouble, qui vivent de toutes leurs forces avec une conscience réfléchie, comme si vivre était à la fois un acte éminemment païen et éminemment religieux et d'autant plus religieux qu'il est devenu plus païen.

On représente trop souvent les personnages de M. John Galsworthy comme une bande d'hommes féroces et stupides, gonflés de vanité, de mépris d'autrui, d'égoïsme et d'amour de la possession. Sans doute apparaissent-ils souvent tels, mais ils le sont dans la mesure où le sont les êtres humains. La certitude d'avoir toujours raison — chose que les Français croient essentiellement britannique — leur donne souvent en effet quelque chose de dur et de particulièrement décidé. Mais tous les héros de M. Galsworthy ne sont pas des Forsyte. Il est vrai qu'en dehors de ce monde *tout fait* nous ne trouverons plus chez lui que des intellectuels indécis, — comme ceux de *Fraternité* — des individus troublés par leurs devoirs envers autrui, tendres jusqu'à l'horreur de s'affirmer, et aussi faibles que sont rudes et puissants les grands propriétaires, les grands hommes d'affaires, les bourgeois satisfaits qui remplissent la plupart de ses romans. Ces intellectuels, Hilairy Davison, un des personnages de *Fraternité*, par exemple, font prévoir déjà, dès avant 1914, les héros de M. Aldous Huxley, ces intellectuels exagérément cultivés chez lesquels le goût de l'intelligence a peu à peu détruit le sentiment de la vie et qui ne sont plus devant les phénomènes que des miroirs, des miroirs à spéculations infinies et presque

entièrement dépouillés de réactions personnelles. Le contraste a toujours été violent en Angleterre entre l'homme du fait, le conquérant, l'homme énergique, le Dombey de Dickens, l'Égoïste de Meredith, le Forsyte de Galsworthy et l'homme chez lequel toutes les énergies se sont tournées vers le rêve et vers le pouvoir de méditer, race dont le type classique est Hamlet et que nous trouvons dans le Silas Marner de Georges Eliot ou dans le Hilairy Davison de Galsworthy, comme chez les innombrables poètes qui se sont succédés depuis Chaucer et Spencer sur cette île élue par les fées les plus pures de l'imagination humaine. Mais la tendance générale de l'Anglo-Saxon tant dirigée vers le fait ou vers l'action, c'est sur le fait ou l'action que se portera de préférence l'effort de réflexion d'un intellectuel. Et particulièrement sur sa nécessité. Il en résultera l'excès d'aboulie auquel aboutissent les penseurs de Galsworthy ou ceux d'Aldous Huxley. En France, personne n'est particulièrement porté à l'action. L'action fait partie d'une sorte d'activité générale à laquelle sont mêlées la pensée et la sociabilité. De là cette harmonie générale qui se dégage de la vie et de l'esprit français et de là aussi, cette modération qui aboutit souvent à une sorte de médiocrité générale des usages et des caractères. Le roman français qui contient un grand nombre d'intellectuels contient peu de vélléitaires. Et ce sont même les intellectuels qui sont dans nos livres les hommes les plus énergiques, qu'il s'agisse du Julien Sorel de Stendhal, du Balthasar Claës de Balzac, ou du Robert Greslou de M. Paul Bourget. Et si Claude Lantier, le héros de l'*Œuvre* de Zola échoue, ce n'est point qu'il manque de ténacité, mais c'est qu'il n'a pas de génie. Ajoutons que le seul écrivain français peut-être qui ait montré dans ses romans des rêveurs complets a été Flaubert qui était cousin par ses origines d'un grand nombre d'écrivains anglo-saxons.

Le grand art de M. John Galsworthy est de savoir faire vivre et d'animer devant nous des personnages vrais, qui ne soient jamais conventionnels et qui demeurent justes de ton. Pour les romanciers, la plus grande difficulté est de ne pas laisser leur monde intérieur déborder sur l'extérieur et de garder une certaine convenance dans la façon dont ils accommodent la réalité. Si l'on se place au point de vue de

l'observation moyenne, l'on a affaire à des hommes chez qui l'outrance de leur propre imagination crée une déformation inadmissible du point de vue de la vérité moyenne, comme Balzac, Dickens ou Dostoïewsky, ou à ceux chez qui l'exactitude de l'observation aboutit à une véritable platitude comme chez Champfleury, Duranty ou Pissemski; d'un autre côté, une observation juste, qui ne s'accompagne pas de poésie, rend parfois un livre insupportable aux lecteurs. Nous baignons tous dans un monde poétique, il n'appartient pas aux poètes seuls de le découvrir, mais tout être en a une perception plus ou moins confuse. Si cette perception n'est pas sensible dans un ouvrage volontairement réaliste, il y a des chances pour qu'il devienne profondément ennuyeux. A ce point de vue-là, M. John Galsworthy est un des meilleurs élèves de Tourgueniev.

Il lui ressemble par plus d'un point et d'abord par sa façon de présenter les personnages et les situations. Le style de M. John Galsworthy est à la fois développé, minutieux, et elliptique. De brusques raccourcis sont suivis par de longs développements. Les personnages sont présentés comme s'ils étaient sous les yeux des lecteurs sans le long historique qui accompagne, chez Balzac par exemple, leur éclairage. Le but de M. John Galsworthy est d'imiter la vie. Il se tient le plus près possible d'elle, observant ses moindres détails, attendant de chaque rencontre, d'un regard, une révélation nouvelle et cette révélation est fréquente. M. André Chevrillon a fait observer déjà la puissance avec laquelle M. Galsworthy peut résumer tout un caractère, toute une situation, même toute une généralité humaine, dans une simple réflexion à table, dans la brusque manière de regarder un jardin, de respirer une fleur ou d'exprimer un vœu vague qui cache à demi ou qui fait exploser indirectement un désir profond.

Si l'on voit dans son ensemble la *Forsyte Saga*, on assiste à un des plus complets développements de la vie humaine qu'un artiste ait créé. Cela ne ressemble ni à la *Comédie Humaine*, ni aux *Rougon Macquart*, ni à *Jean Christophe*, ni à *la Recherche du Temps perdu*, ni aux *Buddenbrucks* de M. Thomas Mann, bien qu'à tout prendre, ce soit avec ce dernier roman que la *Forsyte Saga* ait le plus de points de com-

muns. M. John Galsworthy nous introduit au cœur d'une de ces fortes familles anglaises enrichies à la fois par l'énergie et par le culte exclusif de l'argent. Ce sont des gens chez qui l'intérêt personnel est intimément uni aux grandes idées sociales, morales et religieuses que leur caste défend. Pour eux, attaquer certaines idées équivaut à leur dérober de l'argent. Ils sont un mélange de vertus et de conventions, d'égoïsme et de respectabilité. Dans un des livres de la série, un des Forsyte ayant épousé une Française s'indigne toujours de l'entendre parler toujours de l'hypocrisie anglaise. Ce que nous appelons l'hypocrisie britannique, c'est en effet une chose incompréhensible pour un Anglais. Son devoir social est d'avoir une attitude réglée dans ses moindres détails par des usages consacrés. Si son personnage intérieur n'est pas d'accord avec ce rôle, c'est une faiblesse secrète dont il a honte et qu'il ne doit pas laisser voir. A lui de cacher ses déficiences, et s'il sacrifie en cachette à des passions inavouables, de tout faire pour ne pas choquer autrui. Cet idéal qui a été celui de l'époque victorienne subit en ce moment de rudes coups; d'ailleurs il ne faut pas oublier que si la reine Victoria et son entourage établirent avec tant de rigueur le culte du *cant* et de la respectabilité, c'était par réaction contre les mœurs du XVIIIe siècle et en particulier du règne de George IV qui avait montré un des plus beaux déchaînements que l'humanité ait enregistrés. Et il ne faut pas oublier que les bourgeois de M. Galsworthy, du moins dans les premiers romans de la Saga, ont été formés sous le règne de la reine Victoria.

On a souvent reproché à M. Galsworthy la satire qu'il a faite de la haute société et, plus particulièrement, ces jours-ci à l'occasion du Prix Nobel. Je ne sais s'il se forme en France ou dans le monde une nouvelle *terreur* victorienne, mais il est assez singulier de voir s'établir au nom de l'intérêt une nouvelle manière de juger la littérature. Et il est piquant de lire en France, dans le pays de Rabelais, de Molière, de Montesquieu et de Voltaire, que la satire doit être condamnée au profit du conformisme social. En tous cas, M. John Galsworthy ne condamne nullement la société en tant que société, mais bien les abus que telle forme de société autorise chez les individus. Et il n'ignore pas que toute société étant créée par

les hommes, elle servira d'abord aux intérêts d'un groupe, quel qu'il soit. S'il porte une condamnation, c'est contre l'homme. Et je ne vois pas qu'aucun moraliste, depuis que le monde existe, *l'ait jamais acquitté*. Le seul homme qui crut à la bonté humaine a été Jean-Jacques Rousseau, et il en est résulté, comme on disait autrefois dans le jeu des petits papiers, un nombre incroyable de têtes coupées. J'ai toujours vu, par l'exemple de l'histoire, que les pessimistes sont à peu près les seuls hommes qui ne fassent pas de mal à l'humanité.

La Forsyte Saga est un énorme effort pour reconstituer la vie. Un effort de zoologiste autant que de romancier. Elle se compose aujourd'hui de six gros volumes et de deux nouvelles. A travers cette masse imposante, on voit des hommes naître, aimer, mourir. Les générations se succèdent, chacune avec sa date exacte, c'est-à-dire apportant l'ensemble d'idées et de réactions qui caractérise chronologiquement chaque génération. Des femmes souffrent, quittent leur mari, d'autres se marient, et trompent les leurs, des vieillards se maintiennent debout, par un effort gigantesque, jusqu'à un âge des plus avancés; on voit de vieilles maisons anglaises qui sentent le camphre et le porto, d'admirables propriétés de famille où les glycines grimpent sur les murs, où le vent fait neiger les fleurs blanches des pommiers en fleurs; tout cela tient debout grâce à une armature solide d'intérêts et d'idées toutes faites. De temps en temps une faille se révèle. Un Forsyte se laisse mourir. Une femme s'abandonne au dérèglement d'une sensibilité personnelle. Un homme part avec une danseuse. Mais il faut que l'édifice tienne solidement et résiste à toutes les tempêtes. A travers ces huit ouvrages dont aucun n'est médiocre, où l'intensité de l'expression est presque partout la même, dans cette magnifique réussite, on assiste vraiment au renouvellement de la vie, à son exubérance, à sa fécondité. On est comme emporté sur un fleuve à la fois calme et tumultueux qui reflète les paysages les plus divers et les plus nuancés de la vie humaine. M. John Galsworthy n'est pas Dickens. Il s'attendrit le moins possible. Il s'efforce de ne pas prendre parti. Son ton le plus égal est une ironie de bon ton, l'ironie même avec laquelle certains de ses Forsyte considèrent la vie. Mais il lui arrive bien souvent de se laisser aller

aux émotions qu'il ne peut maîtriser et cela toutes les fois qu'il a affaire à un être jeune, à un sentiment pur.

Une des nouvelles de la série *l'Été de la Saint-Martin d'un Forsyte*[1] qui est un véritable chef-d'œuvre, nous offre le spectacle ravissant d'une de ces haltes les plus mélancoliquement souriantes de son œuvre.

On y voit le vieux Jolyon Forsyte seul à la fin de sa vie, à la campagne, devenu à peu près indifférent à tout, sinon aux charmes de l'enfance et à la beauté des femmes. Ajoutons ici que M. John Galsworthy est peut-être le seul écrivain qui ait su peindre la vieillesse : ce mélange d'indifférence, de détachement, de refoulement dans le passé qui constitue l'homme qui a dépassé la maturité. Par moments il a encore de brusques attaches avec la vie sensible, mais il l'a par le truchement de ses souvenirs. Il ne s'intéresse aux choses que quand elles lui rappellent un événement qu'il a connu, un événement de son passé, ou bien encore il est touché, surtout quand il s'agit des Anglais, par la vue d'un arbre, d'un nuage ou d'un enfant. Ce vieux Jolyon rencontre un jour, dans un parc, une femme qu'il a beaucoup connue autrefois, cette Irène qui est une de ses petites-nièces et qui est partie autrefois pour suivre un amant, l'architecte Bosinney, lequel était d'ailleurs le fiancé de sa propre petite-fille. Drame qui fait d'ailleurs tout le sujet du premier roman de la Forsyte Saga, *le Propriétaire*. Mais le vieux Jolyon, en s'élevant par l'effet de l'âge au-dessus des conventions sociales et des préjugés mondains, n'a plus aucune des petitesses de la vie moyenne. Il devrait haïr ou mépriser cette Irène, il n'en est rien. Sa beauté le charme, sa jeunesse l'éblouit, et ce vieillard devient mystérieusement, profondément amoureux de cette personne que sa famille a rejetée avec mépris et que d'ailleurs elle récupérera, car c'est un autre Forsyte qui, en secondes noces, épousera cette Irène délaissée et malheureuse dont l'amant est mort peu après l'avoir entraînée hors de l'ordre grandiose de la famille Forsyte.

Cet amour de Jolyon Forsyte pour Irène, la femme de Soames, il ne s'exprime presque jamais. Et comment s'expri-

1. Paru dans la *Revue de Paris* le 1er et le 15 février 1922 sous le titre : *Le dernier été.*

merait-il? Il est sans espérance et presque sans désir, il est fait d'une dernière illusion, d'un dernier élan d'admiration pour la beauté. Le vieux Jolyon n'est heureux que s'il se trouve auprès d'Irène. Par une intuition de grand psychologue, M. Galsworthy laisse entendre que le vieillard aime de la même façon que l'adolescent : dans le rêve. Et il meurt quand il ne voit plus Irène. Il ne meurt pas bien entendu de ne plus la voir, mais il consentait à ne pas mourir, parce qu'il continuait de la voir. Elle devenue invisible, il n'a plus rien à faire ici-bas.

Soames, le premier mari d'Irène, s'est remarié, lui. Il a épousé une Française d'extraction ordinaire, mais qui lui a donné une fille charmante. Il a fait aussi une collection de tableaux, sans aimer beaucoup la peinture, mais par instinct de collectionneur. Sa seconde femme s'éprend d'un autre homme; sa fille s'éprend du fils d'Irène et il est obligé de la tromper pour empêcher ce mariage. Hélas, il a perdu sa vie. Car, dit M. John Galsworthy, il y avait deux choses qu'il « convoiterait toujours et n'aurait jamais : la beauté et l'amour épars dans le monde... ». C'est une des conclusions d'*A louer*, *l'opus* cinquième de la Saga. Mais il en est une autre, qui est celle-ci : « L'élan de la race était brisé. Ils ne semblaient plus aptes à s'enrichir, ces Forsyte de cette quatrième génération; ils se tournaient vers l'art, la littérature, l'agriculture, l'armée, ou ils se contentaient de vivre sur les revenus de leur héritage; ils n'avaient pas d'esprit d'entreprise, pas de persévérance. Ils en mourraient s'ils n'y prenaient garde! »

Cette rupture de l'élan, cette modification de l'âme anglaise, ce relâchement de l'esprit victorien de conquête et d'entreprise sous des influences nouvelles font l'objet des derniers ouvrages de la série. L'ancienne âme « Forsyte » s'éteint peu à peu dans un monde nouveau. Parfois M. John Galsworthy revient en arrière, évoque ce qui n'est plus. Un des plus beaux chapitres d'*A louer* évoque la maison du vieux Timothée Forsyte, à Bayswater Road; maison qui devrait devenir un musée victorien, comme la maison de Carlyle.

« La maison était parfaite dans son genre, style et décor... Les murs étaient d'un bleu sobre, et les rideaux verts à grandes fleurs peintes; il y avait devant l'âtre à grille de fonte un écran de tapisserie; les armoires d'acajou vitrées étaient

pleines de bibelots; sur une étagère se pressaient tous les poètes aimés de l'époque victorienne : Keats, Shelley, Southey, Cowper, Coleridge, le « Corsaire », de Byron, à l'exclusion de ses autres poèmes; le petit bureau marqueté, tapissé de peluche rouge, était rempli de reliques de famille : le premier éventail d'Hester, les boucles des souliers de l'arrière-grand'-mère, trois scorpions dans des flacons, une grande défense d'éléphant très jaune envoyée des Indes par le grand-oncle Edgar qui faisait le commerce du jute et un feuillet jauni, couvert de pattes de mouches relatant Dieu sait quoi! »

Mon Dieu! l'adorable vieille maison! Mais elle est condamnée comme tout ce qui est Forsyte. Et le Forsyte chancelle quand l'univers moral, dont il est une des colonnes, est ébranlé. Dans ses contes, dans ses pièces (qui ne valent pas ses romans, tout en demeurant de bonnes pièces émouvantes, mais d'un dramatique un peu facile), le thème favori de M. Galsworthy est la rencontre de la vie avec un de ces hommes sûrs de soi et pour qui la justice n'apparaît que comme une façon de défendre ses propres intérêts. Que l'amour, la misère, l'injustice, l'indignation produite par un crime social interviennent et l'homme se mettra à penser, donc à se condamner. La lutte de l'égoïsme natif avec une forme quelconque de révélation morale, voilà l'objet de M. John Galsworthy. Conclut-il? Il me semble que non. Il pose d'angoissants problèmes, — ceux que nous nous posons tous, — puis il passe. La vie le reprend, la vie animale, la vie instinctive, et ses personnages avec lui. La société est tantôt la plus forte, tantôt la conscience individuelle. Et la nature seule a toujours raison.

Tels sont les sentiments généraux, — et quelques-unes des idées — qui parcourent cette œuvre austère et pathétique, parfois, — et dans de rares parties, exagérément romanesque, mais le plus souvent vaste, simple, opulente, et toujours voisine de la plus « humble vérité ».

EDMOND JALOUX

LE SALON D'AUTOMNE

Depuis quelques lustres, les Salons (qu'ils fussent d'automne, d'hiver ou de printemps) ne représentaient guère, pour la plupart des peintres, qu'une corvée saisonnière. Le plus souvent, ils se soustrayaient à cette corvée et laissaient la place à la foule des barbouilleurs obscurs. S'ils envoyaient quelque chose, c'était une toile prise au hasard, au dernier moment : un « invendu » de leur dernière exposition particulière. Tout était assez bon pour le Salon. Chaque peintre appartenant à un marchand, produisait d'abord pour ce marchand, lequel, jusqu'à hier, était à peu près certain de placer toute sa marchandise. Souvent même, tant les amateurs étaient nombreux, pressés, impatients, la demande dépassait l'offre, et il n'était pas rare, alors, dans les salles de la rue de La Boétie, du faubourg Saint-Honoré et de la rue Royale, que tous les tableaux exposés portassent, dès le matin du vernissage, la petite étiquette où on lisait ce mot : « *Vendu* ».

Pourquoi, dans ces conditions, ces peintres trop sûrs de leur affaire se fussent-ils préoccupés des Salons? A quoi bon donner du temps, des soins et de la peine à l'élaboration et à l'exécution d'une seule toile de dimensions peu commerciales, qui risquait de rester pour compte, alors que le menu fretin des pochades lestement et facilement enlevées trouvait instantanément acquéreur? Le vorace appétit des amateurs était insatiable; mais ces amateurs étaient de gros mangeurs de petites choses. Ils avalaient tout, à condition, si l'on ose dire, qu'ils n'eussent pas trop à mâcher.

Ces temps heureux, ces temps fabuleux sont révolus. Sans argent, les amateurs n'ont plus faim de peinture. En perdant l'appétit, ils ont aussi perdu la foi. Les marchands ne vendent plus guère de toiles nouvelles et consacrent leurs « disponibilités » à soutenir les toiles anciennes qui, en doses massives, échouent à l'hôtel Drouot. Hier, aujourd'hui, demain, des collections entières, par force ou par lassitude, furent, sont ou seront répudiées par ceux qui les constituèrent. On vend comme on achetait, sans grand discernement. On se débarrasse de tout, de même qu'on achetait de tout, le bon et le pire. Quitte, plus tard, lorsque, avec la confiance, la clairvoyance sera revenue, à se repentir de n'avoir pas conservé quelques toiles excellentes, sinon admirables : les œuvres de ceux qui seront des maîtres et des petits-maîtres, pour notre postérité.

Délaissés par leurs marchands et par leurs amateurs, les peintres se retrouvent donc seuls avec eux-mêmes. Ils le savent : les présentes années de vaches maigres ne dureront pas toujours; mais ils savent aussi que, jamais plus, dans l'avenir, ils ne mèneront paître les pharamineuses vaches grasses du passé. Pour longtemps, l'amour de leur métier, qu'ils le veuillent ou non, sera un amour désintéressé. Il leur faudra vivre simplement, difficilement, comme ont vécu leurs aînés des âges héroïques : les Renoir, les Cézanne, les Manet; méditant la phrase fameuse, laquelle, hier, bien loin d'inquiéter, faisait sourire : « De mon temps, monsieur, on n'arrivait pas... »

Cette « crise » cruelle était fatale et sera probablement salutaire. Demain le succès ne dépendra plus d'engouements improvisés ou d'entraînements éphémères. La qualité devra remplacer la quantité. Les amateurs, moins nombreux, n'achèteront plus pour spéculer mais pour posséder. Ils n'entasseront plus des centaines de toiles dans des cabinets noirs, le nez au mur, comme on enferme des valeurs de bourse dans un coffre. Enfin, ces amateurs étant, par surcroît, des connaisseurs, ils ne se confieront plus aux marchands. Au besoin, ils se méfieront d'eux. Ils iront eux-mêmes, par plaisir, par amour, à la découverte; soit dans de petites galeries patientes et obscures, comme le furent jadis maintes de celles qui, après s'être démesurées, se dégonflent maintenant; soit aux

Salons, redevenus ce qu'ils avaient cessé d'être : des marchés publics, comparables à ceux où, dans les villes, les cultivateurs, se passant de l'intermédiaire des boutiquiers, proposent directement aux citadins les produits de leurs champs ou de leurs jardins.

Mais cette assimilation est approximative. Les marchés sont hebdomadaires. Comparons plutôt les Salons aux concours agricoles, annuels ou bisannuels, et où une élite de producteurs propose aux suffrages les résultats sévèrement sélectionnés de leurs efforts récents.

Ces Salons de demain, au lieu d'exhiber des « laissés pour compte », montreront des ouvrages destinés moins à la vente qu'à une sorte de publicité supérieure. « Je vous soumets ce tableau, — dira implicitement l'artiste au visiteur, — non, d'abord, pour que vous l'achetiez, mais pour que vous sachiez ce que je suis capable de faire, quand je fais de mon mieux. Au lieu d'une carte d'échantillons, faite de pièces et de morceaux, voici un exemplaire unique, un modèle choisi. Quelque chose d'analogue à ce que les artisans d'autrefois appelaient une œuvre de maîtrise... »

Cette orientation nouvelle de la peinture est fort discernable au Salon d'Automne. L'article courant, l'article en série ne trouvant plus à se placer, maints artistes, cette année, plutôt que d'encombrer vainement leurs ateliers d'ouvrages hâtifs et de répétitions paresseuses, ont entrepris des travaux de longue haleine, pour lesquels les relâches du commerce leur laissaient des loisirs studieux. Au lieu de « faire de la peinture », ils ont « fait un tableau ».

Ce passage de la dissipation à la concentration, du caprice à l'ordre et, jusqu'à un certain point, du jeu au travail, ne pouvait pas se faire du jour au lendemain. Les meilleures toiles exposées au Grand Palais témoignent d'un état transitoire entre ce que leurs auteurs ont délaissé et ce qu'ils convoitent d'atteindre. Bien de ces « tabeaux » sont encore, malgré tout, de grandes pochades; elles justifient insuffisamment leurs ambitions. Ces « grandes choses » en restent au point d'un « premier état » d'une gravure. David, sauf erreur, disait : « Je n'ai su quelque chose que lorsque j'ai commencé d'oublier ce que j'avais appris. » Les peintres d'aujourd'hui sont loin de

pouvoir tenir ce langage. Mais la situation étant ce qu'elle est, il ne s'agit pas de juger ce qu'on nous montre comme des réalisations, comme des aboutissements, mais comme des points de départ et des promesses. Venant de loin et ayant à aller loin, les peintres ont d'abord une longue marche en arrière à refaire avant de s'engager dans des chemins qu'il faut qu'ils retrouvent, sans autres guides, pour les conduire, les stimuler et les confirmer, que les maîtres du passé.

Les traces de ces consultations et de ces références sont visibles au Salon d'Automne. L'exemple encourageant de Manet, prenant des points d'appuis avoués dans les musées, est venu à son heure. Fréquenter des grandes œuvres équivaut à une fréquentation scolaire. Sans doute trouverait-on présentement, dans les ateliers de Montparnasse, des collections de photographies reproduisant les compositions pleines d'autorité et de science d'un Carrache, d'un Pontormo, d'un Jules Romain. Ces trois noms pourraient être remplacés par d'autres.

Le meilleur témoignage de ce retour au style est donné, au Salon d'Automne, par la grande composition que son auteur, M. Blanc, intitule *Soir d'Émeute*. Dans la salle où il est accroché, ce *Soir d'Émeute* occupe tout un panneau. Il est vrai que ce panneau n'est pas immense et que la peinture de M. Blanc ne doit guère dépasser les dimensions de *la Liberté sur les Barricades* de Delacroix.

La nouveauté de cette toile réside en ce que son auteur s'y efforce de soumettre les inspirations de la sensibilité aux lois de l'esprit. M. Blanc consent à la fois à être ému et à mettre de l'ordre dans ses émotions. Bien qu'il soit considéré dès maintenant comme un maître par des admirateurs impatients, la distance est grande entre ce que M. Blanc a voulu faire et ce qu'il a fait. Sa technique imprécise trahit l'inexpérience. Mais il est évident que cet artiste a quelque chose à dire, et qu'il est doué pour le dire.

D'autres compositions sont également montrées ici à l'état d'esquisses. Celle de M. Yves Brayer, qui se garde trop peu d'une assez vulgaire truculence de pinceau; celle de M. Jean de Botton, qui possède une convaincante imagination sensualiste et le sens du mystère; celle de M. Bagarry, qui n'est malheureusement qu'une petite toile agrandie. De toutes

ces œuvres nées de l'intention de couvrir une surface murale, la plus satisfaisante est probablement celle de M. Souverbie. Dans un autre temps et dans un autre pays, le vrai moyen d'expression de M. Souverbie eût été la fresque. Sa composition, d'un caractère vaguement antique, assemble, sous un ciel nocturne, trois figures de femmes drapées dans des étoffes de tons unis. Deux figures dorment; la troisième veille. On la devine hantée par des songes où le cœur interroge l'esprit. Dans cette troupe de peintres, où chacun, pour être écouté, s'efforce au tapage, l'œuvre de M. Souverbie parvient à se faire entendre par confidence, par allusion. Comme l'œuvre d'un Chassériau, d'un Puvis, cette œuvre invite à pénétrer dans un monde de poésie.

Cette faculté poétique, M. René Piot la possède depuis de longues années. M. René Piot expose le fragment d'une vaste décoration qu'accompagne une maquette d'ensemble. Les figures de M. René Piot ne sont point déformées ou avilies par les misères de la vie contemporaine. Par l'harmonie de leurs formes et de leurs attitudes, ces personnages proposent de croire à l'existence d'une humanité supérieure. M. Piot transfigure le réel, et sa peinture, comme la prose de Maurice de Guérin ressuscite les dieux.

Le privilège de traiter des sujets allégoriques, en y croyant et en y faisant croire, est un privilège exceptionnel. Aussi ne faut-il pas souhaiter de voir renaître un genre que menacent vite les conventions de l'académisme. Les grands peintres lyriques sont des accidents, et non des exemples; surtout en France, où, des Le Nain à Corot, l'on se soumet de préférence à la vérité observée, et non, comme en Italie ou en Allemagne, à la vérité imaginée. Les meilleures toiles du Salon d'Automne sont celles qui se plient à cette loi d'espèce. Ainsi *les Moissonneurs* de Lotiron; les nus d'Asselin, de Lebasque; les paysages de Bonnard, de Girieud, de Pierre de Castro, de Valdo-Barbey, de Clairin; les natures mortes de Deshayes, de Malançon, de Suzanne Lalique; les fleurs de Suzanne Cappiello. Ainsi quelques bons portraits, qui ne se contentent pas d'enregistrer les apparences extérieures du modèle : ceux d'Yves Alix, de Paul Baignères, de Léon Gard, de la duchesse de La Rochefoucauld.

Le Salon d'Automne réserve une place moins grande aux artistes étrangers que les Tuileries, que les Indépendants. Voici cependant les nus halitueux du danois Ekeghard; ceux, poncés et laqués, de l'allemand Gluckmann; la nature morte couleur de sable et d'azur du suisse Gimmi; les pimpantes et savantes vendanges du catalan Mariano Andreù...

***

Les rétrospectives de l'année sont consacrées à un sculpteur : Joseph Bernard, et à deux peintres : Jacqueline Marval et Pierre Laprade.

La rétrospective Joseph Bernard, fort incomplète, confirme ce qu'avait montré l'exposition faite naguère à l'Orangerie. Joseph Bernard, qui excella dans la figure isolée et dans le bas-relief, n'était pas de force à entreprendre et à achever un monument. Mais son maniérisme voluptueux ne manquait ni de grâce ni de poésie.

La mémoire de Jacqueline Marval aurait pu être mieux servie. L'adresse, la malice de cette femme ingénue furent de convertir en séductions des négligences, des ignorances. Ce qu'elle ne pouvait ou ne savait pas faire, madame Marval le laissait voir, tout bonnement. Sa peinture est vraiment de la peinture de femme. Elle fardait ses toiles plutôt qu'elle ne les peignait, y agençant les couleurs comme on place des guirlandes dans une chevelure. Il y avait en elle de la modiste, de la passementière, de la coiffeuse... Nous nous souvenons de l'atelier où elle travaillait, quai Saint-Michel, entre le ciel et l'eau. Moins que dans un atelier de peintre, on avait l'impression d'entrer dans un atelier de couture. Un grand désordre y régnait. Des toiles traînaient parmi des gerbes desséchées. On marchait sur des bouquets peints et sur des bouquets fanés. Ici brillait un lambeau d'étoffe rose pareil à une jupe de danseuse, là une jeune effigie se répétait complaisamment dans un miroir. Dans cette joyeuse bagarre de couleurs et de fanfreluches, Jacqueline Marval vous accueillait d'un sourire étroit. Elle ressemblait à sa peinture. Elle avait hardiment donné à ses cheveux la couleur des capucines; à ses joues la couleur des fuchsias; à ses lèvres la couleur des

géraniums. Ses robes étaient celles de Peau d'Ane, ruisselantes des couleurs du printemps. Son art aussi était un art de printemps. Ses chances de durée sont incertaines. Il se peut que ces toiles très montées de tons vieillissent bien et que les meilleures d'entre elles donnent, dans l'histoire de la peinture féminine, une place à leur auteur, plus près de Rosalba que de Berthe Morisot.

Comme Marval, Laprade ressemblait à ce qu'il faisait. C'était un petit homme aux traits brouillés et gris. Il y avait dans ses toiles plus de choses suggérées que dites, et un vague sentimentalisme dont l'expression est plus souvent réservée à la musique qu'à la peinture. Cette ambiguïté ménagée entre l'inspiration et la technique créait une harmonie fort originale dans sa ténuité, et qui n'était possible que chez un peintre qui avait eu vingt ans au moment où les poètes symbolistes enchantaient, en France, les jeunes esprits. Les grands étangs étaient les modèles préférés de Laprade. Il ne les représentait pas à l'heure où le soleil les embrase. Il s'approchait d'eux au crépuscule, quand le ciel voilé, passant de l'azur aux gris et aux mauves bleutés de la pervenche, les caresse comme une écharpe caresse une chair reposée, engourdie. A l'horizon, à peine discernait-on la ligne indéterminée où l'eau cesse, où le ciel commence. Souvent, au premier plan, une barque était prise dans les roseaux. Dans cette barque, une jeune femme solitaire égrenait des regrets ou couvait des espérances. Et, pour ceux qui, devant un tableau, consentent à aller de ce qu'ils regardent à ce qu'ils imaginent, il était tentant de se représenter, aux environs de ce bel étang léthargique, un château d'autrefois, que, tout à l'heure, à la nuit, regagnerait la romanesque isolée, condamnée à mener une vie nostalgiquement monotone, loin d'un bonheur promis ou d'un bonheur perdu.

JEAN-LOUIS VAUDOYER

UN SIÈCLE DE CARICATURE

J'entends dire devant un Debucourt, un Gavarni, un Lautrec : « Est-ce de la caricature? » Si l'on en doute, c'est qu'on donne à ce mot une signification trop étroite, celle qui dérive de l'étymologie : *caricare* en italien veut dire « charger ». Il faut l'entendre dans un sens plus large. J'accorde que le point où la peinture des mœurs devient caricaturale est difficile à fixer, on sent cependant assez bien le passage. Une œuvre est caricaturale non seulement quand elle est de propos délibéré, comique, mais dès qu'elle se fait plus ou moins consciemment satirique : elle fait rire ou sourire, c'est assez. La satire peut être légère, porter sur la mode, les travers, qu'ils soient d'actualité ou éternels parce qu'inhérents à la nature humaine; elle peut être violente et cruelle, s'attaquer aux abus, aux vices. Sa pointe peut se trouver dans le dessin, se trouver aussi dans la légende. Elle offre une infinité de nuances diverses : c'est un des agréments de l'Exposition organisée avec un si grand succès au Pavillon de Marsan par M. Maurice Monda, sur l'initiative du Syndicat de la Presse artistique, de nous donner l'occasion de les passer en revue. Exposition uniquement française, qui va de la fin du XVIIIe siècle aux environs de 1910; elle ne comprend pas d'artistes vivants. Une confrontation avec la caricature étrangère eût été fort instructive, mais l'entreprise était trop vaste : impossible d'être complet pour la France et de faire place au reste de l'Europe sans fatiguer l'attention. Le visiteur curieux de faire des comparaisons pourra feuilleter l'album publié par « Arts

et métiers graphiques » où est présenté avec des notices excellentes un choix typique de caricatures allemandes, anglaises, espagnoles, françaises, italiennes, flamandes et suisses : une réunion internationale nous éclaire toujours sur nous-mêmes. J'ajoute que M. Giraudoux a mis en tête du cahier une introduction générale, pleine d'ingéniosité et de subtile violence, à laquelle on voudrait s'attarder. Mais il nous faut revenir à notre exposition : nous avons là ample matière à divertissement et à réflexion.

Le plus pénétrant peut-être des critiques du XIXe siècle, je veux dire Baudelaire, l'un des seuls qui aient traité de la caricature autrement que du point de vue de l'historien ou de l'historien d'art, y distingue « deux sortes d'œuvres précieuses et même recommandables à des titres différents et presque contraires ». Les unes ne valent que par ce qu'elles représentent. « Elles ont droit à l'attention de l'historien, de l'archéologue et même du philosophe; elles doivent prendre leur rang dans les archives nationales, dans les registres biographiques de la pensée humaine. Comme les feuilles volantes du journalisme, elles disparaissent, emportées par le souffle incessant qui en amène de nouvelles. Mais les autres contiennent un élément mystérieux, durable, éternel. » Ces derniers mots posent la question de l'essence du rire, de la source du comique; question complexe à laquelle l'esprit ne saurait pourtant échapper au sortir de l'exposition. Nous en dirons quelques mots. Jetons d'abord un coup d'œil sur l'ensemble.

Très sagement on ne s'est pas préoccupé de nous montrer d'une façon systématique le reflet de l'histoire dans le miroir déformant de la caricature. Ce reflet donne de chaque époque une idée assez vivante par le fait même qu'il est déformé, mais l'image est loin d'avoir toujours le même prix. La satire en effet est soumise aux conditions politiques : le champ qui lui est ouvert sous Napoléon Ier, sous la Restauration, sous le second Empire se trouve étroitement délimité par la censure; elle ne prend son plein essor qu'aux périodes de liberté : Monarchie de Juillet, République. Les satiristes du temps de Louis-Philippe voudraient, il est vrai, nous faire croire à la tyrannie du roi-citoyen, et je sais bien qu'ils ne sont pas

sans avoir subi amendes et prison; ce devait être néanmoins une tyrannie relativement débonnaire pour que tant de planches féroces aient pu ridiculiser, plusieurs années durant, le roi et ses ministres. Aussi bien un régime libéral et des passions politiques ouvertement déclarées ne suffisent pas à faire naître des œuvres significatives, les débuts de la troisième République en sont la preuve. Il ne se rencontre pas à point nommé un Daumier, ni un Forain. L'organisateur de l'Exposition a eu raison de chercher surtout à représenter au mieux les différents dessinateurs et de nous faire voir la caricature à travers leurs tempéraments.

On ne pouvait guère remonter plus haut que la fin du XVIIIe siècle, car il y a eu auparavant très peu de caricatures en France. Le livre répandait depuis longtemps la littérature satirique, l'image a dû attendre un tirage et une vente faciles. Le procédé nouveau de la lithographie, les publications périodiques, puis les journaux lui étaient nécessaires pour exister : la satire a besoin d'un public; l'homme ne rit pas seul.

Debucourt ouvre la galerie. Ses charmantes gravures sont des peintures de mœurs avec une pointe d'esprit comique. Leur élégance est si gracieuse, si séduisante, si vive qu'elles dissimulent au premier regard ce qu'elles contiennent de risible. L'influence anglaise y est évidente, même dans une estampe aussi française que *la Promenade du Palais-Royal*; nos dessinateurs comiques, aussi bien Isabey, Bosio, Carle Vernet, Boilly que Debucourt ont pris le ton chez Hogarth et chez Rowlandson, mais en bons Français amis de la mesure, ils ont laissé tomber l'humour violent et la verve burlesque; s'ils s'y essayent ils perdent beaucoup de leurs qualités naturelles : les têtes grimaçantes de Boilly ne font pas beaucoup rire. L'accent ne change guère pendant le premier tiers du XIXe siècle : les spirituelles lithographies à petits personnages de Leprince, de Monnier, de Lami, avec les piquantes harmonies de leurs à-plats colorés, ne sont pas d'un caractère essentiellement différent.

Les planches en noir de Raffet et de Charlet apportent une autre note, mais ce n'est pas pour ses caricatures que nous admirons le premier; quant au second, ses scènes militaires, d'un crayon assez terne, ne m'amusent pas plus que les chan-

sons de Béranger. Il faut arriver à 1830, aux collaborateurs groupés par Philipon dans *la Caricature* et *le Charivari* pour rencontrer, avec la satire politique dans toute sa véhémence, un art plus vigoureux. Honoré Daumier domine le groupe de toute la puissance de son génie. La grande bataille contre la monarchie bourgeoise a duré cinq ou six ans; dès 1835 *la Caricature* est supprimée, l'attaque faiblit. Chaque dessinateur, privé d'un feu qu'il empruntait à l'indignation collective, se retrouve avec ses seuls moyens. Aucun risque quand on est Daumier; Decamps, Granville ou Traviés souffrent davantage. Sauf en quelques occasions, l'actualité une fois oubliée — et comment ne le serait-elle pas? — le comique s'évapore : l'auteur n'a pas communiqué la vie à son dessin. Le souvenir s'en efface.

Les œuvres d'Henry Monnier et de Gavarni, elles, demeurent. On place parfois Monnier à côté de Daumier, c'est lui faire tort : il n'est pas de taille. L'un saisit d'un seul coup tout l'ensemble d'une figure ou d'un sujet, il pense par images. L'autre procède par le détail : il a quelque chose de concerté, de pincé qui engendre la froideur. Mais ses aquarelles, exécutées par larges teintes plates quoique avec un soin minutieux, offrent des rapports de tons très particuliers qui procurent un vif plaisir. Le dessin de Gavarni est rarement comique en lui-même; il a besoin du commentaire de la légende, à laquelle chacun sait que Gavarni excelle. Il a beaucoup d'esprit, plus littéraire que plastique, une grande finesse d'observation, de la gaîté, même de la mélancolie. Par le sentiment de la grâce féminine (rien de plus charmant que ses « lorettes ») il s'apparente au XVIIIe siècle. Il use à merveille du crayon lithographique, jouant aussi habilement que Daumier des noirs et des blancs et, avec une délicatesse qui n'est qu'à lui, de la gamme des gris, qui prennent dans ses planches un chatoyant reflet d'argent.

Je préfère les lithographies de Doré aux illustrations même qui ont fait sa réputation. Elles ont de la verve, de la couleur. Dernier éclat de la caricature lithographique : la reproduction du dessin sur bois, puis les procédés mécaniques allaient bientôt la tuer. Si elle renaît plus tard c'est sous un autre aspect; elle a cessé d'être un moyen de diffusion, sauf dans

l'affiche; elle devient moyen d'expression pour un artiste, Lautrec ou Forain, au même titre que la pointe sèche et l'eau-forte. Avec sa disparition se trouve coïncider le déclin de la caricature elle-même. Depuis le début du second Empire jusqu'aux abords de 1890, sa qualité apparaît médiocre. Des scènes de mœurs amusantes, quelques aquarelles agréables — Andrieux, Beaumont, Morin, — rien de plus. La liberté rendue au crayon en 1870 n'a pas provoqué de chefs-d'œuvre : l'artiste original manquait. Le trait de Grévin est bien conventionnel, celui de Gill bien appuyé et passablement vulgaire; il s'orne parfois d'un coloriage assez piquant, transposition harmonieuse de celui de l'imagerie populaire, mais n'en prend pas pour cela plus d'accent. Il faut arriver aux albums de Caran d'Ache (celui des *Histoires sans paroles*) pour retrouver l'humour et la cocasserie, à Forain pour retrouver la satire exprimée par un croquis vivant et une légende qui fait flèche, à Toulouse-Lautrec pour apercevoir une étincelle de génie,

L'Exposition du Pavillon de Marsan comprend plus de 1 200 pièces. Quelque plaisir que j'aie pris à beaucoup d'entre elles, j'avouerai qu'il se dégage pour moi de l'ensemble une sorte de mélancolie. Est-ce seulement parce que, — je l'indiquais tout à l'heure — l'actualité vieillit vite? Ce n'est pas, je crois, la raison profonde. Il y a dans le comique lui-même une certaine amertume lorsqu'il n'est teinté d'aucune poésie.

Pourquoi rions-nous? On est amené à se le demander. Et pourquoi le rire (entendons le rire provoqué par le comique) nous laisse-t-il à la longue sur une impression sans gaîté? Questions auxquelles les esprits philosophiques n'ont pas manqué de chercher la réponse. Ils reconnaissent en général chez celui qui rit une croyance à sa propre supériorité. Mais aucune explication ne me paraît rendre compte de la diversité des cas, sinon celle de M. Bergson. On se souvient que, pour lui, le comique naît d'une perception plus ou moins consciente de « mécanique plaqué sur du vivant ». Cette formule simplifiée peut d'abord sembler insuffisante; elle ne l'est plus si l'on suit le philosophe dans ses déductions. Ce qu'il faut comprendre par cette définition dont il tire les consé-

quences les plus lointaines au moyen d'une démarche trop nuancée pour être résumée en quelques lignes, c'est que le comique naît d'une opposition entre la vie même, qui est constamment en mouvement, changeante, élastique, ne se répète ni ne revient en arrière et toute raideur qui s'oppose à ce mouvement. C'est, en définitive, la raideur qui est comique. Raideur du geste. Raideur de l'esprit qui ne s'adapte pas instantanément à la perpétuelle variété de la vie; raideur de l'idée fixe. Raideur du caractère : sont risibles par exemple les vices qui ne s'incorporent pas à la personne — les autres sont dramatiques — parce qu'ils lui apportent du dehors comme un cadre tout fait où elle ne paraît pas s'insérer; c'est ainsi que Molière fait rire de l'avarice, qui est devenue comme un pli fixe de l'esprit d'Harpagon et se montre à chaque instant là où elle n'a que faire. Sans entrer dans l'ingénieux déroulement par lequel M. Bergson nous mène du rire le plus simple, causé par une personne qui tombe brusquement, jusqu'au démontage d'un mot d'esprit et à l'analyse de la comédie de caractère, on se rendra compte, pour peu qu'on y réfléchisse, que sa notion du comique explique parfaitement ce qui est risible dans une image satirique. Quand M. Prudhomme s'écrie : « Ce sabre est le plus beau jour de ma vie ! », il fait rire parce qu'il applique en quelque sorte mécaniquement et sans se préoccuper de son adaptation d'une expression « toute faite ». Un type stéréotypé — en lui-même d'ailleurs déjà ridicule — comme la « Poire » de Louis-Philippe faisait rire les contemporains parce qu'il reste immuable en face d'événements divers et souvent tragiques qui devraient provoquer chacun une réaction particulière sur la personne. La caricature proprement dite, c'est-à-dire la déformation du visage dans un certain sens par le dessinateur, est comique parce qu'elle accuse une sorte de pli qui s'annonce dans une physionomie, alors que la vie spirituelle, dont ce visage est le reflet, le voudrait toujours mobile. Si ce pli échappe à l'œil du caricaturiste, celui-ci manque le but : la plupart des portraits-charges de Roubaud, de Nadar ou de Gill n'amusent plus, car ils se bornent à exagérer les traits et l'exagération n'est pas comique. Ce qui l'est, c'est l'espèce de contorsion que le dessinateur voit se préparer et qui décèle, si l'on peut dire, la raideur de la

matière par rapport à l'esprit : tel croquis d'un inconnu par Lautrec fait encore sourire. « Le comique, dit M. Bergson, est ce côté de la personne par lequel elle ressemble à une chose, cet aspect des événements humains qui imite par sa raideur le mécanisme pur et simple, le mouvement sans la vie. Il exprime une imperfection individuelle ou collective qui appelle une correction immédiate. Le rire est cette correction même. C'est un geste social qui souligne et réprime une certaine distraction spéciale des hommes et des événements. »

On entrevoit ici la raison pour laquelle la caricature n'a pris son entier développement qu'au moment où elle a trouvé, comme avant elle le texte imprimé, une diffusion suffisante; elle ne prend sa signification que dans une société; le rire a besoin d'un écho. On aperçoit aussi une indication de la cause pour laquelle il se dégage de toute réunion de dessins satiriques cette sorte de tristesse dont j'ai parlé plus haut. Le rire ayant quelque chose d'une « correction », il y entre une intention inavouée d'humilier. Il n'est possible que si l'intelligence est seule intéressée. Dès que notre sympathie est éveillée, nous cessons de rire; « une anesthésie momentanée du cœur » est nécessaire. Si on la réclame de nous trop longtemps, il en résulte je ne sais quel sentiment de sécheresse et presque de lassitude. Les auteurs de pièces et de films comiques le sentent bien; ils ne manquent pas de nous ménager des moments d'émotion qui servent de repos.

Ces repos, disons-le tout de suite, « un siècle de caricature » nous les offre aussi, fort heureusement. Ils nous viennent des dessinateurs dont les ouvrages ressortissent moins à l'art caricatural qu'à l'art tout simplement. Dans la manière de voir et de sentir de ceux-là, il y a, qu'ils le veuillent ou non, une sorte de désintéressement, de naïveté qui atteint notre sensibilité. Assurément ils ne sont pas très nombreux. On ne trouve pas d'exemples en France de ce comique supérieur ou entre une part de création et d'invention poétique, que Baudelaire a nommé « comique absolu » par opposition au comique ordinaire ou significatif. « Le fond de notre caractère, dit-il, est un éloignement de toute chose extrême; un des diagnostics particuliers de toute passion française, de tout art français est de fuir l'excessif. » On le contredirait difficilement : Breughel

ni Goya ne sont de chez nous. Il ne faut chercher en France qu'un comique de moindre envergure. Or il y a entre le comique et l'art lui-même une espèce de contradiction que les idées développées par M. Bergson, dont nous avons parlé, font très bien apercevoir.

La nécessité d'agir, parce que vivre est agir, a amené l'homme à une simplification pratique de la réalité. Il ne retient, en fait, du monde extérieur que ce qu'il lui faut pour éclairer sa conduite. Mais, de temps en temps, paraît une âme plus détachée que les autres, âme d'artiste capable de voir d'une façon en quelque sorte « virginale » et pour qui se soulève le voile d'utilitarisme interposé entre les choses et nous. L'artiste pour qui le sens de la vue est ainsi libéré voit ce que nous ne voyons pas, et il nous le suggère par des arrangements de formes, de couleurs. Là est le secret mystérieux de tout grand dessinateur, de tout grand peintre.

L'observation d'où naît le comique est d'essence différente. Elle se propose, plus ou moins volontairement, un but d'intérêt social; elle met en évidence, nous l'avons vu, quelque chose de mécanique qui précisément s'oppose à cette vie perpétuellement souple que découvre l'artiste. Il existe donc bien entre la vision de l'artiste, qui est désintéressée, et celle du caricaturiste, qui ne peut l'être, une espèce de contradiction fondamentale.

Mais, dans un être vivant, les choses ne sont pas aussi nettement tranchées et les contraires s'accommodent. Parmi les dessinateurs français du XIXe siècle, il y a des hommes chez qui le sens de l'observation satirique n'a pas étouffé le don de vision artistique; ce sont ceux-là qui survivent à leur époque. Et il y en a deux chez qui ce don merveilleux prime tout le reste : Daumier et Toulouse-Lautrec.

La satire arrive chez eux, par surcroît. Leur comique est pour ainsi dire involontaire. L'un et l'autre, en réalité, ne sont préoccupés que de voir, de dessiner, de peindre. Nul ne le contestera pour Lautrec. Cela n'est pas moins vrai de Daumier; le fait que beaucoup de ses compositions soient des compositions de circonstance n'y change rien. Il ne songe qu'au dessin : la légende ne l'intéressait pas et en général on la composait pour lui. Négligeons les travaux qu'il a dû faire

pour vivre au cours d'une existence difficile et qui n'importent guère; regardons le reste, lithographies, dessins, peintures. La vision, l'idée sont traduites plastiquement avec une puissance qui la fait aussitôt saisir. « Ce qui distingue Daumier, dit Baudelaire, c'est la certitude. » Ce mot le peint bien; quels que soient ses personnages, le typographe aux poings solides qui symbolise la liberté de la presse, le Louis-Philippe d' « Enfoncé Lafayette! », les morts de la rue Transnonain, les Robert Macaire, bourgeois, gens de justice ou autres, son dessin décisif et fort égale celui des plus grands maîtres. Quant à Lautrec, son trait si délié insiste à peine. Mais comme il met l'accent, définit la forme, accuse le caractère! J'en connais peu d'aussi justes et d'une aussi étrange sensibilité. Et il compose souvent une arabesque imprévue dont la puissance de suggestion fait rêver.

Daumier et Lautrec apportent à la caricature française un souffle, une poésie qui par ailleurs lui manquent. Ils nous disposent à l'indulgence plutôt qu'à la sévérité. Après les avoir vus, on peut revoir les autres et goûter avec simplicité leur raillerie, leur esprit léger, mordant ou amer.

PAUL ALFASSA

LE THÉÂTRE

PIÈCES ÉTRANGÈRES : *145 Wall Street*, de MM. George S. Brooks et Walter B. Lister, adaptation de Mademoiselle Eve Curie. — *Périphérie*, de M. Frantisek Langer, adaptation de MM. Benjamin Crémieux et Henri Jeanson. — *Cabrioles*, de M. Lerneth-Holenia, adaptation de M. Roger Ferdinand. — *Miracle à Verdun*, de M. Hans Chlamsky. — *Le train blindé*, de Vsevolod Ivanov, adaptation de M. Vladimir Pozner. — *Comme tu me veux*, de M. Luigi Pirandello, adaptation de M. Benjamin Crémieux.

PIÈCES FRANÇAISES : *L'Age du fer*. — *Café-tabac*, de M. Denys-Amiel. — *Valentin le désossé*, de M. Claude-André Puget. — *Lanceurs de graines*, de M. Jean Giono. — *Christine*, de M. Paul Géraldy. — *Dimanche*, de M. Claude-Roger Marx.

Nous n'avons aucune prévention de principe contre les pièces étrangères. Nous constatons qu'elles abondent. L'historien des mœurs, et spécialement de Paris, pourra s'en désoler. C'est son affaire, et non la nôtre, du moins à cette place. Il nous importerait davantage de nous demander si ce foisonnement exotique, au théâtre, ne risque pas d'étouffer les caractères généraux, propres à la flore française. Mais c'est là une question de doctrine qui demanderait une étude à part. En outre, cette poussée est encore trop récente pour que ses influences se fassent sentir. Nous en serions réduits aux points d'interrogation, aux pronostics. Cependant, j'incline à croire que le péril n'est pas si grand. On n'imagine pas comme la

France a bon dos, et aussi bon estomac, comme elle avale, triture, digère, assimile — ou rejette, par les voies les plus naturelles, tout ce qui lui vient du dehors. Les exemples historiques de cette aptitude sont dans tous les manuels. J'ai le sentiment que notre pays courra toujours tous les dangers, tous, tous, et qu'il leur fera la nique, en fin de compte, car tel est son destin.

Ici, notre emploi, c'est d'examiner si les pièces qu'on joue, au cours de la saison, à Paris, quelle que soit leur provenance, nous semblent bonnes ou mauvaises. *Le Mal de la jeunesse*, la pièce de M. Brückner, donnée au Théâtre de l'Œuvre la saison edrnière, nous a paru l'une des plus attachantes que nous ayons vues depuis des années, et nous l'avons dit à l'époque. Aujourd'hui force nous est de déclarer que, parmi toutes les pièces étrangères qu'on nous offre cet automne, nous n'en voyons pas une qui la vaille.

145 Wall street est un échantillon parfait de la bonne pièce commerciale américaine, article soigné, cousu-main. Scénario bien construit, action bien menée, préparations bien apparentes, coups de surprise attendus et pourtant réussis, et, mêlée à une aventure brutale, rapide, comme ces grands enfants, là-bas, les aiment, cette morale puritaine dont les pasteurs, le dimanche, dispensent les préceptes à leurs ouailles sur tout le territoire des États. C'est une histoire de guerre et d'argent, celui-ci fomentant celle-là, celle-là réagissant sur celui-ci : coups de Bourse et coups de canon. Encore une leçon adressée de loin à Genève : une annexe au Pacte Kellogg (section propagande). Allez voir ça. C'est typique. Et M. Michel Simon y déploie les sortilèges de sa personnalité « inclassable ». M. Clariond est excellent. Mademoiselle Chevrel, dans un rôle épisodique, de même. Présentation étudiée, comme toujours au Gymnase.

L'auteur de *Périphérie* est Tchèque. M. Benjamin Crémieux qui, traducteur, possède la souplesse et la précision des Sokols, a parfaitement rendu la pièce dans ses mouvements variés. M. Henri Jeanson, lequel, de son côté, est expert en grâces faubouriennes, en câlineries inquiétantes, a dû ajouter,

j'imagine, au divertissement quelques balancements de valse chaloupée et quelques bons coups de savate, à l'adresse de la morale bourgeoise, des conventions, des préjugés. L'ensemble forme un spectacle composite, à la fois vrai et faux, bizarre et attachant. Il est monté avec un goût qui peut paraître appliqué, mais se soutient sans défaillance. Je veux ignorer qui dirige le Théâtre Antoine, puisque le maître de la maison lui-même m'ignore délibérément, ayant décidé, voici un an, de me supprimer mon « service » de critique, par répulsion pour la franchise de mes comptes rendus. Je continuerai donc à répugner au directeur en question, en disant, cette fois-ci, qu'il ne mérite que des éloges.

J'ai parlé de spectacle composite. C'est que, en effet, le mélange ici est singulier, d'un romantisme corrompu, d'une sensibilité toute artificielle et plaquée, avec un réalisme bien observé, qui abonde en traits amers et poignants. Le bas ingrédient, dans cette mixture, c'est, nous revenant de Prague, après être partie de chez nous et avoir fait le tour du monde en quarante-cinq ans, cette écœurante « poésie » des fortifs qu'un Bruant mit à la mode vers la fin du siècle dernier. Ce poison, âcre et douceâtre, espèce de miel au poivre, a des origines lointaines. L'héroïne de *Périphérie*, la fille du trottoir, que l'amour tire de son abjecte apathie et exalte jusqu'au sacrifice, est une arrière-petite-fille déchue de Marion Delorme. Déchue, mais enrichie de mille nuances, travaillée intérieurement, depuis que, dans le sous-sol de son âme, Dostoïewsky, la lampe au front, a creusé ses couloirs. Elle est devenue la Prostituée avec une majuscule, d'abord opposée à la Sainte, puis sanctifiée elle-même par la douleur, par le repentir. Nouvelle interprète des Évangiles, d'ailleurs appuyée sur l'autorité de Marie-Madeleine, la grande patronne qui, la première, a montré aux Pharisiens que, par le miracle de la contrition parfaite, le lupanar pouvait être quelquefois l'antichambre du Paradis.

Autre partie postiche de l'ouvrage, et d'un factice à crier, tout le rôle du Juge ivrogne, en révolte contre l'iniquité des lois écrites. Je sais bien que ce fantoche vengeur est dans le style de la grosse farce satirique. Mais ici il détonne, par contraste avec ces éléments mêmes de dure vérité, dont j'ai dit que

l'œuvre était pleine. Il faut avouer aussi que le jeu trépidant de M. Sokoloff, d'un burlesque outré et frénétique, accentue le disparate, et projette constamment le personnage hors du cadre.

Venons-en maintenant aux accents justes qui font la valeur de l'œuvre : ils résident, d'abord, dans la peinture du milieu : l'intérieur de la prostituée, son trafic, sa liaison avec le danseur mondain, fraîchement sorti de prison; le caractère de l'amitié qui unit Franzi à ses copains : un ancien charcutier, passé tondeur de chiens, et un boiteux, joueur d'accordéon (ce groupe est étonnant de relief); le beuglant de faubourg et la figure du tenancier, ignoble, baveux et paterne. Sur ce fond sombre, rehaussé de couleurs crues, se déroule l'histoire du principal héros. De celle-ci le pittoresque des tableaux masque un peu la profondeur, la progression douloureuse. C'est un drame du remords. Et ce drame porte l'empreinte slave. On songe aux Karamazoff, à Raskolnikoff. Franzi a une soif délirante d'expiation. Condamné à un an de boîte pour un délit qu'il n'a pas commis, puis, sa peine purgée, devenu l'amant d'Anna, il tue, un soir, sans intention meurtrière, un architecte, client de la fille; il réussit à camoufler le meurtre en accident, et l'affaire est classée. Il est même félicité pour avoir averti la police, et récompensé de sa probité, car il a eu le soin, pour écarter les soupçons, de laisser, dans la poche de la victime, un portefeuille contenant douze mille couronnes. La veuve de l'architecte, heureuse d'être délivrée d'un mari paillard et ladre, fait venir Franzi et le vêt des nippes du mort, lui donne en cadeau ses bijoux. (Cette scène est, dans la pièce, la seule qui soit mauvaise : elle est même complètement ratée; en outre, mal jouée, avec cette pétulance gaie qui toujours me plonge dans un abîme de tristesse.) Dès lors, la chance sourit à Franzi. Il retrouve un engagement de danseur, présente Anna comme sa partenaire à son nouveau directeur et triomphe avec elle. Anna l'adore. Il l'aime. Il pourrait être heureux. Mais de cet excès de veine précisément naît son inquiétude. Tant de joie, venue d'un crime impuni, sa conscience n'encaisse pas cela. Au commencement, il éprouve le besoin de raconter, par vantardise, par défi (du moins, il le croit) les origines de son succès. D'abord, il a des

mots qui lui échappent, comme malgré lui. Puis, un jour, c'est l'aveu explicite aux copains, tout ensemble pour se délivrer d'un grand poids et pour les épater, changer l'image qu'ils se font de lui. Mais la confidence gêne le boiteux et rend furieux le tondeur de chiens. On ne dit pas ces choses-là. Un peu plus tard, Franzi, dont l'obsession a pris des couleurs noires, va se confesser, au poste de police. (Excellente scène, brillamment enlevée par M. Palau, dans le rôle du Commissaire.) Cependant, la révélation de la vérité ne peut rien contre un non-lieu solidement établi. On soupçonne Franzi de vouloir retourner en prison, aux approches de l'hiver, pour avoir un abri. Le commissaire le renvoie. C'est à ce moment que le *deus ex machina* de la pièce, l'ancien magistrat tombé dans la pègre, conseille à Franzi de commettre, cette fois volontairement, un second crime qui lui ouvrira le monde de ses rêves, c'est-à-dire la cellule, le bagne, peut-être, où l'on pleure amèrement, peut-être même la mort, que les délices d'expier rendront si déchirante et si douce. Une nuit, il est sur le point d'égorger pendant son sommeil le tenancier du beuglant. Mais la main qui tient le couteau retombe, impuissante, et cette défaillance ajoute à la douleur de Franzi (lequel, est-il besoin de le dire? est une âme obscure à la mode slave et en même temps, un vaniteux et un sot, comme il y en a en tous pays). Bref — et cette fin déraille dans l'invraisemblance — Anna, pour libérer Franzi de sa hantise, s'offre elle-même en holocauste. Que Franzi l'étrangle. Il n'ose pas? Il tremble? Elle guidera sa main. La main imbécile obéit. Et tout se termine, sous un pont de Prague, par une absolution du juge bavard et convulsif, que nous nous serions bien passé de revoir.

Si l'on excepte la scène de la veuve joyeuse, l'interprétation est remarquable. Mademoiselle Sylvie est, par nature, si vraie, qu'elle l'est excellemment quand le texte lui-même est vrai, mais qu'elle ne parvient pas à en voiler la fausseté quand il glisse dans la convention : alors, la comédienne chante un peu. Ces moments sont rares, dans le rôle. M. Pierre Blanchar prête au personnage de Franzi une puissance réelle de tourment. Tout ce qui est intérieur, dans son héros, est parfaitement exprimé, c'est-à-dire rendu visible. Peut-être, en ce qui

touche l'extérieur, l'allure, M. Blanchar a-t-il un peu trop poussé le trait vers le genre qu'on est convenu d'appeler « apache ». Mais ceci n'est rien. Il a véritablement l'air de souffrir. Tous les comédiens (quel art mal connu du public que l'art du comédien!) comprendront la force de l'éloge. J'ai loué M. Palau. Je louerai encore de grand cœur MM. Raoul Marco, Henri Crémieux, Armand Morins.

M. Roger Ferdinand a de l'esprit. Il y paraît dans son adaptation de *Cabrioles*, fantaisie hongroise. Il y paraîtrait plus encore, peut-être, si M. Jules Berry, qui joue le rôle du tricheur galant et du pleutre sympathique, savait — ou plutôt disait plus exactement son texte. Car il le sait, n'en doutez point, mais son tempérament personnel, qui triomphe dans l'improvisation, le porte à ne pas le dire, à s'en délivrer. L'adaptateur, pensez-vous, a dû connaître bien des angoisses. Aucune, car M. Berry rattrape en l'air ce qu'il laisse choir : c'est un merveilleux jongleur, un acteur de parade, au sens le plus relevé du mot, c'est Arlequin. Il a de lui la haute taille, la fine tête d'épervier, les épaules larges, les flancs étroits, la tempe grise et le visage jeune, la ride au coin de l'œil, crispée en sourire.

Cette comédie légère, qui ne manque pas d'agrément, est une satire de l'honneur — entendez des masques dont celui-ci s'affuble, suivant la mode du jour (le duel), ou des sentiments bas : avarice, cupidité, qu'il peut cacher derrière le ton haut du gentleman (l'indignation des joueurs dérobés).

M. Paulet compose avec talent un valet de comédie, partagé entre le désir d'avoir sa part de profit dans les canailleries de son maître et ses propres scrupules moraux. Aimable soirée.

Nous savons que le communisme n'a aucun égard à une pensée qui n'est pas rigoureusement la sienne; qu'il ne tolère aucune œuvre d'art qui n'est pas subordonnée à la défense de sa doctrine; que ses adeptes, au besoin, se mobilisent, par ordre, pour chahuter systématiquement les pièces de théâtre que ses inquisiteurs présents ou lointains ont condamnées.

Ce n'est pas une raison pour imiter ces mœurs primitives, où se reconnaît, sous le pédantisme des formules, l'innocence

du barbare que la contradiction rend fou. Que *le Théâtre d'art international*, qui vient de se fonder, boulevard de la Chapelle, dans l'ancienne salle des Bouffes-du-Nord, soit d'inspiration soviétique, cela ne nous gêne guère. Si j'analyse son nom même, je dirai que je ne vois aucun inconvénient à ce que ce théâtre nouveau soit *international*, pourvu qu'il soit, comme il le prétend, *d'art*.

Il l'est. La tentative comble une lacune. Dans la grande rumeur de Paris, cette note nous manquait. D'autant plus que, jusqu'à présent, nous ne pouvions guère juger le théâtre soviétique, de stricte observance, que par ouï-dire. Maintenant, nous jugerons « sur pièces ».

Les deux premières qu'on nous a données sont d'une ingénuité désarmante. Des spectacles pour patronages, entendez pour « jeunesses communistes »; des divertissements pour « bataillons de choc », pendant les pauses du Plan Quinquennal. L'auteur de *Miracle à Verdun* est allemand. Comme homme, je le préfère à Hitler; comme dramaturge, il est évidemment inférieur au bel Adolf, organisateur de spectacles autrement vastes, où lui-même paie de sa personne.

Les morts de Verdun ressuscitent, mais la vue de notre abjection les dégoûte à tel point qu'ils rentrent dans leur tombeau. A côté de scènes grossièrement caricaturales (celles où la nouvelle de la résurrection parvient aux différents chefs d'État), il y en a d'autres qui rendent, par moments, un son juste (celles du retour des morts). L'ensemble est boursouflé : les mêmes phrases qu'on entend, certains jours, à Saint-Denis, à Moabit, à Moscou...

Le Train blindé a pour auteur un Russe, une « jeune force » de là-bas. Nous avions déjà vu au cinéma *le Train mongol* et *le Train bleu*. Il ne m'étonnerait pas que ces films fussent des adaptations ou des déformations d'un thème initial, dont M. Ivanov serait l'inventeur, *le Train blindé* qu'on nous offre aujourd'hui étant lui-même tiré d'un récit publié naguère par cet écrivain. Je n'affirme rien, mais les analogies sont frappantes. La pièce met en scène un épisode de la révolution russe, au long du Transsibérien, quand les Rouges luttaient contre les Blancs de l'amiral Koltchak (1918-19).

Jusqu'ici tout l'attrait de ces spectacles réside dans l'ingé-

niosité de leur présentation, qui adapte à la scène, avec goût, sérieux et astuce, des moyens presque tous empruntés au cinéma. Beaucoup de ferveur aussi, m'a-t-il semblé, parmi cette troupe nombreuse. Félicitons-en l'animateur : M. Moussinac. Nous ne serions pas surpris qu'un corps vivant, je veux dire une œuvre digne d'intérêt, sortît un jour de cette cellule.

J'ai peine à ranger M. Luigi Pirandello parmi les auteurs de « pièces étrangères ». Seule nous y oblige la rigueur du cadre choisi. M. Pirandello est Latin, il est Italien. Il habite Paris. Nous l'admirons, nous l'aimons, comme une extrême fleur d'intellectualité, un génie que ses origines siciliennes et sa subtilité rapprocheraient plutôt des anciens Grecs.

Comme tu me veux n'est peut-être pas la meilleure pièce de M. Pirandello. Ou peut-être a-t-elle pour nous le tort de venir après d'autres du même auteur, qui illustrent la même thèse. Car les pièces de M. Pirandello sont toutes des constructions de l'esprit qui reposent, avec leurs rouages précis comme des mécanismes d'horlogerie, sur un doute philosophique : à savoir que l'identité de la personne humaine est un système indémontrable, un mythe peut-être.

Dans une boîte de nuit, à Berlin, Boffi, un Italien, a été frappé par la ressemblance d'une danseuse avec Ersilia, la femme de son ami Bruno, disparue depuis plusieurs années dans des circonstances tragiques. L'inconnue, d'abord, se défend d'être Ersilia, mais, pour échapper à un amant vicieux et brutal, l'écrivain Salter, elle accepte de suivre en Vénétie Bruno qui, prévenu par Boffi, a cru aussi la reconnaître. A son arrivée en Italie, Ersilia, qui n'est peut-être pas Ersilia, découvre que Bruno, pour conserver la villa dont un oncle avait fait donation à sa femme, était intéressé à établir que celle-ci vivait toujours. Les sentiments de Bruno peuvent donc n'être pas purs de tout calcul. D'autre part, Salter, qui regrette sa maîtresse, amène chez Bruno une idiote qu'il a tirée d'une asile de Vienne, et qu'il représente comme la véritable Ersilia. L'ancienne danseuse, dégoûtée, abandonnera Bruno pour revenir à Salter. Mais qui est Ersilia? la danseuse ou l'idiote? La pièce entière n'est qu'une longue interrogation cent fois reprise, et qui finalement demeure sans

réponse. M. Benjamin Crémieux, le traducteur, avait une tâche difficile : celle de suivre et de rendre dans sa complexité un texte où rien n'est obscur, mais où tout peut le devenir à la moindre impropriété de langage. Il y a réussi, comme de coutume.

Mademoiselle Jamois, qui joue l'inconnue, semble avoir adopté, une fois pour toutes, comme un cachet personnel, le rythme du récitatif et de la mélopée. Avec elle, le spectacle tient de l'incantation, du fakirisme. A la longue, à force d'être harmonieusement bercé, on dort un peu (les yeux ouverts, autant que possible). Mais, si l'on accepte ce demi-sommeil comme un état hypnotique où l'esprit peut encore demeurer éveillé, il faut avouer que Mademoiselle Jamois a un grand charme, un magnifique regard et, chose si rare, de l'âme. Enfin, elle est Mademoiselle Jamois, et cela n'est pas rien. M. Karl (Salter) est parfait. Mademoiselle Pérez (une cousine de Bruno) se signale par une force juste. Et la mise en scène de Gaston Baty mérite tous les éloges, encore qu'il y ait, au premier acte, une lesbienne, qui, dans ses démonstrations, m'ait paru insister un peu trop. Mais le public ne bronche pas. Il en a tant vu!

Le talent de M. Denys Amiel nous paraît avoir plus d'efficace dans l'observation d'une humanité moyenne que dans le maniement des idées. Non que M. Amiel manque d'intelligence ou de conviction, mais ses thèses, au théâtre, ne s'élèvent guère au-dessus du ton que l'on est accoutumé de trouver au journal ou à la conférence, et cela n'est pas assez. La doctrine de Biret, dans *l'Age du fer*, est bien naïve, et M. Ledoux, qui l'expose, y ajoute encore l'ingénuité de son œil bleu et d'un nez plutôt en accord avec le répertoire comique. Cet apôtre qui prêche le retour aux champs et qui, pour donner l'exemple, finit par épouser sa bonne, une paysanne jolie et soignée, comme on n'en voit qu'à la Comédie-Française, a de quoi faire sourire. Mais *l'Age du fer* contient, dans les intervalles, où le sermon laïque nous laisse en repos, des scènes d'une remarquable justesse, deux entre autres, qui fournissent à MM. Granval et Brunot l'occasion de montrer leur puissance. La même vérité d'accent se retrouve dans les dialogues entre-

coupés de *Café-tabac*, un acte qui précède, au théâtre Montparnasse, la pièce de M. Pirandello.

Il se pourrait que M. Claude-André Puget, l'auteur de *Valentin le désossé*, eût été dupe de son dessein. J'imagine qu'il a voulu, comme on rassemble des gravures de modes pour une exposition rétrospective, restituer, avec les costumes, la sentimentalité d'une époque : l'époque des cafés-chantants et de l'ancien *Moulin Rouge*. Mais il est arrivé qu'on lui a prêté à lui-même les fadeurs et les grâces désuètes de ses personnages. Peut-être n'a-t-il pas pris suffisamment la précaution de nous avertir, en soulignant le trait parodique. Peut-être, pour faire place à des exhibitions, à des « numéros », a-t-on retranché du texte certaines parties essentielles, qui nous eussent mieux éclairés sur les desseins de l'auteur. On me dit que, depuis la répétition générale, nombre de passages supprimés ont été rétablis, et que le public, d'abord réservé, trouve maintenant plaisir au spectacle.

A l'Atelier, *la Compagnie des Quinze*, dont les efforts alternent, cette saison, avec ceux de Ch. Dullin, nous a présenté *Lanceurs de graines*, trois actes brefs qui sont, je crois, les débuts, au théâtre, de M. Jean Giono.

M. Michel Saint-Denis, le directeur des *Quinze*, a de la scène une conception originale, que sa ferveur, sa ténacité, la sûreté de son goût, finiront par imposer, sinon à tout le théâtre, aujourd'hui divisé entre plusieurs chemins, du moins comme formule d'un certain théâtre. L'important est d'avoir une formule personnelle et de la servir avec foi. N'est-ce pas déjà significatif que, des spectacles encore peu nombreux que *les Quinze* nous ont offerts, l'on puisse dégager nettement une tendance? Celle-ci nous apparaît comme un retour au théâtre antique, à un art quasiment processionnel. La représentation, selon cette vue, devient une cérémonie, le déroulement d'un rite religieux. En ce siècle heurté, éperdu de vitesse et de cacophonie, ce retour aux rythmes calmes est une singulière leçon.

Mais les rythmes calmes, à la scène, voire l'immobilité, doivent, pour produire leur plein effet, être propres à la scène

même, et se distinguer de ceux qui ont leur place dans le livre. C'est pourquoi l'œuvre de M. Giono, dont les qualités sont surtout littéraires, ne pouvait que trahir les intentions de M. Saint-Denis, alors qu'elle semblait devoir éminemment les servir.

Cependant, nous avons noté dans cette page (j'emploie ce mot à dessein) un morceau qui nous a paru témoigner que l'art de M. Jean Giono pourrait un jour s'adapter à la vie du théâtre : c'est, au second acte, le retour douloureux, grondeur, des bûcherons qui, par ordre, ont abattu un chêne séculaire. L'accent ici est profond.

Je ne puis, à mon extrême regret, que signaler, faute de place, *Dimanche*, un acte de M. Claude Roger Marx, au Studio des Champs-Élysées. Cela dure quarante minutes. Mais quarante minutes, dont pas une n'ait son attrait. Deux époux qui rompent avec l'habitude, cette chose mortelle à l'amour, et raniment les flammes éteintes en cabinet particulier : le thème n'est pas neuf. Eh bien, allez entendre cela. L'ouvrage est très bien joué par Mademoiselle Risse et M. Coutan; et M. Corney, dans un rôle de maître d'hôtel, fait preuve d'un rare talent.

FRANÇOIS PORCHÉ

P.-S. Nous parlerons la prochaine fois de *Christine, Jeanne, Aurélie, La Margrave.*

TABLEAUX DE PARIS

Ce qui s'efface. — On dit que la Galerie Georges Petit fermerait prochainement ses portes. Peut-être n'est-ce qu'un bruit — et faux, mais si, d'aventure, les galeries fermaient, rouvriraient-elles sous une autre direction, le mois suivant? La clôture confirmée, il semblerait à bien des Parisiens que quelque chose, qu'ils ne retrouveront plus, cesse de nouveau d'exister. Combien de fois sont-ils venus considérer là, en compagnie de M. Georges Petit lui-même, large, trapu et noir, les pièces d'une collection remarquable, avant la dispersion, faite du vivant de celui qui l'avait composée ou après son décès. Que d'images passent devant nos yeux, — depuis les « envois » de Vibert et de ses cardinaux, de Worms et de ses Espagnols d'opéra-comique, de Madeleine Lemaire, aux *Aquarellistes*, dont la société réunissait quelques centaines de cadres, chaque année, tout au début du printemps, — jusqu'aux Hubert-Robert de la Collection La Bédoyère, qui représentaient une journée de Madame Geoffrin. Depuis les *Pastellistes*, où M. Albert Besnard était le grand « associé », jusqu'à la Vente de la Collection Haviland. Et la vente Doucet, la vente Cécile Sorel, jusqu'à l'Exposition Picasso.

Je crois entendre le coup sec frappé par le marteau d'ivoire du commissaire-priseur et revoir le visage du petit M. Lair-Dubreuil, qui avait si bonnes façons.

J'ai vu là Robert de Montesquiou faire à grands éclats, une conférence, au milieu des toiles remarquables de Louise

Breslau. Le portrait du professeur Pozzi, par Sargent, en robe de chambre rouge, figurait à la vente du célèbre chirurgien, et des Japonaises sur des nuages par Louise Abbéma, au centre d'un éventail et des armoires de laque rouge, à la vente d'un chinoisant.

Des hommes venaient à la Galerie Georges Petit, dont le goût était sûr et que suivaient des nababs. M. Camille Groult, le *Collectionneur* le plus complet, le plus ardent, le plus enthousiaste, le plus avisé qui fût, — dont le fils, M. Jean Groult, a su conserver intacte et avec quel soin respectueux, l'œuvre immense, M. Camille Groult avec sa large face, ses yeux malins, son vague collier de barbe, évoquait Stendhal et Goya. Il balayait Paris des pans de sa redingote. Il prenait le train pour aller découvrir deux Perronneau dans la banlieue de Bordeaux. Ses reparties étaient célèbres et il fut l'un des visiteurs les plus assidus des grandes ventes

Tout autre était M. Jacques Doucet, le couturier alors consacré, qui habillait les femmes du monde et les comédiennes de choix, mais il passait moins d'heures dans ses ateliers, qu'à son hôtel de la rue Spontini, où il avait rêvé de n'être plus qu'un homme de qualité. Alors, les mœurs n'étaient point si adaptées à des courants nouveaux. Les invitations à dîner que M. Doucet avait adressées à des convives tels que le marquis de Lubersac, père du sénateur de l'Aisne, mort récemment, et qui lui avaient valu quelques rebuffades, l'avaient contraint à ne recevoir que le dimanche matin : — « On entre chez moi en se rendant au Bois », disait-il. Ce qui était d'une grande modestie. Mais certaines dames, qui pouvaient se prétendre *du monde*, venaient admirer la fameuse collection et cet hôtel si *ravissamment* installé, où les sanguines de Watteau n'étaient approchées que par des terres cuites de Clodion ou par de petits canapés tendus de velours ancien, presque orange, auprès duquel un certain bleu pâle faisait s'évanouir de bonheur les visiteuses.

Six ou huit ou dix valets de pied en culotte courte et bas de soie rose, se tenaient sur les marches de l'escalier, — à onze heures du matin.

— On entre en se rendant au Bois!

Bientôt, M. Jacques Doucet vendit les collections (à la

Galerie Georges Petit), puis l'hôtel et s'en alla vivre, de l'autre côté du Bois, précisément, dans une maison, moderne, croyait-il, et où les dames du monde et les marquis ne furent plus conviés.

Helleu était un autre habitué des grandes ventes. Certains collectionneurs, peu sûrs de leur goût, l'épiaient, car Helleu ne se trompait pas.

Le marquis de Biron, qui vit en Suisse depuis la guerre et qui a transporté là-bas des collections où tout est d'une qualité rare, ne manquait pas une vente, le cou enveloppé d'un foulard.

Les petites salles virent toutes sortes d'expositions où, pour leur *vernissage*, les artistes invitent la crème et l'arrière-ban de leurs relations. Nous avons vu là le crépuscule de Madeleine Lemaire, plus que septuagénaire, se tenant difficilement droite encore, mais toujours chaleureuse et aimant le monde et qui oubliait qu'elle assistait à sa propre exposition, pour organiser encore, dans le petit hôtel de la rue de Monceau, sur lequel la poussière avait plané bien avant la mort, quelque déjeuner dont elle se réjouissait à l'avance et pour lequel elle faisait autant de frais que jadis, au temps des aquarelles, au temps des éventails commandés pour Pétersbourg par télégraphe et sur lesquels elle passait la nuit.

Le comte Greffulhe venait tôt, la barbe d'argent, le foulard blanc, le grand seigneur, sur lequel les autres barbes blanches se copiaient.

Et des marchands, M. Jacques Seligmann, qui avait débuté très modestement chez Chapey, ou quelque autre antiquaire de ce temps-là et qui avait acquis l'Hôtel Sagan. Jacques Seligmann qui, à la veille de la guerre, me promenait dans ses caves où la température était maintenue par des tables chauffantes, dont la lampe à pétrole portait un verre rouge et qui, à cette lueur diabolique, en ouvrant des valises remplies de bonbonnières anciennes, enrichies de miniatures et de brillants, s'écriait, en se frappant la poitrine et avec une mimique excessive d'homme qui a promptement réussi dans ses entreprises : — « Je suis patriote! »

Que de disparus, évoque cette Galerie Georges Petit! Il me semble que je pourrais écrire un volume sur elle, sur elle qui,

sans doute, faute de grandes ventes et d'acheteurs ou faute d'exposants, va peut-être disparaître, à son tour.

***

PORTRAITS ÉBAUCHÉS. — Il se tient tout droit, tout rasé, le crâne comme le visage. Il n'est pas chauve. On lui voit l'activité, la rapidité, la promptitude d'un jeune homme, — celles que nous prêtons à la jeunesse, — car il est des jeunes hommes vieux, désabusés et las, à jamais.

On l'appellera trois, quatre, cinq fois au téléphone, pendant le déjeuner. Il y va sans protester; alerte, il y court, comme à une bonne nouvelle. Son visage n'exprime, ne trahit rien au retour. Il reprend sa place. A l'instant, le voici de nouveau à la conversation.

Toute la Corse dans l'œil noir : mais comme une île de cèdres sur une mer pâle du matin. Cet œil a le grand caractère méditerranéen, on y peut lire l'endurance, le courage, l'audace, la fierté, la courtoisie — et un invincible désir d'optimisme. Il sourit en écoutant. Il aime saisir ces mille liens qui rapprochent les vivants, il est du XVIIIe siècle, dans ce qui, vers la fin, mêle les rangs et donne à la vie une si prodigieuse intensité.

M. Chiappe est un des Parisiens les plus reconnaissables et les plus connus. Mais ce qui est bien surprenant chez un homme, — un fonctionnaire, — si occupé, qui a tant d'agents sur les bras, et que viennent consulter ou implorer, pour leur vie ou leur repos, tant de personnages si importants et qui croient l'être bien davantage qu'ils ne le sont, — c'est qu'il puisse prendre encore quelque goût à ce que nous nommerons l'existence, qu'il ait lu certains livres, tous les journaux et revues, et se souvienne de ce qu'il a lu.

Un de ces grands « fonctionnaires » comme le Préfet de Police à Paris doit connaître tout le monde, et mettre sans faiblir un nom sur un visage. Cette seule idée donne froid dans le dos.

... Mais un des serviteurs vient dire à M. Jean Chiappe qu'il est demandé au téléphone — pour la cinquième fois. Et le Préfet souriant se lève, quitte la table, avec le jarret d'un « alpin » solide, rablé, rasé, tout droit, le crâne comme le visage, — toute la Corse dans les yeux.

***

Ce qui ne s'efface pas. — Il semble que nous ayons entendu parler de l'Opéra-Comique, pendant quelques jours de novembre, de son changement de direction, d'un directeur bien intentionné, mais déficitaire et qui s'en allait et d'un directeur nouveau, porté par la confiance de ceux qui le connaissent et tout un air du Midi, qui en a soutenu tant d'autres.

Pour inaugurer la réouverture du théâtre, M. Gheusi avait choisi *Carmen*. M. Pierre Sardou, un architecte qui a le goût du nouveau, mais le respect et l'admiration de ce que le passé nous a laissé de parfait, travaillait à la réfection de la salle et à la modernisation des coulisses. Cet Opéra-Comique fut inauguré, si je ne me trompe, en 1898. Notre enfance avait vu les terrains de la place Boïeldieu environnés de palissades, car, depuis le fameux incendie de 1887, la Ville de Paris et l'État, — qui ne manquent jamais d'argent pour entretenir un personnel, souvent inutile et presque toujours fatigué, — manquaient de fonds pour entreprendre la reconstruction de ce théâtre. Je pense que l'approche de l'Exposition de 1900 encouragea seule cette édification. Sans l'Exposition, peut-être n'aurions-nous pas encore d'Opéra-Comique. Pour ma part, je n'y verrais guère d'inconvénient car je ne connais pas de théâtre à la fois plus exigu et plus détestablement surchargé que l'Opéra-Comique. Son esthétique correspond à celle qui nous a valu les accessoires qui encombrent le pont Alexandre-III et dont la réunion est d'une bouffonnerie sans nom. Pour l'Opéra-Comique, les décorateurs eurent recours à cette blafarde humanité sans proportions avec la nature, accablée d'attributs caducs et qui ferait peur aux spectateurs, — s'ils avaient des yeux, — lorsqu'un sculpteur de génie ne leur a point donné le souffle.

Presque dans le même temps ou à quelques années d'intervalle, s'élevait le théâtre des Champs-Élysées, dont la salle n'a point vieilli et que son créateur, M. Gabriel Astruc, se refusa à laisser envahir par ces tribus de déesses placides et opulentes, nées de l'Antique et de Charles Garnier.

... Plafond de Benjamin Constant. Plus destiné à une salle d'attente de luxe qu'à un théâtre...

Le mot *Opéra-Comique* évoque madame Dugazon, la sensibilité des gentils garçons qui se préparaient à dresser la guillotine ou à marcher vers son couperet. Rien n'est moins d'aujourd'hui que l'idée première d'Opéra-Comique, et rien ne l'est moins que cette petite salle en pâtisserie pour géants, où l'on est mal assis et d'où l'on ne sait pas du tout si l'on sortirait promptement, en cas de nouvel incendie, car les portes sont étroites. D'ailleurs, quel est le théâtre, même nouveau, où l'on se soit préoccupé du feu?

Le répertoire de l'Opéra-Comique, *Werther* — *Manon* — *Carmen*, n'a rien de « comique », c'est-à-dire de léger. Ces œuvres se joueraient dans un *Théâtre Lyrique*, au Théâtre Sarah-Bernhardt, où elles le furent pendant si longtemps, qu'elles y seraient plus à leur place. L'opérette marque l'évolution, la suite, de l'Opéra-Comique, mais *Carmen* ou *Werther* sont des diminutions d'Opéra et non des opéras *comiques*.

A sa fondation, sous le règne de Louis XVI, sur les terrains offerts par la famille Choiseul, avec sa façade à six colonnes, l'Opéra-Comique portait le nom de *Théâtre Italien*. On lui avait accordé le privilège d'y représenter l'*opéra-comique*. Ce genre de spectacle ravissait les gens du monde et à leur suite les bourgeois, qui aimaient rire et sourire, les pauvres, déjà, comme nous.

Plus tard, madame Pasta, la cantatrice de Stendhal, la Malibran et son père Garcia, ont chanté là.

Nous voulons maintenir des genres, en dépit des *genres* qui n'existent plus. Si j'étais M. Gheusi, je demanderais un opéra-comique à M. Maurice Yvain. Je ne dis pas une opérette, mais une de ces pièces mêlées de chant, légères, gaies, sentimentales, qui vont être, avant peu, au dernier goût du public. On ne saurait donner indéfiniment *Louise*, *Carmen*, *Madame Butterfly* et *Manon*. L'opérette a tourné au music-hall. *Giroflé-Girofla* est devenue *l'Auberge du Cheval Blanc*. Il faut rendre à l'Opéra-Comique, grâce à de jeunes auteurs, peut-être faciles à découvrir, sa forme primitive qui s'est déclassée, mais en l'adaptant au temps présent. Trop de musiciens sérieux se sont mis à travailler pour l'Opéra-Comique, alors que leur place était marquée à l'Opéra, que le répertoire wagnérien emplissait.

Si le répertoire de l'Opéra-Comique se rajeunissait, nous verrions celui de l'Opéra se rajeunir du même coup. Sinon ces entreprises périront, en dépit du matériel renouvelé. On n'ira pas à l'Opéra, parce que la façade vient d'être savonnée, ni à l'Opéra-Comique, parce que M. Gheusi a eu la bonne pensée de renouveler l'étoffe qui couvre les fauteuils et de faire remplacer par mon ami Pierre Sardou, le « fils » de *Patrie*, de *Gismonda* et de la *Tosca*, le matériel ancien et entièrement en bois, par un matériel nouveau, en métal.

Le tort des hommes, c'est, à l'Opéra-Comique, comme en tout, de croire que les choses peuvent être établies une fois pour toutes — et durer! Les générations se suivent, elles veulent inventer — et rien ne dure qu'à la condition d'évoluer.

Dans *Carmen* nous avons les contrebandiers; l'un d'eux, je l'ai toujours vu jouer par le mince Mestmaeckers, qui en avait fait sa chose. Mais ces contrebandiers ajoutés à une œuvre *dramatique*, pour en faire un opéra *comique*, sont la partie faible et vieillissante de l'œuvre. La place de *Carmen* serait à l'Opéra.

Et que d'opérettes, si elles n'avaient été obligatoirement destinées aux *Nouveautés* ou à la rue Daunou, fussent devenues d'excellents *opéras-comiques*...

***

Étoiles. — Dans le cadre d'un des rares rez-de-chaussée donnant sur les jardins de l'avenue Gabriel, décorés au temps de la splendeur impériale, Mademoiselle Chanel a disposé avec une personnalité où l'on cherche vainement l'influence du tapissier, les objets, les meubles pour lesquels elle éprouve un penchant certain. Les meubles sont du XVIIe ou du XVIIIe siècle, et les objets : des paravents de Coromandel, des pendules de bronze doré, des baromètres et des horloges de bois sculpté et doré, des girandoles aux cristaux de roche. Lorsque brûlent dans les cheminées de grandes bûches et que les cristaux scintillent aux clartés dansantes des cires, cet appartement offre une sélection qui ne marque point le tempérament changeant ou léger d'une femme, ni les variabilités de la mode,

mais plutôt le goût sûr, la mâle individualité d'un créateur.

Ces salons du rez-de-chaussée, débarrassés depuis trois semaines de quelques meubles, reflètent dans les hautes glaces des bustes de femmes en cire. Ces bustes, nous en voyions chez les coiffeurs et les marchandes de modes. Ils s'efforçaient d'offrir le plus de rapprochement possibles avec la nature. Mais la nature, — telle que les marchands de frivolités peuvent la souhaiter, — est dépouillée de toute originalité, suave, maniérée, édulcorée, souriant à rien, dénuée de préoccupations et croyant que c'est plaire que de plaire à tout le monde et de ne rien éveiller qui s'en aille émouvoir une âme. Jusque vers 1914, ces bustes sourirent derrière les vitres des modistes, des parfumeurs, des gantières, des fabricants de postiches ou de sauts-de-lit. Ils possédaient des chevelures magnifiques, épaisses, solidement plantées dans la toile du crâne. Mademoiselle Chanel les a fait débarbouiller de l'enduit rose qui représente la chair aux yeux des midinettes. La cire est apparue, donnant à cette statuaire d'étalage apparence d'œuvre d'art. Mais quelques habiles coiffeurs d'aujourd'hui, quelques maquilleurs éprouvés sont venus aviver la bouche de ces mannequins, leur donner plus d'épaisseur, selon le goût actuel qui pousse les femmes à augmenter le dessin de ces lèvres qu'elles s'efforçaient de rendre jadis aussi grêles que possible. Un philosophe verrait sans doute, aussitôt, dans cette tendance à rendre les lèvres plus sensuelles l'indication que la sensualité est moins éveillée que jadis, chez l'autre sexe, puisqu'il est besoin que l'on *sensualise* ces lèvres qui sont la première fleur offerte. Mais je pense que les vedettes du cinéma ont mis cette déformation à la mode, car l'écran exige que les cils soient démesurés et la bouche plus indiquée, sans qu'on y puisse trouver de rapprochement avec le besoin que le sexe fort pourrait avoir d'être plus impérieusement suggestionné.

Sur des gaines anciennes de stuc, les bustes de cire décapés de leur enduit, coiffés à ravir, gominés, parfumés, éclairés savamment par des ampoules de petite dimension dissimulées selon les nécessités, près des grands rideaux des fenêtres ou sous la corniche du plafond, prennent une apparence curieuse, où l'Italie du XVIe siècle rejoint le Paris de 1932.

Mademoiselle Chanel fit depuis vingt ans maintes révolutions dans la mode et des plus importantes. Nous ignorons trop délibérément la place que peuvent tenir ces questions de *modes* dans la part que la femme prend à la vie. Mademoiselle Chanel vient de créer des étoffes renouvelées et qui délivreront ses « modèles » du printemps prochain, de l'influence du nègre qui durait depuis l'Exposition Coloniale de Marseille. On va revenir à des dessins plus à l'échelle des proportions humaines et qui influenceront ce qui touche à la toilette et même à l'ameublement. Depuis un an, bientôt, elle avait renoncé à fabriquer ces bijoux faux et magnifiques, pour lesquels M. Étienne de Beaumont l'avait assisté de sa fantaisie et de son goût, qui est original. Ces bijoux, de verre et de cristal, changeaient chaque jour, selon la robe, l'humeur et le temps. Mais on les avait copiés jusqu'au délire. Mademoiselle Chanel voulut remettre en honneur les bijoux de diamants. Depuis quinze jours, les visiteurs ont défilé dans ce vaste rez-de-chaussée; mais, demain, la collection part pour Londres, avec ses bustes, ses socles, ses gaines de verre, ses éclairages et, sans doute, ses fonds de miroirs et de Coromandel. La reine Mary doit inaugurer la présentation de ces parures françaises, dans l'hôtel de lady Londonderry.

Les constellations, les comètes, les soleils, la lune, les astres ont inspiré cette rénovation du bijou, qui finissait souvent par ne plus être qu'un diamant ou une perle, un collier, une rivière, dont on pouvait approximativement fixer la valeur.

Une plume de diamants couvre encore la tête blonde de l'un des mannequins, une frange de diamants voile un front, des nœuds scintillants semblent noués sous un menton et à un poignet, tandis que les comètes enroulent autour des cols leur sillage de nébuleuses. Quelques amis de mademoiselle Chanel sont venus l'aider. Jean Cocteau, Paul Iribe, le peintre Christian Bérard et Madame Misia Sert. Serge Lifar passe, comme dans un ballet. Les bustes et les gaines de stuc gardent à l'instant de partir leur sourire figé et leur chair lointaine; tandis que l'on se prépare à mettre leurs chevelures en papillotes.

Ce spectacle, qui n'avait jamais encore été réalisé, dans le

cadre mystérieux que formaient miroirs et coromandels, bois dorés précieux, au seuil du grand jardin qui se prolonge jusqu'aux marronniers de l'Avenue Gabriel, laissera le souvenir d'une tentative qu'une seule personne à Paris pouvait risquer.

***

Et Gœthe! — Les « centennales », les rétrospectives d'hommes de lettres n'offrent pas l'intérêt, disons-le bien vite, des expositions consacrées aux peintres que nous présentent le Louvre ou les orangeries et salles du Jeu de Paume, la Galerie de l'École des Beaux-Arts.

Même s'il s'agit de Gœthe, le public, — reconnaissons-le, et même si les organisateurs ont réussi leur entreprise au delà des espérances, — le public part un peu désillusionné. Ceux qui sont allés à l'Exposition organisée à la Bibliothèque Nationale pour commémorer le centenaire de la mort de Gœthe, et avec lesquels j'ai pu échanger quelques réflexions à ce sujet sont unanimes.

La maison d'un homme célèbre, même s'il l'habita peu de temps, même « revue et augmentée », comme les éditions de ses œuvres, demeure environnée d'une certaine « atmosphère » qui relève la muette mélancolie de ces vestiges qui évoquent les vestibules de la Mort. Un arbre qui reverdit devant la maison, même s'il fut planté quelque cinquante ans après la disparition du grand homme, fait battre le cœur et touche la sensibilité des visiteurs qui approchent, lourds d'émotion. M. l'abbé Mugnier, faisant un séjour chez madame de Durfort, née Chateaubriand, à Combourg, voilà quelque dix ans, et se trouvant dans la chambre de René, d'où il aperçut par les fenêtres une chouette dont le vol silencieux décrivait une courbe autour du « donjon », s'écria : — « Elle est toujours là! » Et il fit instinctivement un geste, qui pouvait bien être celui de la bénir.

Voilà qui crée l'atmosphère et nous touche. Ou bien les livres que notre génie a tenus dans ses mains, le fauteuil où il s'assit, le lit où il dormait.

Mais les gravures d'après des portraits posthumes, l'ar-

genterie de Charlotte Kestner, dans une vitrine d'acier nickelé, mais les effigies des contemporains, par de mauvais peintres, causent à l'imagination de multiples déceptions. Et puis il y en a trop, de trop petits, dans une trop vaste galerie. Ces documents découverts de-ci, de-là, au hasard d'un voyage, nous amuseraient, occuperaient, un instant, notre besoin de recréer le passé. Mais en si grande quantité, tant de souvenirs, très souvent médiocres, nous chargent inutilement. Ils sont un peu là comme des timbres dans un album, comme des fragments d'os ou de silex dans un musée d'histoire naturelle.

Nous prenons tous plaisir à voir le célèbre portrait du Voyage en Italie : Gœthe coiffé d'un feutre romantique et drapé dans un manteau de fantaisie, comme un mime, parmi des ruines qui ont l'air de jaillir autour de lui, du plancher d'un opéra, pendant un ballet. Mais Tischbein n'est pas un grand peintre, loin de là. Si le portrait n'était celui de Gœthe, il intéresserait peu.

De beaux moulages du masque et de la main de Gœthe, appartenant à M. l'abbé Mugnier, sont du nombre de ces choses qui impressionnent le plus directement, toujours et partout. Des autographes sont précieux, ainsi que ces silhouettes découpées ou tracées à l'encre de Chine par Gœthe, qui paraît avoir été fort adroit à ce passe-temps.

Mais il me semble que dans l'organisation si difficile, si périlleuse, d'une belle rétrospective, une salle à part devrait être réservée aux pièces les plus précieuses, celles qui font précisément partie de cet ensemble d'émanations immédiates d'un grand artiste.

L'Exposition a pour but de montrer Gœthe parmi ses contemporains. Comme le dit si bien l'Administrateur général de la Bibliothèque Nationale, M. Julien Cain, à qui l'on doit beaucoup de remerciements pour le soin et l'intelligence avec lesquels il a fait réunir ces objets, « une fois de plus se réunissent autour de lui ses chers compagnons, les femmes qu'il a aimées ou célébrées et les plus illustres de ses contemporains ». Et l'on sait le goût de Gœthe pour les esprits supérieurs et les hommes qui, de son temps, étaient au faîte de la pensée. Il les a toujours recherchés, il éprouvait cet

appel de l'homme de génie isolé au centre du monde et qui voudrait dans le silence entendre, à l'unisson de la sienne, une voix.

Les portraits de Voltaire par La Tour, ceux de Schiller, de Talleyrand, de madame de Staël, tant d'autres, évoquent l'atmosphère d'un temps. Mais, encore une fois, je me demande en dépit de sa noblesse, si cette longue galerie Mazarine, destinée aux fêtes que le Cardinal voulait offrir à la Cour pour flatter et retenir un prince impatient, est bien le cadre qui convient à ces évocations parfois si menues, si intimes, si diverses, à ces feuillets jaunis? L'éclairage des lustres qu'on a bien fait d'accrocher sous ces hauts plafonds, devient insuffisant. Nous préférerions des salles blanches et nettes, dans lesquelles on nous eût offert, détaché de tout autre passé, le mirage Gœthe, sans assaisonnement de tapisseries des Gobelins...

ALBERT FLAMENT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris* (*VIII*e).

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.